STORAGE-ITEM
MAIN

LP9-Q10C
U.B.C. LIBRARY

THE LIBRARY

THE UNIVERSITY OF
BRITISH COLUMBIA

Gift of

Institute of Pacific Relations

3/.581
M

Henri MOREAU

L'ALLIANCE ANGLO-YANKEE-JAPONAISE MAITRESSE DE L'INDO-CHINE

Prix : 1 fr. 50

PARIS
LIBRAIRIE A. CHARLES, 8, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE
1904

(*Tous droits déposés*)

DS 546
M67
1904

AUX LECTEURS

Ceci n'est pas une plaidoirie historique tendancieuse, c'est la mise au point d'une question intéressant au premier chef tous les français ayant également scellés au cœur l'honneur de la France et l'avenir de la Plus Grande France.

Cette assertion d'une Triplice vivace de rêve et d'ambition, ostensiblement dirigée contre l'Europe Continentale et bientôt maîtresse de l'Indo-Chine est grave, mais pour grave qu'elle soit, la digression explicative qu'elle appelle ne saurait être longue. Cette Triplice anglo-yankee-japonaise, on la pressent dans les récits de l'histoire récente, on la voit s'estomper dans le spectacle des événements de l'heure présente. Elle était hier dans le domaine des prévisions, elle est aujourd'hui dans le domaine des faits, elle sera demain dans le domaine des actes. L'exercice d'un droit m'autorise à en rappeler le sens ainsi qu'à en dégager le caractère. L'exécution d'un devoir m'oblige à la fixer avec précision devant l'opinion publique.

Lorsque l'on apprécie sa puissance combative, lorsque l'on considère la pression de sa constante hostilité, on aime à se rattacher à l'espérance que l'urgence même du péril qu'elle implique a promptement soudé Paris, St-Pétersbourg, Vienne et Berlin dans une immédiate et commune défensive. C'est dire que l'union européenne est l'impérieuse nécessité du jour; c'est comprendre, que demain, peut-être, l'Europe doit se tenir prête à jeter au besoin dans l'arène le poids de ses décisions, de son influence et de son épée.

Henri MOREAU.

Paris, le 1er mars 1904.

PRÉFACE

Lorsque l'on cherche à surprendre le secret des grandes évolutions internationales, est-il suffisant d'analyser scrupuleusement les éléments tangibles de chaque problème mondial, d'en peser avec une attention soutenue le pour et le contre, le fort et le faible, d'en contrôler avec perspicacité les tenants et les aboutissants.

Certes, non. Quelque sérieux qu'il puisse être, ce travail ne suffit pas.

Discerner avec exactitude le jeu complexe des intérêts d'une nation, nécessite de longs séjours parmi le peuple dont on s'essaie à diagnostiquer les desseins. Faute de ce faire, on en est réduit à juger d'après les lunettes d'autrui, avec la perspective de n'infuser aucun sang nouveau à des appréciations parfois contestables et souvent contestées. On en épouse nécessairement les erreurs et l'on se trouve, du même coup, condamné à ne disposer d'aucune autorité, à n'aboutir à aucune consécration.

Elle fleurit néanmoins en France cette coterie de diplomates, qui arguent, supputent, rédigent, déclament et conférencient au hasard d'une luxuriante inspiration également éloquente et fantaisiste.

Ils sont nombreux en France, ils sont légion à Paris, ces architectes en combinaisons diplomatiques, qui, sans avoir jamais quitté le sol de la Ville Lumière, tranchent d'une voix majestueuse des problèmes internationaux qu'ils ignorent de bout en bout.

Dans son rapport sur le budget des Affaires Etrangères, M. F. de Pressensé critique bien à propos cette nation française, *qui en matière de politique extérieure ne demande pas à sa presse, l'abondance des informations, la rigueur de la critique... la liaison même des idées.*

Mais à côté de ces patients et bénévoles vivisecteurs en diplomatie, prend place un groupe dont les manifestations abso-

lument vaines au point de vue matériel, sont des plus dangereuses au point de vue moral ; nous le voyons représenté par des éléments dont le patriotisme est le moindre défaut et le patrimoine national le dernier des soucis.

Cette école, qui s'est faite l'âme d'une véritable conspiration contre les intérêts coloniaux de notre patrie, obéit en toute évidence à un mot d'ordre de politique obscure, dont il serait inutile de chercher le secret en deçà des frontières françaises.

Elle nous fait entendre une gamme dont il est aisé de démontrer l'inanité, mais qui se réclame d'un objectif entre tous alléchant : le désarmement.

Le désarmement : stérile rêverie d'un parti tout imbu de pastorales et de billevesées, et, dont les élucubrations marquées au coin d'une éloquence de mauvais aloi, exploitent consciemment la crédulité nationale.

« Le bon sens, a dit Guizot, c'est le génie de l'humanité, malheureusement, il ne régit pas en matière de politique extérieure, le plus crédule et le plus sentimental de tous les peuples ! le peuple français. »

Peuple assez étrange, tout feu ou tout découragement, peu apte à poursuivre assidûment un dessein de longue haleine, peu enclin à la patience persévérante, mais peuple philanthrope et plein d'illusions dans ses magnifiques projets pour le bonheur de l'humanité.

N'a-t-il pas en moins d'un siècle et demi, aimé d'amour tendre et souvent enthousiaste, à peu près toute la lyre humaine. N'a-t-il pas tenté de délivrer la Pologne. N'a-t-il pas, poussant l'humanitarisme jusqu'aux limites les plus extravagantes, créé les Etats-Unis au prix de son or et de son sang. Les Grecs, les Turcs, les Italiens, n'ont-ils pas tour à tour joui et bénéficié de ses effusions.

Avons-nous jamais faibli dans cette mission de proclamer sans relâche les droits des peuples. Toujours opiniâtres champions des faibles, de quel prix avons-nous payé ces diverses tentatives.

Au prix de suspicions, de jalousies et de craintes que nous trouvons encore vivaces, et qui sont la plus grande difficulté de notre politique.

Ce sont là rêveries suprêmement dangereuses, qui expliquent la popularité du peuple français, mais qui lui ont valu plus d'un mécompte, plus d'une humiliation, plus d'un désastre, qu'il se

fut certainement épargné avec moins d'émotion, moins de fantaisie, et avec un peu plus de réflexion.

C'est grâce à cette traditionnelle exaltation si bien acclimatée sous notre beau ciel, que nous avons failli toucher le fond de l'abîme.

Force nous est donc d'affirmer que ces tirades sophistiques où la raison cède le trône à l'imagination, où l'utopie, souvent outrancière, triomphe de l'expérience, font œuvre malsaine ; que cette dextérité oratoire, qui trempe son pinceau dans les eaux troubles de l'internationalisme, est un gaz délétère.

L'utopie, comme l'ambition, a ses hallucinations et ses démences. Elle a, de même, ses châteaux en Espagne, que de très hautes influences socialistes se plaisent à construire.

Mais, dame réalité abhorre ces fragiles échafaudages pompeusement édifiés en l'honneur de la solidarité internationale.

Elle a, contre ses protagonistes de l'irréalisable, des rébellions irréductibles, et, dans ses bonds puissants, emporte, comme des fétus, les fantômes d'idées et les sonorités bruyantes de ces fabricants de chimères, lamentablement sourds aux grandes crises qui transforment le monde selon l'inexorable loi du Temps.

L'écho nous apporte sans répit maints discours saturés d'éloquence et combien suggestifs, où les grands prêtres de l'amour universel et les quelques panneaux décoratifs qui leur servent de satellites, se complaisent à ignorer les traditions de notre politique extérieure et à faire sciemment fi des liens qui unissent la France d'Europe à la France d'Asie.

Rien de plus hilarant que les perspectives de ce parti en proie au plus néfaste aveuglement. — « Qui terre a, guerre a! » lui sert de refrain obligé, et son grand premier rôle, orateur d'abondance, compose, à ses moments perdus, la marche funèbre qu'il lui plairait d'entendre résonner aux funérailles — qu'il espère prochaines — de notre Empire Colonial.

On feint d'ignorer, au sein de ce groupe encenseur de l'âme agrandie, qu'une aussi indécente propagande n'est pas loin de ressembler à une coupable complaisance et qu'il n'y a qu'un pas de la complaisance à la complicité.

Elles sont incessantes les sornettes de ces gens qui préconisent l'amour des noirs, l'alliance des jaunes, l'affection des Anglo-Saxons.

Leur esprit, exempt de toute inquiétude, ne voit dans les

convoitises anglo-yankee-japonaises que des nuages sans consistance ; ils en parlent avec une indifférence souriante, et la plus calme sérénité régit leurs insouciants jugements que la France candide absorbe avec la plus naïve confiance. Au nom de quelle expérience jugent-ils pour voir l'Univers si dissemblable de la réalité. O béate sentimentalité, que d'erreurs on diffuse sous ton égide !

Ecoutons-les clamer qu'un jour viendra où les Etats-Unis d'Amérique et les Etats-Unis d'Europe, ces deux groupes immenses, se tendront la main par dessus les mers.

Il y a dans ce langage une si complète absence de sens politique, qu'on se demande, en vérité, de quelle notoriété peuvent bien jouir ceux qui le professent.

L'Univers-Uni, quelle aimable plaisanterie pour quiconque a voyagé de par le Monde et jugé les peuples sous les cieux mêmes où se recrute leur virilité et se constituent à la fois leur puissance et leur destinée.

Faut-il — pour parler ainsi — bien peu connaître la race anglo-saxonne et, surtout, avoir bien peu pratiqué l'élastique et redoutable puissance de l'opinion yankee, cette remuante complice de tout ce qui se conçoit, se tente et s'accomplit sur l'autre bord de l'Atlantique.

Une propagande semblable ne saurait, d'ailleurs, être impunément poursuivie, car le ridicule qui s'y rattache n'en diminue pas le danger. Ceux, personnalités ou groupes politiques, rêveurs obstinés ou partis inconscients, qui, en ce siècle de brutale et prodigieuse expansion lucrative, nous soufflent des rêves où fomentent nos illusions, conduisent tout droit la France sous le laminoir anglo-saxon.

A ces maniaques sans clairvoyance, rappelons cette pensée de Prévost Paradol : « Puisque la guerre est nécessaire, il faut se soumettre à sa nécessité et, sans aimer la guerre, sans cesser de l'éviter de toutes nos forces, il faut se garder de l'avilir dans l'opinion de l'homme, il ne faut point par des déclarations vaines, rendre les peuples incapables d'en supporter les maux et d'en comprendre la triste grandeur. »

***

Ceci n'est pas une plaidoirie historique tendancieuse ; c'est la mise au point d'une question intéressant au premier chef tous les

français ayant également scellé au cœur l'honneur de la France et l'avenir de la Plus Grande France.

Cette assertion d'une Triplice vivace de sève et d'ambition, ostensiblement dirigée contre l'Europe Continentale et bientôt maîtresse de l'Indo-Chine, est grave, mais pour grave qu'elle soit, la digression explicative qu'elle appelle ne saurait être longue. Cette Triplice anglo-yankee-japonaise, on la pressent dans les récits de l'histoire récente, on la voit s'estomper dans le spectacle des événements contemporains. Elle était hier dans le domaine des prévisions, elle est aujourd'hui dans le domaine des faits, elle sera demain dans le domaine des actes.

L'exercice d'un droit m'autorise à en rappeler le sens ainsi qu'à en dégager le caractère. L'exécution d'un devoir m'oblige à la fixer avec précision devant l'opinion publique.

Et ce, d'autant plus que sur le rapport de la défense maritime de ses colonies, la France est une fois de plus conduite dans l'arène les yeux fermés, abusée jusqu'au dernier moment par un clan de — Non Responsables — qu'on ne saurait flétrir trop énergiquement (1).

---

(1) Il est impossible de prendre connaissance, sans une profonde émotion du résumé des dépositions — autant de témoignages accablants — de hautes personnalités, devant la Commission du Budget.

De M. Etienne. — Il faut reconnaître qu'en Indo-Chine nous sommes loin de pouvoir résister à une attaque sérieuse..... En Indo-Chine, où la défense mobile est de toute nécessité, pas une unité n'a été expédiée. Sous le coup des événements qui viennent de se produire, le ministère vient de donner des ordres pour l'envoi de torpilleurs et de contre-torpilleurs. D'une façon générale, la défense de nos colonies est insuffisante et *lamentable*. Il n'est que temps d'aviser et de regagner, s'il est possible et si les événements le permettent, le temps perdu.

De M. Chaumet. — Relativement à la situation de l'escadre d'Extrême-Orient, M. Chaumet expose les mesures prises par M. de Lanessan, pour accroître nos forces navales dans les mers orientales et indique que M. Pelletan rapporta les mesures qui avaient été prises en conformité des décisions du Conseil supérieur de la Marine. Ce Conseil, d'ailleurs, M. Pelletan a toujours négligé de le consulter.

De M. Lockroy. — On a désorganisé systématiquement nos forces navales. Tous nos bons officiers cherchent à s'évader de la marine et à fuir les injustices dont ils sont l'objet. Nous sommes à la veille d'événements graves, et voilà deux ans que nous n'avons pas un chef d'état-major.

Quel réquisitoire bien propre à frapper d'une cruelle inquiétude, le patriotisme de toute âme française.

Exposée à une puissante attaque maritime menacée d'être envahie par le Siam et l'Angleterre, sujette à être prise en écharpe par la pesante masse chinoise, l'Indo-Chine subit l'anxiété de sa situation et sent le terrain se dérober sous ses pas.

Nous percevons son investissement par les escadres combinées de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Japon. Nous prévoyons sa capture. Nous évoquons avec insistance ce désastre qui menace la France Asiatique et Dieu fasse que nous ne prêchions point dans le désert.

Elles sont notoires, l'inertie, la routine l'imprévoyance de ceux — Non Responsables — qui ayant charge d'assurer la défense navale de l'Indo-Chine, s'obstinent dans l'ornière de l'insouciance.

Il n'est pas possible de se jouer plus cavalièrement des plus graves responsabilités.

Les intrigues se croisent multiples autour de l'Indo-Chine, sans que ces gens, fermés aux hautes conceptions qui savent également prévoir et agir, se donnent la peine d'en démêler les mystères et les complications.

Et s'il n'est pas suffisant de leur faire entendre un dramatique avertissement, souhaitons pour l'honneur de la France asiatique qu'un verdict de déchéance les cloue au plus tôt, et sans espoir de réhabilitation, au pilori de l'opinion nationale.

Comment alors sauver l'Indo-Chine, si ce n'est par l'union de l'Europe Continentale qui devant la prépondérance anglo-saxonne ressent déjà le besoin de se concentrer dans un gigantesque effort de défense.

Seul, l'accord européen, normalement résolu, peut garantir le domaine colonial du vieux Monde contre cette coalition qui menace d'enserrer le globe dans ses puissantes tentacules; je veux en ce moment parler de l'accord offensif et défensif de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Japon.

C'est une question d'actualité brûlante que l'alliance Anglo-Yankee japonaise.

Qui donc en France semble s'en soucier?

Qui donc en discute?

Qui donc en France a pris conscience de cette épée de Damoclès suspendue sur notre Empire Indo-Chinois?

Si j'excepte quelques hautes personnalités, expérimentées et

clairvoyantes, qui, chemin faisant, sèment leurs avertissements de vues justes et pénétrantes, le silence est sur ce point presque complet.

Les réputations consacrées ou qui travaillent à l'être vaticinent en d'autres domaines.

Il parle d'or, M. F. de Pressensé, lorsqu'il ouvre son rapport sur le budget des Affaires Etrangères, en ces termes :

Il y a longtemps que l'on a constaté l'espèce d'indifférence avec laquelle le Parlement français envisage les questions de politique extérieure. Dans cette attitude il ne reflète que trop exactement l'état d'âme d'un pays à qui de cruelles et nombreuses leçons n'ont pas réussi à apprendre l'intérêt capital de ces problèmes.

Et pourtant, s'écrie M. Etienne, au banquet du Comité de l'Asie Française :

L'heure est venue pour la France d'avoir une politique asiatique certaine, consciente d'elle-même. La crise Chinoise ne fait que s'ouvrir... et dans ce cas il importe à la puissance maîtresse de l'Indo-Chine, de savoir clairement et d'avance ce dont elle doit s'assurer pour garantir les approches de sa colonie.

On pourrait tout aussi justement dire que cette heure décisive est également venue pour l'Europe Continentale.

Toutes les nations évoluant sur les mers, ont jusqu'à ce jour, rencontré l'Angleterre invariablement prête à leur barrer le chemin. Ont-elles jamais eu raison de se féliciter de cette rencontre ?

Certainement non.

Elles auront dorénavant devant elles, non plus l'Angleterre seule, mais de plus les Etats-Unis et le Japon ; triple collectivité représentative de trois continents.

La Triplice Intercontinentale.

Une alliance Anglo-Yankee-Japonaise, voilà qui sonnera d'étrange façon au milieu des idées actuellement en cours.

Hypothèse chimérique que cette nouvelle manière d'envisager le thème des relations internationales susurreront les graves esprits et les solennels conférenciers.

Hypothèse chimérique encore que ce blocus de l'Indo-Chine par les adversaires de l'Europe Continentale.

N'en déplaise à mes contradicteurs, c'est pourtant cette hypothèse que l'ardente ambition de la race Anglo-Saxonne tend visiblement de jour en jour à transformer en réalité.

Inutile de se perdre en conjectures sur les mobiles de cette Triple Alliance branchée sur trois continents.

Sa portée internationale, stratégique et navale est indiscutable ; dans son sillage on voit poindre une politique militante prête à ouvrir l'ère des complications dans ce coin mondial, dont Henri d'Orléans disait éloquemment : *C'est en Asie que se décideront les destinées du Monde ; en Asie se créeront, se grandiront ou se fortifieront les Empires, et celui qui saura faire écouter sa voix en Extrême-Orient, pourra aussi parler bien haut en Europe.*

Les données de cette étude sont fort délicates, et, les conclusions qui en résultent, sont, je le reconnais, suggestives de spéculations.

Mais, à l'homme qui se propose un but, elles importent peu les contradictions de certaines personnalités dont la marotte consiste à exploiter la crédulité française en substituant la légende à l'histoire et le mirage à la réalité.

Sans me piquer de prophétie j'espère montrer du doigt à la France le point noir de la coalition *Anglo-Yankee-Japonaise.*

Il ne saurait être question, en quelques pages, d'en étudier minutieusement la redoutable importance, d'en disséquer l'action, d'en sonder à fond les desseins et les convoitises (1), mais je compte tout au moins lever le voile qui la masque, et je désire vivement que cette ébauche incite des plumes plus autorisées que la mienne, à diffuser les considérations que je présente et le péril que j'évoque.

---

(1) V. *L'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise*, par Henri Moreau.

LA TRIPLICE

ANGLO-YANKEE-JAPONAISE

Discuter certaines perspectives sur la race anglo-saxonne et sur l'évolution de sa descendance prochaine; attirer l'attention sur les immenses desseins que nourrissent l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon; s'enhardir à mettre à nu leurs convoitises et à dévoiler leurs communs et vindicatifs agissements; c'est là de l'histoire anticipée de nature délicate, car il est rare que les calculs humains, même les plus réfléchis, aient une prescience exacte des événements ultérieurs.

La politique extérieure des nations est, en effet, de par son essence impressionnable à l'excès, chose essentiellement ondoyante, exposée qu'elle se trouve à d'incessantes voltes-faces, à de subits changements.

***

L'histoire de la race anglo-saxonne est la manifestation d'une volonté ferme qu'aucune difficulté n'effraie, et, cette histoire est, en tous points et en tous lieux l'étonnante révélation de ses qualités maîtresses.

Consciente d'elle-même, consciente de sa puissance, orgueilleuse de ses convoitises, tout lui semble possible et dès lors tout lui paraît permis

Chacun de ses pas fait en avant, en provoque un autre; chacun de ses bonds, parfois mesurés, mais toujours puissants, en précède un second. Ses anciennes obligations ne sont aucun obstacle à des décisions toujours prises avec résolution, et n'invoquant jamais le bénéfice des circonstances atténuantes.

N'admettant à aucun prix d'être contrôlée ou surveillée dans l'usage de sa puissance, elle pratique l'annexion par étapes successives et c'est peu à peu, mais sûrement, qu'elle étend sa domination sur le monde.

C'est la race aux ailes de vautour dont les coups manquent trop souvent de mesure et d'équité, et, dont la politique cupide et faite d'une implacable âpreté, éclate en traits multiples aux quatre points cardinaux.

Race de sang-froid qui — quels que soient les moyens dont elle dispose — pèse mûrement ses actions, mais dont l'effort vital souvent prodigieux et toujours irrésistible, s'accompagne invariablement d'une infatuation qui nous excède, d'un langage hautain qui nous irrite.

Race qui excelle à retirer son épingle du jeu, à rentrer ses griffes, à faire patte de velours quand elle a manqué sa proie et dont le sens pratique ne dédaigne aucune de ces portes basses par lesquelles on pénètre en sourdine au cœur des places les mieux fortifiées.

Race qui, dans sa stupéfiante persévérance et son intéressante ténacité à asservir les mers, à étendre son influence, et à conquérir des marchés pour ses produits, a rarement obéi à la voix des scrupules, et s'est, non moins rarement embarrassé, des exigences de la justice.

Race qui vise le monopole absolu par l'accaparement universel, car elle se sait forte et, partant, ne croit qu'à la force.

Race qui, politiquement parlant, n'a jamais fait montre d'une illusion, qui ne fut un aimable baiser de Judas masquant de tortueuses arrière-pensées. Ses actions — écrit M. de Vogué — consternent parfois les sentiments de justice et de pitié innés dans nos cœurs.

Et cette race prodige de sécheresse et d'égoïsme, nous la voyons s'estimer prétentieusement « le peuple chef », l'inventeur de la civilisation moderne, le missionnaire de cette civilisation.

Grotesque, en vérité, lorsque l'histoire diplomatique nous la montre ne pouvant se défendre d'une sorte de satisfaction maligne à la vue des malheurs d'autrui ; paralysant en refroidissant tout effort pacifique, mettant le feu à toute mèche, allumant les incendies qui embrasent le monde, et malgré cela, se présentant avec une comique gravité comme modératrice suprême, exempte de toutes les passions qu'elle a déchaînées.

Aussi l'humanité se sent-elle profondément affectée par les agissements d'une collectivité aussi puissante, véritable « phare à feux tournants » dont les facettes changent au gré des évène-

ments, mais dont les lumières sont toujours anti-slaves, anti-latines, anti-germaines.

C'est la race du jour, qui possède derrière elle le lien moral d'un siècle d'histoire victorieuse, mais peut-être est-ce encore plus la race de demain.

L'Angleterre et les Etats-Unis, qui en sont les piliers, abordent les problèmes internationaux avec de similaires prétentions et d'identiques exigences.

Partout John Bull et Oncle Sam coopèrent activement et enlèvent « les vents des voiles » de leurs adversaires.

Ces deux cousins compères, rapprochés par leurs tendances, se préservent réciproquement des mauvais pas et pratiquent en toute occurence, une ligne de conduite caractérisant à merveille le rôle qu'ils s'adjugent et les aspirations qu'ils s'attribuent.

L'action anglo-américaine peut exciter les plus légitimes inquiétudes car elle ouvre à l'Europe un horizon bien sombre.

Et combien dangereuse l'action de cette collectivité anglo-saxonne exempte de toute sentimentalité et partant de toute générosité.

Œil pour œil, dent pour dent, tel est le sens de son bréviaire. Maîtresse de l'Amérique, de l'Australie elle veut avoir un genou sur l'Afrique, une main sur l'Asie et sa griffe sur l'Europe.

Elle considère le droit de coloniser comme son privilège, son monopole ; toute entreprise extra-européenne, lui apparaît comme une atteinte à sa puissance coloniale, elle use alors de tous les subterfuges, accumule tous les obstacles, et fait feu de tous les expédients pour faire échouer ce qu'elle tient comme contraire à ses desseins.

La race anglo-saxonne, après s'être assurée la disponibilité japonaise, se prépare à jeter le gant à l'Europe dans l'espoir de la mater, et cette impertinente outrecuidance germée dans son cerveau, prend avec une nette et brutale simplicité, un rapide et continu développement. Elle encourage encore des appétits qui se sont toujours montrés insatiables, et quoique la puissance européenne ne soit guère une fiction qu'on puisse détruire ou violenter aisément, les anglo-américains tiennent déjà l'Europe pour un ennemi à terre.

Pour faciliter leur marche ascensionnelle, anglais et yankee ont jugé bon de s'assurer la coopération d'une puissance asiatique. L'Empire du Mikado était le tiers tout indiqué. C'est alors que

sous la pression des évènements, et l'un suivant l'autre, Londres et Washington se sont successivement rapprochés de Tokio. Ces parties intéressées se sont adjoint le Japon en prêtant une attention suffisante à sa mauvaise humeur, en exploitant habilement ses rancunes, et, ainsi prémunies de tout ce qui constitue une formidable puisssance navale, disposant grâce à l'adhésion mikadenale, non seulement d'un précieux supplément d'unités combatives, mais encore de huit bassins de radoub et de cinq arsenaux aux abords du Petchili, elles agissent avec l'objectif avoué d'établir un concert d'action extrême-oriental, propre à contrecarrer l'Europe dans son évolution asiatique.

C'est ainsi qu'au cours du temps, l'association Anglo-Américaine qui errait comme un fantôme aux abords de l'Europe Continentale et Coloniale, a fini par prendre corps sous les préoccupations qu'éveille l'Extrême-Orient comme théâtre d'opérations navales.

Elle s'est muée en l'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise.

En raison de la force maritime dont elle dispose, elle peut simultanément jouer plusieurs parties.

Faire le guet en Océanie, surveiller la route des Indes, enserrer l'Indo-Chine d'un collier de fer, accabler les forces navales russes dans le Nord-Pacifique et pousser des pointes agressives contre les Antilles Européennes.

L'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise, n'est pas un de ces grands hasards qui font parfois l'histoire ; c'est l'expression d'une pensée réfléchie et calculée, dont la règle fixe, immuable, inflexible est :

L'Abaissement de l'Europe.

Il est intéressant de dégager publiquement pourquoi ce concert Anglo-Yankee-Japonais s'agite, vers quel but il marche, ce à quoi il vise, et en présence de menées qui parlent si clair, de dissiper les illusions qu'on pourrait s'en faire en cette France où les sentimentalistes têtus expriment encore des vœux ingénus à la veille d'un des plus formidables brouhahas mondiaux.

Cette formidable coalition est, sans contredit, le produit de la

diplomatie britannique, extrêmement mobile, difficile à suivre, ambiguë à l'excès, déroutante au summum, impossible à prévoir ; c'est là sans conteste, le chef-d'œuvre diabolique de l'Angleterre, « chancelante sous le poids de ses destinées » de l'Angleterre véritable « Deus ex machina » de ce redoutable appareil de guerre, en lequel les Anglo-Américains voient un moyen de représailles contre l'Europe Continentale et une arme à deux tranchants contre l'Indo-Chine et Madagascar.

L'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise, ou caractéristiquement la *Triplice Intercontinentale*, c'est là un cliché assez neuf qui ajourne aux calendes grecques tout accès de cet utopisme têtu, dont la France débonnaire est friande au possible.

Elle n'a été ni avouée, ni proclamée, mais elle s'est déjà imposée à l'attention de l'Europe dans la guerre de Chine.

Rien, au cours de l'intervention nécessitée par les excès des Boxeurs et le siège des légations, ne fut plus significatif que l'entente ininterrompue, de l'Angleterre, des États-Unis et du Japon, sur tous les points, non-seulement entre les diplomates, mais entre les États-Majors, entre les militaires gradés ou non des trois pays.

Devant un tel déploiement de forces, prélude d'un embrasement général, le tocsin du vieux Monde peut sonner l'alarme et appeler Paris, Saint-Pétersbourg, Vienne, Berlin, Rome et Madrid au Conseil des Anciens.

Nous entrevoyons les illusions de l'Europe — telle des feuilles mortes — joncher bientôt notre sol continental.

La politique des grands États, disait Napoléon Ier, est dans leur géographie.

C'est la géographie qui crée pour l'Angleterre, les États-Unis et le Japon, l'obligation de la prépondérance maritime.

De là trois accords, trois pactes qui préparent les péripéties de ce drame qu'on pourrait appeler le drame des agrandissements Anglo-Saxons, le drame aux trois actes sanglants :

La guerre Anglo-Boer.
La guerre Hispano-Américaine.
Et bientôt :
La guerre Mondiale.

L'ébauche aura pris place en Afrique, le prologue aura été joué aux Antilles, et c'est le Pacifique qui sera le théâtre de la pièce elle-même.

Dire que cette triple entente — véritable croisade Anglo-Saxonne — pèse sur le présent et oppresse l'avenir, c'est révéler l'appréhension de tous les esprits soucieux des intérêts généraux de l'Europe, que ce triple arrangement, préparé de longue main, trouble et inquiète à juste raison.

Cette alliance constitue une belle et bonne complicité d'action propre à démontrer à l'Europe quels intérêts sont en jeu dans cet Extrême-Orient, où les évènements se précipitent avec une déconcertante rapidité, et souvent gagnent de vitesse les plus immédiates prévisions.

L'œuvre entreprise en Extrême-Orient par la Triplice sur une base si largement Anglo-Saxonne est toute d'agression.

Cette alliance apparaît là telle qu'elle est, et, sans le moindre déguisement. Aucune tentative de donner le change ne l'incommode en ces parages.

Au gré de ses menées, elle saisit ardemment chaque grief nouveau pour susciter quelque immédiate entrave à des adversaires qui ne semblent pas avoir pris conscience de leur force ; elle tire argument des moindres pas en avant de l'Europe pour revendiquer des positions privilégiées et s'adjuger les plus vastes compensations.

Elle provoque à plaisir des règlements de litiges pour en extraire des bénéfices conformes à ses prétentions et à ses appétits.

En un mot, à toute occasion propice, elle rouvre comme une vieille blessure, cette plaie vive de la question asiatique et la complique à loisir.

Ainsi, de quelque façon qu'on juge les choses, apparait en Extrême-Orient, l'extension progressive d'une influence Anglo-Saxonne intéressée, grâce à laquelle ne peut que tendre à s'évanouir, l'influence européenne Continentale.

La question d'Extrême-Orient, c'est le gibet auquel on veut accrocher le vieux monde. En raison des intrigues qui s'enchevêtrent dans son sein, de l'aigreur croissante des relations Russo-Japonaises, de la mésintelligence de plus en plus vive entre l'Empire Moscovite et l'Empire du Soleil Levant, en raison de toutes questions épineuses qui grondent dans son orbite, elle semble devoir être fatalement désastreuse pour la paix et remplira, sans aucun doute, une partie du XXe siècle de ses vicissitudes.

L'ingéniosité des diplomates européens, pourra-t-elle jamais

débrouiller cet écheveau, liquider cette immense affaire qui comporte le maximum de périls pour le repos universel, car en sus du conflit Tokio-Saint-Pétersbourg, elle menace d'entraîner dans son tourbillon le monde civilisé actuellement partagé en deux camps, constamment sous les armes et prêts de part et d'autre à s'entrechoquer.

A la considérer, fût-ce même sous son jour le moins orageux, les esprits réfléchis ne peuvent se soustraire à l'appréhension d'une issue belliqueuse.

Quand on regarde au fond de toute agitation asiatique, quand on médite sur cette grande question de la politique générale qui s'est révélée comme le plus important et l'un des plus difficiles problèmes que le monde ait à résoudre, il semble qu'on aperçoive la race blanche scindée en deux tronçons et s'engouffrant dans une voie qui n'a qu'une issue : la guerre.

L'antagonisme *Anglo-Saxon-Européen* se poursuit, en effet, sur toutes les rives asiatiques de l'Extrême-Orient.

L'Empereur Napoléon Ier prévoyait déjà que l'activité du génie du vieux Monde se porterait progressivement vers l'Asie, et que les Colonies orientales deviendraient un élément considérable de l'équilibre européen.

Le Pacifique devient de plus en plus le champ ouvert aux rivalités du monde et l'acuité de l'œil Anglo-Saxon s'y révèle dans la surveillance anxieuse, d'une prédominance qui entend n'être pas contestée.

C'est sur les eaux de ce grandiose océan un duel permanent. Le développement normal des destins de l'Europe s'y cantonne dans une attitude réfractaire à l'extension du cycle des prétentions de souche Anglo-Saxonne.

En somme, sans préjudice de l'inimitié vivace entre ces deux colossales puissances asiatiques, que sont l'Angleterre et la Russie, la crise Extrême-Orientale y couve une nichée de périls.

Lutte ostensible ou dissimulée, mais incessante, que des concessions apparentes, peuvent momentanément limiter, mais qui reprend bientôt en s'alimentant de tous les griefs que formulent des ambitions et des convoitises contraires.

L'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise vise spécialement l'Extrême-Orient ; le couronnement de l'effort qui entraîne cette triple fraternité d'armes vers ce point du globe est, en effet, dans la possession des approches maritimes de la Chine, autant que

dans l'excitation du bloc des Célestes à se rebeller contre l'étreinte européenne.

La Russie, la France et l'Allemagne d'une part, le Japon, les États-Unis et l'Angleterre de l'autre rivalisent d'intelligence et d'activité pour se tailler dans la grouillante masse chinoise qui rumine béatement dans l'immensité de l'Asie, des sphères d'intérêt, des sphères d'exploitation appuyées sur des gages territoriaux.

La politique de la Triplice Intercontinentale, tonjours un exemple de duplicité, parfois même un modèle de perfidie, revendique, au sein de l'Empire Chinois, le plein exercice de ses artifices de langage.

Elle se montre onctueuse dans ses frottements avec Pékin où elle travaille visiblement à faire apprécier le prix d'un concours qui pourrait devenir effectif avant peu.

A en juger par les encouragements que les ambassades d'Angleterre, des États-Unis et du Japon prodiguent aux Célestes contre la Russie, on peut se rendre compte des desseins mis en œuvre pour inciter l'Empire du Milieu à ne point se laisser enclaver entre le marteau russe et l'enclume française.

Le *Times* disait en février 1902 : « L'entente Anglo-Japonaise, » qui ne peut manquer d'ajouter beaucoup au poids des avis des » Anglais et des Japonais à Pékin, *est faite pour avoir l'effet le » plus heureux sur la situation de la Chine.* »

L'Angleterre suit là, une véritable tradition. Depuis plus de vingt ans la diplomatie britannique cherche à liguer la Chine et le Japon contre la Russie. En 1885 elle parut sur le point d'y parvenir, mais l'orgueil des Tartares de Pékin déjoua ses efforts : les choses dérivèrent alors vers la situation d'où est sortie la guerre Sino-Japonaise de 1894. Mais depuis lors, dame Albion a repris sa politique antérieure, qui était aussi celle que préférait le Japon.

On a vu le ministre anglais à Pékin, sir E. Satow, y travailler avec un zèle digne d'une meilleure cause.

Peut-être est-ce même sous ses auspices que les vice-rois du Yang-Tse convient un nombre grandissant d'officiers Japonais à réorganiser les troupes de leurs provinces.

L'Europe ne demeure pas spectatrice insensible de cette rivale ambition qui tend invariablement à être démesurée ; elle ne demeure point les bras croisés devant des intrigues adverses et

dispute à ses adversaires le haut de l'échelle dans l'Empire du Milieu.

A l'instar des européens, les anglo-yanke japonais n'ont, en somme, qu'un but, faire de cette immense contrée un débouché pour les produits de leurs industries ; ces coureurs d'espaces et chercheurs d'horizons, blancs ou olivâtres, avec leurs capitaux, leur puissance de main-d'œuvre, leur énorme production à bon marché prétendent accaparer le commerce de la Chine.

La question « qui exploitera la Chine » étant définitivement posée, la Triplice Intercontinentale ne tient pas à se laisser distancer ; elle ne cherche plus qu'à brusquer la question d'Extrême-Orient.

Il y a déjà longtemps que le problème de l'Extrême-Orient — *flamme incendiaire de la paix mondiale* — toujours inquiétant par cet amas d'éléments explosifs qu'il recèle, est devenu la préoccupation des chancelleries. Entre tous les problèmes existant, il en est peu qui aient pris une aussi large place dans les Conseils de la politique internationale. Voilà 9 ans qu'il a été brusquement posé par l'effondrement de la Chine devant la puissance militaire du Japon.

Le Japonais marchant de succès en succès avec une vitesse qui surprenait leurs propres espérances, allaient eux-mêmes détruire, sans coup férir, l'équilibre maintenu à grand peine aux confins du Pacifique, lorsque l'intervention commune de trois grandes puissances européennes vint heureusement résoudre la plus délicate des situations.

Il s'agite toujours dans les polémiques, son règlement pourrait signifier la paix du monde, mais n'est-il pas de l'intérêt anglo-américain de créer aux solutions éventuelles des obstacles constamment renouvelés, de susciter sournoisement des querelles, de faire naître des imbroglios suspects, propices à la marée montante de l'anglo-saxonisme.

Féconde matière à discussions aigre-douces et à négociations promptement envenimées, ce problème extrême-oriental se trouve bien près d'avoir uu terrible réveil ; la gravité des intérêts débattus est telle qu'elle paraît devoir être prochainement solutionnée sur le champ de bataille.

C'est donc en ce carrefour du monde, où, peut-être demain, sera seule prise en considération la puissance du canon, que la

Triplice anglo-yankee-japonaise veut engager et conclure victorieusement les premières actions décisives.

C'est en vue d'y maîtriser promptement les rivalités en jeu, aujourd'hui plus ardentes que jamais, les compétitions quotidiennement avivées, qu'elle a solidement établi les bases de sa suprématie navale actuelle en tenant prêt à l'action un formidable instrument d'agression contre le domaine colonial de l'Europe continentale.

A l'heure où la France, la Russie et l'Allemagne attachant un prix d'autant plus grand à leurs possessions asiatiques que la gigantesque réalisation du Transsibérien est pour elles synonyme d'affermissement et de prépondérance ; à l'heure où elles coordonnent leurs efforts pour boucher toute fissure ouverte en Asie aux racines de l'arbre étouffant qui grandit sur le continent nord américain, l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon, affirment leurs volontés d'être partout traitées à l'égal des nations du vieux Monde.

Mieux outillées pour la lutte maritime, ces trois dernières puissances se flattent de vaincre partout où elles entreront, et elles veulent entrer partout.

Et, pour ce faire, ce *trio intercontinental* cherche à galvaniser l'Empire du Milieu, à l'arracher à sa torpeur séculaire et à le précipiter contre l'Europe.

C'est ainsi que se prépare pour le globe une secousse formidable, peut-être un bouleversement inouï, en fin de compte une de ces grandes convulsions où, non plus seulement des peuples, mais des continents s'entrechoqueront.

La Triplice intercontinentale est ainsi le produit de la prévoyante sagacité d'une association anglo-américaine préoccupée au summum de barrer la route aux activités russes, allemandes et françaises en Extrême-Orient.

Ses perspectives sont la mutilation de notre domaine extra-européen et le démembrement de l'empire colonial de l'Europe.

La Triplice anglo-yankee-japonaise, en raison de ses traditions et de ses instincts hautement proférés par ses actes, accuse une nette offensive. Elle prépare fatalement la guerre par les déplacements de puissance qu'elle détermine ; par les animosités qu'elle entretient et les méfiances qu'elle avive ; par les conditions d'antagonisme où elle place l'Europe l'Asie et l'Amérique.

Elle a pour piédestal l'alliance anglo-japonaise ; elle a comme

tremplins l'entente anglo-américaine et l'accord yankee-japonais. Pour en mesurer l'importance, abordons ces trois conceptions diplomatiques, fort inquiétantes par les suggestions qu'elles provoquent ; précisons ces trois pactes, dont, deux, censés secrets s'éclaireront bientôt aux lumières de l'actualité.

ALLIANCE ANGLO-JAPONAISE

> Si la France est la terre d'élection de l'Elite intellectuelle, de son côté la race anglaise est et demeure l'Elite de la force brutale.
>
> Henri MOREAU.

Après avoir longtemps fui toute responsabilité contractuelle, évité toute intimité spéciale, s'être détournée de tout engagement à longue portée, après avoir érigé en dogme la politique des *mains libres*, l'Angleterre, dans une sorte de révolution diplomatique, vient d'adopter le système des *mains liées*, et d'introduire du même coup, l'Empire du Soleil Levant dans le cénacle des grandes puissances.

Les annales de cette personnalité vigoureuse autant que très dominatrice et très riche, de cette race essentiellement réaliste dans ses actes, attestent en cela une grave innovation — une fois n'est pas coutume.

C'est le 30 janvier 1902 qu'une convention grosse d'engagements, d'obligations, d'éventualités et de responsabilités a uni dans une alliance offensive et défensive le Japon et la Grande-Bretagne.

Ce ne pouvait être qu'une raison majeure, qui faisait sortir l'Angleterre de son « splendid isolement », la contraignait à déposer entre les mains du Mikado une double clef de sa politique asiatique et l'obligeait à mettre sa signature au bas d'un pacte à longue échéance, d'une convention positive formulant des conditions définies et fixant un délai précis.

C'est, qu'à la vision du présent mise en regard du passé, l'An-

gleterre a eu le sentiment secret d'une déchéance graduelle. Scrutant les intentions de ses adversaires sur le terrain exact où ils se meuvent, prévoyant d'ultérieurs conflits avec quelqu'une des puissances qui, après lui avoir longtemps abandonné la suprématie coloniale, se refuse aujourd'hui à lui laisser plus longtemps la haute main, cette colossale puissance qui enlace le globe de ses multiples tentacules, n'a rien eu de plus pressé que de s'adjoindre un supplément appréciable de forces combatives.

Elle s'est vue sur la pente fatale, et, retrouvant la notion de l'obstacle jadis égarée au point culminant de sa grandeur, elle a voulu masquer une infériorité croissante, bientôt susceptible de l'obliger à des concessions, de l'acculer peut-être à de pénibles déconvenues.

Craignant avec raison de se trouver tout à fait isolée contre la coalition de ses nombreux ennemis, elle a pris son parti avec résolution et contracte une alliance.

*
* *

L'Angleterre faisait autrefois la police de l'Europe. Sa diplomatie contrariante si habile à prolonger, à nourrir, à aiguillonner tous mécontentements, si experte à compliquer toute question, avait un pied dans tous les Cabinets européens, exploitant la crainte des uns, exerçant sur les autres l'empire de la persuasion.

Sa dictature, gênait, comprimait, énervait tour à tour Paris, Berlin, Vienne, Rome, St-Pétersbourg, Bruxelles, Madrid, etc., etc.

De part et d'autre on était à sa merci, les intérêts des uns et des autres restaient en souffrance, mais l'Angleterre était maîtresse ; elle exultait à enfreindre également conventions, pactes et traités.

Sa moindre parole était alors commentée d'un bout à l'autre de l'Europe, et lorsqu'elle se taisait, *le Continent prêtait encore l'oreille pour écouter son silence.*

Sa politique traditionnelle :

Dividit ut imperet

était consacrée par le succès à travers les siècles. Conserver la prédominance économique et maritime était le but qu'elle avait poursuivi, atteint et maintenu la conquête. Le passé nous l'exhibe jouant avec audace le rôle prédominant, que lui octroyait la respectueuse tolérance des puissances continentales.

Elle prenait alors l'Europe pour champ d'expérience, fabri-

quant selon son bon plaisir, des nuages artificiels qu'elle lancait à tout propos sur le continent ; jouant des coudes avec âpreté ; ne reculant jamais devant l'emploi des procédés les plus tortueux ; faisant bon visage aux vainqueurs, mais, profitant des moindres défaillances des vaincus pour s'agrandir à leurs dépens.

Et, toujours, elle s'imposait, grâce autant à sa souplesse avisée, qu'à ses qualités de combativité dont un inaltérable sang-froid lui facilita incessamment l'usage.

Mais le destin s'est offert une de ces ironies dont il est coutumier, et, aujourd'hui, il n'en est plus ainsi.

Après avoir commandé sans mesure, après avoir frappé près d'un siècle à son effigie, l'Angleterre ne voit plus s'accomplir en Europe ce qui lui plaît, ce qui lui convient, et, contemple jalousement les puissances du vieux Monde sceller peu à peu à son détriment le concert européen.

Elle n'est plus la puissance quasiment intangible qu'elle apparaissait dans les dernières années du XIXe siècle. Elle s'est vu graduellement écarter des Conseils européens, et tenue en suspicieuse quarantaine, ne trouve plus sur le Continent d'alliance conforme aux nécessités de sa politique.

C'est de moins en moins, qu'elle réussit à diviser une Europe qui, enfin lasse de l'orgueil et des prétentions de son grand courtier maritime, met peu à peu fin à son insupportable hégémonie.

Dans son isolement insulaire, le lion britannique peut être à l'abri des revendications de l'Europe, mais il est esseulé ; l'édifice de sa puissance est lézardé et sa fortune repose dans le mauvais plateau de la balance.

Par surcroît, le Royaume-Uni a vu l'Europe entière, entrer peu à peu dans la phase de l'exportation à outrance ; elle a entendu les cris d'alarme de tous ses consuls, signalant son éviction lente du commerce du monde ; au cours des années, elle en a constaté de plus en plus les effets visibles.

Que faire contre ces adversaires continentaux, bien résolus à lui enlever sa clientèle mondiale ?

Que faire contre la perspective désespérante d'un blocus commercial ?

Que faire pour maintenir sa suprématie ?

Que faire ? Question de vie ou de mort pour l'Angleterre.

La Grande-Bretagne vient d'aviser.

Par une de ces fortes conceptions qui lui sont coutumières, elle s'est subitement armée contre les redoutables éventualités.

Elle a donné une entorse à sa tradition d'élection et mis une sourdine aux sentiments qui l'avaient émancipée de toute ligature diplomatique.

Nous venons de la voir, deux ans passés, notifier solennellement à l'univers, qu'un poids de plus était jeté dans la balance mondiale et que l'alliance anglo-japonaise était réalisée.

Même changement de front aux confins de l'Asie. La réclusion volontaire dans laquelle le Japon s'était confiné jusqu'à présent, n'était plus désormais qu'une légende ; l'Empire du Soleil Levant s'enrégimentait bénévolement dans l'escouade anglo-yankee-australienne.

Le Japon, qui depuis 1895, s'était recueilli pour méditer sur les fautes commises, et, pour en conjurer les conséquences, pensait à la fois assouvir un ressentiment incurable et jouer sa partie dans le concert international, en jetant son poids dans le plateau anglo-saxon de la balance intercontinentale.

Bonne aubaine pour le syndicat anglo-yankee-australien.

A la clarté des faits accomplis, il y avait, désormais, partie liée entre deux empires insulaires, dont l'un accroissait son influence, affermissait la base de son action, en introduisant dans l'aréopage mondial un intrus mystérieux, à l'allure souple et glissante, à l'œil oblique et luisant.

Et voici l'acte de cette association qui fut l'objet de polémiques sans fin, et de commentaires tant agressifs que justificatifs.

Accord entre la Grande-Bretagne et le Japon, signé à Londres, le 30 janvier 1902.

Le gouvernement de la Grande-Bretagne et le gouvernement du Japon, uniquement animés du désir de maintenir le *statu quo* et la paix générale en Extrême-Orient, et étant, en outre, plus spécialement intéressés à maintenir l'indépendance et l'intégrité territoriale de l'empire de Chine et de l'empire de Corée et à assurer au commerce et à l'industrie de toutes les nations les mêmes avantages dans ces deux pays, conviennent ce qui suit :

Article Premier. — Les parties contractantes ci-dessus, ayant reconnu de part et d'autre l'indépendance de la Chine et de la Corée, déclarent n'avoir absolument aucune visée agressive contre l'un ou l'autre de ces deux pays.

Étant donnés cependant leurs intérêts spéciaux, ceux de la Grande-Bretagne se rapportant principalement à la Chine, tandis que le Japon,

indépendamment des intérêts qu'il possède en Chine, a, tant politiquement que commercialement et industriellement, des intérêts particuliers en Corée, les parties contractantes conviennent qu'il sera admissible de part et d'autre de prendre les mesures qui pourront être indispensables afin de sauvegarder ces intérêts, dans le cas où lesdits intérêts seront menacés soit par l'action agressive d'une autre puissance quelconque, ou par des troubles se produisant en Chine et en Corée et nécessitant l'intervention de l'une ou de l'autre des parties contractantes pour protéger les vies et les biens de leurs sujets.

Art. 2. — Au cas où la Grande-Bretagne ou le Japon, dans un but de défense de leurs intérêts respectifs, comme il a été indiqué ci-dessus, se trouveraient engagés dans une guerre avec une autre puissance, l'autre partie contractante restera rigoureusement neutre et s'emploiera de toutes ses forces à empêcher d'autres puissances de se joindre aux hostilités entreprises contre son allié.

Art. 3. — Si, dans le cas précité, une ou plusieurs puissances, s'associaient aux hostilités contre cet allié, l'autre partie contractante viendrait à son secours et mènerait la guerre de concert avec lui, pour ne conclure la paix qu'après accord mutuel.

Art. 4. — Les parties contractantes conviennent qu'aucune d'elles, sans se consulter avec l'autre, ne contractera, avec une autre puissance quelconque, des arrangements préjudiciables aux intérêts ci dessus indiqués.

Art. 5. — Lorsque, de l'avis de la Grande Bretagne ou du Japon, les intérêts ci-dessus énoncés paraîtront en danger, les deux gouvernements communiqueront l'un avec l'autre franchement et pleinement.

Art. 6. — L'accord actuel doit entrer en vigueur immédiatement après la date de la signature de l'accord et doit rester en vigueur pendant cinq ans à partir de cette date.

Dans le cas où ni l'une ni l'autre des deux parties contractantes n'aurait notifié, douze mois avant l'expiration de ladite période de cinq ans, l'intention de rompre l'accord, ledit accord resterait en vigueur jusqu'à expiration d'un an, à partir de la date ou l'une ou l'autre des deux parties contractantes l'aurait dénoncé.

D'autre part, dans le cas où, à la date fixée pour l'expiration de l'accord, l'un des alliés se trouverait en état de guerre, l'alliance devrait *ipso facto* se prolonger jusqu'au moment de la conclusion de la paix.

En témoignage de quoi les soussignés, dûment autorisés par leurs gouvernements respectifs ont signé cet accord et y ont apposé leurs sceaux.

Fait en double, à Londres, 30 janvier 1902.

L'Angleterre est ainsi assurée de l'appui du Japon qui s'est mis entre les mains des anglo-américains sans prévoir que Londres demeurera l'arbitre du pacte et le véritable maître de la maison.

Le petit homme jaune, aux grandes courbettes, à la voix criarde, aux intonations enfantines, affublé de nippes occidentales, semble enchanté des lisières anglo-saxonnes.

Grand bien lui fasse.

A l'Angleterre, cette alliance accorde — en cas de difficultés surgissant entre elle et quelqu'une des puissances ayant en Extrême-Orient des intérêts et des possessions — le moyen d'agir sur les unes et sur les autres d'une façon énergique et directe. Elle accroît son influence, affermit et décuple l'intensité de ses volontés en ce point de l'étroit damier dévolu à la race humaine.

Ce sont là jeux d'escrime diplomatique, dont nul ne peut mesurer les limites ou le retentissement.

Le Japon cherchait un appui à Londres contre la Russie. L'Angleterre le lui a accordé. Pleine de condescendance, Lady Albion, dame de haut lignage, ambitieuse douairière, a daigné s'humaniser avec ce jeune parvenu de peau jaune à la vigueur nerveuse, manifestement promu à de hautes destinées.

En sa prévoyante sollicitude, elle a bien voulu acquérir le moyen de disposer des forces du Japon; recueillir le bénéfice de sa combativité, de ses arsenaux et de sa fonction stratégique.

Heureux Japon.

Et son appui, Londres l'a accordé d'autant plus volontiers, que son intérêt sur ce point était identique à celui de l'Empire du Mikado, et que la formation sur les côtes chinoises et au cœur même de la Chine, d'une influence européenne capable de tenir en échec l'anglo-saxonisme, a toujours paru aux politiques anglais, le plus grand danger qui puisse menacer l'ambition britannique aux Indes et dans la vallée du Yang-Tsé-Kiang.

L'avènement au zénith de la politique internationale de ce Japon qui, durant si longtemps, s'était systématiquement abstenu de s'y mêler, son changement de front inattendu en 1902, alors qu'il se jetait dans les bras de l'Angleterre, est un fait dont les conséquences ont, pour l'avenir colonial de l'Europe, une portée incalculable.

Ce rapprochement ne surprendra personne. Depuis longtemps il se préparait. Sans préjudice de ses finances épuisées dans la poursuite de ses espérances, de son budget en progression constante, la guerre sino-japonaise avait prouvé au Japon les dangers de l'isolement.

L'intervention de la France, de la Russie et de l'Allemagne, en lui disputant les fruits de sa victoire, avait été pour lui une leçon laissant dans son esprit une impression ineffaçable de *brutal*

contact. Ce coup si rude pour son amour-propre, il n'en a pas encore, à l'heure actuelle, digéré l'affront (1).

De cette mutilation de son triomphe, il avait gardé avec un secret ressentiment la résolution de rompre sa solitude.

Après avoir assisté en 1895, la tête basse et l'arme au bras, au morcellement de ses espérances, il lui devenait indispensable de prendre un parti et de trouver en quelque endroit du globe, le contre-poids à l'influence Russe en Extrême-Orient, et ce, au plus tôt, sous peine de voir s'envoler en fumée, les hautes conceptions de politique générale qui fermentaient dans son cerveau.

C'est en cherchant, sans se laisser détourner de son but, à prévenir le retour de semblables événements, qu'il devait dégager le programme qu'il a si brillamment rempli.

Depuis 1895, il s'absorbait dans cette seule pensée, tendait vers ce seul but tous les ressorts de son esprit et de sa volonté.

L'effacement voulu de l'Angleterre lors du traité de Simonosaki, laissait entrevoir à Tokio, que c'était à Londres que se trouverait l'allié espéré.

C'est alors que, sous le masque d'un missionnaire d'alliance, le marquis Ito se rendait en Angleterre.

Nous n'avons pas, ici, à raconter ses négociations.

Silence, rapidité, discrétion, furent les caractéristiques de pourparlers dont le traité du 30 janvier 1902 précisa la solution.

Dame Albion, point rebelle aux doucereuses suggestions du ministre japonais, marquait sa bienveillance pour l'Empire du Soleil Levant, en lui assignant la défense des intérêts anglais dans le Nord Pacifique.

En échange de ses bons offices et du sang de ses sujets, elle lui ouvrait ses bras et sa caisse ; elle le comblait ainsi de faveurs, isolait la Russie et desservait la France.

L'alliance anglo-japonaise se trouvait créée de toutes pièces, prête à donner en Chine, le signal des prises de compensations définitives.

La convention Hayashi-Lansdowne était signée le 30 janvier 1902, et en octobre suivant, le Japon contractait à Londres un emprunt de 125 millions.

La Grande-Bretagne avait acheté l'Empire du Soleil Levant.

---

(1) Le traité de Simonosaki ne laissa au Japon que l'île de Formose et une indemnité de guerre de 200 millions de taels, plus 30 millions de taels pour la rétrocession de la presqu'île du Laotong.

Le traité anglo-japonais, dénouement depuis longtemps poursuivi à Tokio, y provoquait l'enthousiasme le plus vif, la joie la moins déguisée.

Dans leur hostilité à l'égard des étrangers, les japonais semblent faire une exception en faveur des anglais — écrit M. G. Burghard, lors de son voyage au Japon en 1900. — Leurs journaux, en rapportant les désastres subis par l'armée anglaise au Transvaal, se montrent plutôt sympathiques à l'Angleterre. La raison de cette sympathie, est, sans doute, que japonais et anglais ont un adversaire commun : la Russie, et, c'est précisément contre ce dernier pays, que l'opinion publique au Japon est le plus excitée à l'heure actuelle.

En 1895, le Japon tirait, pour les autres, les marrons du feu ; en 1902, il regagnait le terrain perdu ; en 1904, sa politique ultra-audacieuse ne sollicite ni les exemples, ni les « conseils amicaux ».

Ce traité est bien fait pour persuader au Japon qu'il n'a plus à craindre le renouvellement d'une coalition diplomatique telle que celle qui fit reviser le traité de Simonosaki.

Cela panse ses blessures d'amour-propre que de voir ainsi précisé par un acte positif, la supériorité de sa situation géographique doublée de la puissance de ses forces navales.

A ses yeux, si l'alliance de l'Angleterre aliène son indépendance, elle fonde sa grandeur en mettant un frein à l'action moscovite, véritable cauchemar, qui, pour toute âme japonaise emprisonne le présent, et projette sur l'avenir, l'ombre haïssable du traité de Simonosaki.

Dans la balance des profits et pertes, qui est la base même des combinaisons internationales, le Japon ne peut inscrire dans la première colonne que la satisfaction morale de n'être plus seul et de se sentir agrégé à un système diplomatique.

Actuellement ledit système lui permet l'espoir de participer avec plus ou moins de chance de succès au grand conflit asiatique de demain, mais par contre, il dirige visiblement la pente de son action politique, et l'associe aux risques de guerre possible entre l'Angleterre et le Continent ; la Grande-Bretagne devant forcément avoir — en raison du jeu des alliances — plus d'un adversaire contre elle.

« Le traité anglo-japonais — dit *le Temps* — est à la fois le terme logique, naturel et prévu d'une longue évolution diploma-

tique, et, l'une des plus graves innovations, le point de départ en un sens d'une nouvelle ère internationale. »

C'est un pronostic qui éveille nos méditations touchant les multiples aventures auxquelles ce pacte donnera naissance. Au seuil de 1904, sa démonstration est sur le point d'apparaître lumineuse, décisive, écrasante.

En effet, cette négociation entre blancs et jaunes est une manifestation qui n'a rien de pacifique, elle marque l'origine d'armements obligatoires et d'attitudes défiantes; les différentes interprétations que ses stipulations comportent, convergent obstinément vers ce mot : spoliation.

Les principes dont elle se réclame, sont : le souci de la paix générale, le maintien du *statu quo*, l'indépendance de la Chine et de la Corée. Ses clauses essentielles sont : l'humiliation définitive de l'ennemi héréditaire du Mikado, et l'abaissement de l'Europe au profit des anglo-américains-australiens.

Sans prendre au tragique un traité qui, au mérite de la nouveauté, joint celui de ne pouvoir être contesté, nous devons prendre acte que l'alliance anglo-japonaise est une menace directe pour notre empire colonial, car elle implique l'Empire du Soleil-Levant dans tout conflit mis en œuvre par Dame Albion.

Ce pacte Londres-Tokio mis en activité au profit exclusif de la famille anglo-saxonne, l'Europe en a pris connaissance avec un déplaisir extrême. Un sentiment très vif de mécontentement, a régné dans certaines chancelleries spécialement visées par une alliance destinée à bannir leur influence des mers d'Asie.

On nous représente ironiquement à Londres, l'alliance anglo-japonaise, comme une force purement conservatrice du *statu quo* en Extrême-Orient.

N'est-ce pas ajouter la dérision à l'hostilité?

L'histoire appréciera les motifs de cette ironie qui s'essaye à nous masquer le sentiment d'une quasi-impuissance.

Voilà un point dont il faut demeurer bien assuré.

Il est évident que les conséquences que l'on tire à Londres de ce traité, sont réfléchies après avoir été résolues ; qu'elles tendent toutes à l'activité d'un système dont l'Angleterre détient le levier entre ses mains, dont elle fait mouvoir à son gré les fils dans l'unité d'une direction puissante, et, que pour la réussite de ce système destiné principalement à contenir la puissance moscovite dans les bornes les plus étroites qu'il sera possible, on prépare à

Londres et à Tokio tous les moyens usités en similaire occurrence.

Dans l'alliance japonaise, l'Angleterre cherchait une force immédiatement opposable à la Russie, elle s'associe donc pleinement aux vues du Japon dont la fanfare belliqueuse, implique non seulement un plan plus vaste qu'on pourrait le croire de prime abord, mais, par surcroît, la certitude d'être encadrée par l'Angleterre, dans toute lutte à soutenir.

Et cet encadrement est impératif. Le Japon et l'Angleterre coordonneraient-ils l'action même de leur diplomatie en Asie que si, au moment de la lutte, l'Empire du Mikado demeurait seul en présence des forces russes, le résultat ne différerait guère de ce qui suit :

1° *Léger dommage causé à l'escadre russe du* Pacifique *et bombardement prolongé de Port-Athur et de Vladivostok.*

2° *Désastres subis par l'armée Japonaise.*

3° *Coup funeste porté irrémédialement à l'influence du Japon en Chine.*

4° *Ruine économique du Japon.*

5° *Occupation définitive de la Mandchourie et de la Corée par la Russie.*

6° *Frais de guerre énormes supportés indirectement par l'Angleterre.*

On peut également, dans ce traité Anglo-Japonais, discerner de la part de l'Angleterre, une intelligente économie.

Les côtes Japonaises, très appropriées à la tactique navale moderne, sont munies de cinq arsenaux et de huit bassins de radoub ; la Grande-Bretagne est donc assurée d'y trouver pour sa flotte, toutes les ressources et tous les abris voulus.

En somme, le traité entre Tokio et Londres peut être considéré comme une trahison du monde occidental allégrement accomplie par l'Angleterre. C'est façon de faire qui mérite une sévère appréciation des chancelleries autorisées.

***

C'est une innovation considérable, que l'apparition au rang des grands États de ce dernier venu de la famille des grandes puissances. Il n'y a pas de changement magique plus vertigineux, plus étourdissant, que celui qui s'est opéré — dans tous les domaines — au cours de quelques générations japonaises.

D'empire féodal à deux têtes, devenu Etat constitutionnel, passé, de la condition de la France au temps où les Pépin et les Karl jetaient comme maires du palais des derniers Mérovingiens les fondements de la grandeur Carlovingienne, au régime parlementaire ; initié brusquement à la culture, aux sciences, au scepticisme, à la stratégie, à la production fiévreuse, à la concurrence à mort de l'Europe, le Japon a pris place en bon rang parmi les puissances (1).

Il revendique de suivre comme elle la route du progrès, dans l'incessant désir de prouver que le progrès n'est point l'apanage exclusif de la race blanche.

Après avoir emprunté au vieux Monde ses principes combatifs, et ce, avec cette facilité d'adaptation qui lui est propre, il a promptement suivi la filière des évolutions graduées, fait en un demi-siècle des pas de géant, et, rapidement pris conscience de sa personnalité.

Assis, il y a cinquante ans, dans l'ombre de la mort, parmi les plus fermées, les plus exclusives des nations barbares, enfoncé dans un isolement trente fois séculaire, il a, depuis que les canons de la civilisation, ces singuliers précurseurs, ont tonné devant ses capitales, rattrapé à grandes enjambées l'Occident (2).

Le Japon est désormais en excellente posture militaire et maritime ; mais son ascension n'est-elle pas anormale, et, pour avoir monté trop vite, ne redescendra-t-il pas de même.

Le Japon grandit. Après l'avoir tenu sur les fonds baptismaux, l'Europe aujourd'hui le contemple, dorénavant affranchi de la tutelle d'Occident, prêt à retourner contre elle les armes qu'elle lui mit jadis en main.

Il compte aujourd'hui parmi les nations de premier rang et lorsqu'on compare le point d'où il est parti et celui où il est arrivé, il est impossible de ne pas admirer qu'un aussi grand espace ait été franchi en si peu de temps.

Il veut être grand, puissant, formidable et s'y prépare avec acharnement : il est dévoré d'ambition et son ambition s'élance hardiment dans toutes les voies.

Cette collectivité famélique ne se nourrit que de la contemplation des bateaux de guerre, des uniformes et des canons ; aujourd'hui, organisée à l'européenne, elle possède des armées permanentes, munies d'une artillerie supérieure, des vaisseaux

(1) Le *Temps*.
(2) Le *Temps*.

cuirassés, des torpilleurs, tout un ensemble de formidables engins.

Ivre de sa grandeur, ce peuple, qui se qualifie lui-même d'*Anglais de l'Extrême-Orient*, ne dissimule plus des ambitions où l'aversion de l'Europe se mêle à la chimère des grandes destinées. Il lui semble que plus rien n'est impossible à la volonté Japonaise. Il s'infatue d'une puissance qui, effectivement, se présente aujourd'hui à nous comme un fait accompli.

Il ne veut point demeurer spectateur immobile des accroissements d'influence obtenus en Asie par l'intelligence et l'énergie des peuples avec lesquels il aspire marcher de pair. Sur les champs de bataille, sur terre comme sur mer, il a fait ses preuves. Il s'essaye maintenant aux combats économiques. Déjà il peut opposer ses filatures et ses tissages aux industries similaires européennes, et comme courriers de mer, dans cette industrie ou l'orgueilleux armateur de Londres ou de Liverpool se croyait sans rival, le japonais transporte de Bombay à Londres même à 50 o/o meilleur marché que son concurrrent.

Quant à ce qui concerne l'armement propre à consolider sa puissance, à donner à son influence tout le développement qu'elle peut comporter, le Japon n'a rien négligé ; sur ce point, il s'est hardiment et largement frayé sa voie.

L'aiguillon anglo-saxon est d'ailleurs là qui s'attache à ses flancs afin d'inciter son impérieux instinct combatif à faire flèche de tout bois pour acquérir la puissance qui convient à un allié de la Grande-Bretagne.

Sur les conseils de Londres, l'Empire du Soleil Levant à compris sans tarder, qu'une flotte est un instrument de conquête, un moyen matériel de domination, et qu'il lui devenait indispensable, d'en posséder une de premier ordre, à l'instar des grandes puissances occidentales.

Il a forgé depuis des années un puissant instrument naval et militaire pour défendre efficacement ses intérêts vitaux. En premier lieu il s'adressait aux chantiers anglais, américains et européens ; il est peu à peu devenu son propre fournisseur ; il répare et construit actuellement la plupart de ses navires.

Cette création maritime, faite sous cette double impression : *l'évidence de l'intérêt* et *le cri de la nécessité*, a été développée avec l'incessant souci de la ~~m~~dre invincible, avec l'incessante

préoccupation qu'elle serait appelée à accomplir de grandes choses en servant de vastes desseins.

Elle s'explique par le rôle que le Japon a l'extrême désir de jouer aux confins de l'Asie, en s'abritant sous le prestige de l'invincibilité maritime anglo-américaine.

Comme tous les peuples jeunes, en sortant d'un long sommeil, l'Empire Mikadonal a voulu faire bien et grand. Il y a amplement réussi et se félicite d'avoir suivi à la lettre les avis et les exhortations de ceux qui ont conçu et presque dicté ses desseins. C'est ainsi qu'il possède aujourd'hui une superbe flotte créée sur un plan d'ensemble bien arrêté et formée des unités modernes les plus perfectionnées.

C'est une marine offensive servie par des équipages fiers et belliqueux ; marine d'opérations actives à l'initiative librement développée, ayant, au surplus, déjà donné la triple preuve de son sang-froid, de la justesse de ses tirs, de la promptitude de ses décisions ; en un mot, une marine qui appliquera, sans aucun doute, l'axiome célèbre : « Faire la guerre, c'est attaquer ».

Le traité anglo-japonais. C'est là un événement considérable qui marque l'entrée en scène du Japon dans la politique universelle, événement qui précise et définit un état de choses existant ; il aggravera, si elles éclatent, les difficultés extrême-orientales.

La diplomatie doit, en effet, compter un facteur nouveau qui a naturellement la volonté de jouer un rôle international à la hauteur de sa position dans la société des nations et qui aborde ce rôle en prenant position contre :

La Russie en Corée et en Mandchourie,

Contre la France en Indo-Chine.

Pense-t-on, en Europe, que le Japon tout féru de sa nouvelle politique va limiter ses ambitions au théâtre où il portait quelques années plus tôt la guerre.

Lisez les discours de ses hommes d'Etat, de son Ministre des Affaires Etrangères. Suivez son action en Corée, en Mandchourie, à Pékin, au Siam, en Indo-Chine et vous discernerez avec stupéfaction l'ambition qui gît au fond de l'âme japonaise.

Sa situation géographique l'intéresse vivement aux destinées du Céleste Empire. Il estime que cette région de l'Asie étant en quelque sorte prédestinée à subir son influence tôt ou tard, il ne saurait se résigner à un rôle purement passif.

S'inspirant de la perspective d'une intimité diplomatique entre

Pékin et Tokio, l'Empire du Mikado se montre très enclin à roucouler sous le balcon d'une Chine vaincue, humiliée par les barbares occidentaux ; de la consoler de successives disgrâces ; au fin mot, de se placer très avant dans ses bonnes grâces et dans une situation assez propice pour nouer avec quelques chances de succès et solutionner à la barbe de l'Europe :

la Sainte Alliance Sino-Japonaise (1).

Le Japon qui s'est appliqué à devenir une puissance de premier ordre veut contrôler l'avenir de la presqu'île coréenne, proie désignée aux conquêtes alternatives (2).

Au travers de la Méditerranée asiatique qu'il considère comme sa mer nationale, le Japon a toujours entretenu avec la côte coréenne des relations étroites et suivies.

La Corée apparaît aux yeux des patriotes japonais, comme un prolongement de leur propre patrie, soumis à leur influence et réservé à leur autorité. Or, de plus en plus cette ambition tra-

---

(1) Désirée violemment par les sociétés secrètes chinoises, voulue passionnément par le Japon, la *Sainte Alliance Sino-Japonaise* va devenir le point de mire de l'Univers. Le Japon est prêt à prendre le gouvernail de ce grand réservoir de forces silencieuses aujourd'hui, demain sauvages et démentes. Le déchaînement de cette colossale masse sur la scène du Monde marquera le signal d'un long et sanglant cartel entre l'Europe blanche et l'Asie jaune. Les craintes ne sont que trop précises à cet égard et les nouvelles de l'Extrême-Orient donnent une apparence de plus en plus angoissante à ce péril jaune dont les inconscients peuvent seuls oublier ou nier l'implacable gravité.

D'ores et déjà, la *Sainte Alliance Sino-Japonaise* est une tranchante épée de Damoclès suspendue sur la paix du Monde. Bien menu est le fil qui la soutient. Malheur aux diplomates qui ne veulent ni voir ni comprendre ; ils préparent à l'Europe Continentale de tragiques éventualités.

Grâce à leur criminelle insouciance, la civilisation européenne sera avant peu en jeu ; le compte sera long à régler avec la croisade jaune et les sacrifices les plus considérables, tant humains que financiers, auront seuls raison du soulèvement asiatique, que nous préparent le cordial mépris et la haine latente des Anglo-Américains. HENRI MOREAU.

(2) La Corée, également connue sous le nom de *Royaume Solitaire* ou d'*Empire du Matin Calme*, est une importante péninsule asiatique. Un climat sibérien en hiver, une chaleur torride en été, rendent son séjour détestable aux habitants des zones tempérées. Son indépendance reste singulièrement problématique. C'est une proie que le Japon convoite ; après avoir été son premier rêve de victorieux, elle demeure pour lui le point fixe et invariable, le pivot d'une stratégie poursuivie avec une tenace et prévoyante fixité.

HENRI MOREAU.

ditionnelle voit se dresser en face d'elle l'ambition similaire de la Russie.

La Corée disait récemment, à ce propos, le journal japonais *le Asahi*, est comme un vêtement pourri, qu'il faut renoncer à raccommoder, car chaque tentative que l'on fait pour boucher un trou, en ouvre un autre.

Néanmoins le Japon y dévoile, par son attitude, le sens de ses desseins, les preuves qu'il lui donne ne sont pas celles du désintéressement; il lui tarde de résoudre par les armes cette éternelle question de la Corée, dont rien ne garantit l'intégrité. Il s'y emploie passionnément, monte la garde sur ses frontières, et s'applique ardemment à organiser de toutes pièces un système défensif de ses approches maritimes, car il lui faut compter avec le puissant adversaire sibérien qui revendique en ces mêmes parages et avec la ferme résolution de le maintenir, le plein exercice de ses visées.

L'ours moscovite n'est pas un danger imaginaire et, les entretiens confidentiels de Tokio et de Londres autorisent à penser que dans l'état actuel des choses, l'action russe est devenue un véritable cauchemar pour les petits hommes jaunes et leurs amis à longues dents.

La Corée est un « poing tendu en plein visage de la Chine » et, ce poing, les sujets du Mikado voudraient bien en faire jouer les muscles. La possession de la Corée sera le couronnement de l'œuvre japonaise. *Toute la tradition héroïque et légendaire du Japon* — écrit M. Gabriel Hanotaux — *ses origines, ses progrès, sa civilisation, son histoire, sa pensée, sont pendus à la Corée comme à la mamelle. Pas une imagination juvénile, chez cette race si fortement imaginative, qui ne soit tournée vers les rayons radieux illuminant l'Empire du « Matin Calme »*.

Dans un rapport sur le Budget général des Affaires étrangères, M. F. de Pressensé en parle ainsi :

Au Japon, il existe un très vif sentiment d'orgueil national; une sorte de hantise de l'idée ambitieuse d'une grande guerre triomphale, une confiance absolue dans la valeur de l'armée et dans la supériorité de la flotte.

Si l'on ajoute à tous ces éléments le lien traditionnel qui rattache la Corée au Japon, l'espèce d'hypothèque que l'esprit japonais a prise, le dévolu qu'il a jeté sur le pays, débouché naturel des produits et du surplus des bras du Japon, satellite destiné à graviter dans l'orbite de l'Empire du Soleil-Levant, on se rendra compte du danger réel de la situation.

Le Japon n'estime nullement que l'île de Formose épuise son activité; au

contraire, il y voit une preuve de ses capacités administratives, un titre nouveau à l'expansion de ses domaines. En Corée, il possède traditionnellement et de temps immémorial, des droits fort étendus. Il n'entend pas en céder une parcelle ni même tolérer l'installation à ses côtés d'une puissance rivale.

Ses appétits sont considérables.

Il n'a fait qu'une bouchée de Formose. Il rêve de jouer à l'égard de l immense masse inorganique de la Chine, le rôle de la Prusse en Allemagne; du Piémont en Italie. Il a porté ses espoirs et ses combinaisons jusqu'au Siam lointain.

Enrégimenter, les Coréens sous le drapeau mikadonal est une tentative qui se conçoit, et les japonais brûlent de consommer ce larcin, et de prévenir par cet acte de secrets desseins adverses.

Sans compter que son ambition pourra bien quelque jour se donner carrière aux dépens de la France coloniale. Ce sont peut-être là des vues un peu lointaines, mais n'oublions pas que la plus solide naïveté régit aujourd'hui les espérances d'un Japon grisé par un impudent orgueil qui n'est pas le moindre désagrément de son commerce.

Cet empire qui à l'autre extrémité du monde, s'est assimilé tous les progrès européens de l'art militaire, et qui en fait usage avec une précision parfaite, donne à plein collier dans le sens des convoitises anglo-saxonnes.

Par son alliance — *soi-disant défensive* — mais surtout offensive, avec une nation qui, alors qu'elle foule aux pieds les principes les plus élémentaires du droit des gens, ne manque jamais d'en invoquer les plus rigoureux, le Japon aime à croire son avenir assuré.

Ainsi devenu le poing de l'opulente mais avide Angleterre, il est entré dans l'ère des effusions de sang, des commotions et des accès de fièvre qui perdent parfois les nations les plus fortes.

Le Japon a pu remporter des succès en 1895, son entreprise fut heureuse; mais il est de ces succès que l'on change en revers en voulant les pousser à bout.

Aujourd'hui, le gendarme de la Grande-Bretagne va se trouver embarqué dans une guerre à la remorque des anglo-américains, et ce, dans des conditions dont la collectivité japonaise ne sera ni juge, ni maîtresse.

L'histoire impartiale, en enregistrant cette main-mise de l'Angleterre sur le Japon, la tiendra comme la véritable préface du grand drame anglo-saxon-européen.

ENTENTE

ANGLO-AMÉRICAINE

> Ce qui remue violemment le cœur de John Bull, laisse toujours une trace profonde dans l'âme d'Oncle Sam.
>
> HENRI MOREAU

Quand on écrira l'histoire du Monde, ces deux noms : Angleterre et Etats-Unis, demeureront accolés. — Cette assertion a en vérité, sa logique et son histoire.

Spontanément sortie de l'instinct et du vouloir de la collectivité anglo-saxonne, l'entente anglo-yankee — qui nous est violemment hostile — ne réunit pas seulement deux chancelleries, mais également deux peuples qui, sans avoir tout à fait le même sang, ont le même héritage de caractère et de tempéramment, de volonté, d'audace et d'arrogance.

Cette entente n'est pas seulement une idée de gouvernement, c'est une idée de race. Elle a intéressé l'ambition anglaise aux succès de l'ambition américaine et aux claquements du pavillon yankee dont la Grande-Bretagne admire la fortune comme son propre ouvrage et en conçoit un vif orgueil.

Les Etats-Unis sont dans l'âge de l'orgueil et de l'espérance. Ils en sont à cette heure fortunée où les flots et les vents se font dociles à leurs désirs et les entraînent à l'envi vers la suprématie.

Portés par l'ascendant de l'audace, ils sont décidés à épuiser les faveurs de la fortune.

On sent en cette nation une force menaçante.

Ce peuple qui affiche, avec une impétuosité si confiante, sa foi en lui-même, et, qui prenant de plein droit la tête de la race anglo-saxonne, se réclame avec orgueil de sa robuste vitalité, trouve sans cesse en lui, avec des appétits toujours plus grands,

une source inépuisable de forces nouvelles, promesses répétées d'un avenir de richesse et de puissance.

Cette nation qui, telle l'Angleterre, révère avec candeur le dieu de la Force, fatigue de son nom les échos de l'Univers, et sa politique menace de nous oppresser à l'égal d'un cauchemar.

Dans la fièvre d'annexion qui la pousse à tous les horizons, cette collectivité s'arme, se crée et se réserve des appuis, non pas pour conserver ce qu'elle a, mais pour usurper ce qu'elle convoite. Au sein de ce peuple, une fièvre d'accaparement s'est emparée de tous les esprits, et, avec l'énergique persévérance du génie anglais, il s'apprête à refaire la carte du Monde.

Jaloux des lauriers moissonnés par l'Angleterre, il s'imagine pouvoir tout, et cette ambition de pouvoir tout le conduit par une impertinente logique, à tout désirer.

Systématiquement, hostile à tous intérêts européens, sa virile confiance se laisse enivrer par un heureux optimisme, le Nouveau Monde est un simple artichaut, qu'il semble naturel à ses robustes et décisives facultés de cueillir feuille à feuille.

Les grandes passions — a dit Carnot — font les grandes nations.

C'est ainsi que le peuple yankee traverse l'Histoire, avec une attitude d'énergie intime, de solidité, de résolution, de persévérant acharnement, qui en fait le digne héritier de ce peuple anglais qui a fortement construit l'avenir de sa race, de cette race anglo-saxonne, dont l'histoire singulièrement significative, a pour cacactère dominant, le dédain des faibles et l'extermination des petits.

On ferait trop d'honneur à sa politique en la supposant capable d'un scrupule susceptible de l'obséder.

Après avoir déployé en Amérique Centrale, en Afrique Australe, comme partout ailleurs et avec une remarquable ténacité, les multiples ressources de son art astucieux et subtil, la diplomatie anglo-américaine a, de nouveau, jeté son dévoln sur l'Extrême-Orient, où, fidèle à ses procédés habituels, elle espère sans trop d'efforts, lasser l'énergie des puissances européennes, et décourager leurs fermes résolutions.

Elle y est en excellente posture, car la nation qui possède Manille — autrefois entrepôt des marchandises de l'Inde et de la Chine — est appelée à jouer un rôle important dans l'histoire politique et commerciale de l'extrême Asie.

C'est près des Philippines, s'écriait en 1902, le célèbre contre-amiral Melville, qu'il faudra livrer nos futures batailles.

De toutes les conséquences probables de la guerre hispano-américaine, la plus grave, celle qui préoccupe le plus l'opinion des hommes d'Etat européens, c'est l'établissement des yankees aux Philippines, parce qu'un nouveau concurrent, jusqu'à présent éloigné et discret en apparence, venait s'installer aux portes de la Chine et s'ajouter à ceux qui en guettent déjà les dépouilles.

On sait, entre parenthèses, que le formidable appétit des concitoyens du Président Roosevelt, n'a pas été rassasié de leur premier coup de dent dans les eaux asiatiques.

Le yankee a pris le miel et l'essence de la doctrine anglaise; à l'instar de Londres, Washington égrène incessamment son chapelet de revendications, se souvenant, à propos du mot de Machiavel : « *Les revendications longtemps affirmées, finissent par constituer des droits.* »

Si Uncle Sam n'a pas inventé la diplomatie du *Foreign Office*, tout au moins l'incarne-t-il avec éclat, ce qui revient à prédire, que dans la poursuite de desseins réprouvés par la conscience universelle, il encourra en Asie comme en autres lieux le désaveu du Monde.

En matière diplomatique l'Angleterre possède un entraînement professionnel et des connaissances spéciales qu'elle a mises à la disposition des Etats-Unis apparemment fort dociles ; et c'est ainsi que si Londres a beaucoup de tours dans son sac, Washington n'en a pas moins et des meilleurs.

L'histoire du dernier quart de siècle, dépeint admirablement le mécanisme de cette diplomatie anglo-saxonne qui excelle à jeter un faux vernis d'équité sur une politique imbue d'évidente partialité.

Je parle de cette diplomatie peu scrupuleuse et fertile en expédients, excellant dans l'art de pénétrer les intentions d'autrui sans découvrir les siennes, et d'arriver à son but sans avoir l'air de le poursuivre ; diplomatie dont une souplesse insinuante est la primordiale qualité, et dont les appétits exorbitants, se cachent toujours derrière le masque de la justice, de l'humanité et de la civilisation.

Nul n'est plus diplomate que l'anglo-saxon. Nul ne pratique aussi bien la dissimulation et ne déjoue mieux les calculs de ceux dont il trompe l'attente.

Nul n'a mieux l'intelligence des mobiles qui font agir les hommes et le discernement des ressorts cachés qui déterminent le cours des événements.

Nul, en un mot, ne possède à un plus haut degré la science de la diplomatie et de ses manèges, que cette race à prompte et virile détermination.

La politique des États-Unis est en somme le calque de la politique britannique, quoique des deux, la première tende à être encore plus encombrante, mais, néanmoins, sans jamais dévier de cette ligne traditionnelle anglo-saxonne qui s'est constituée l'initiatrice de tous les peuples de la langue anglaise.

L'on conçoit d'ailleurs, que ce soit à Washington que l'exemple de Londres ait le mieux profité.

Et Washington est fière de posséder à fond le bréviaire national anglo-saxon.

*
* *

La sympathie s'étoile sur les rapports des deux nations anglaise et américaine qui ont tout à gagner à être unies, tout à perdre à ne l'être pas. Elle est en quelque sorte naturelle l'attraction que doivent mutuellement éprouver deux peuples si étroitement apparentés.

L'attention anglaise s'est déjà portée avec une nuance de respect attendri sur les Etats-Unis ; elle éprouve à l'égard de cette fraction puissante de la collectivité anglo-saxonne une très vive sollicitude. Les relations entre Londres et Washington sont pour le *Foreign Office* l'objet d'une constante attention ; il évite tout ce qui pourrait y jeter un trouble, même passager, il multiplie les concessions, il se fait en un mot caressant et obséquieux à plaisir.

Anglais et yankees, sont, il est vrai, demi-frères. En l'un comme en l'autre, prime une intelligence que l'ensorcellement du succès raidit en orgueilleuses formules.

Jamais deux peuples ne se sont mieux entendus que ces anglais et ces yankees, qui, chacun sur leur continent, marchent du pas le plus rapide dans le chemin de l'accroissement territorial. Il peut y avoir entre eux des malentendus, il n'y a pas de dissentiment véritable.

Rapprochés par la conformité de leurs animosités, par la concordance de leurs inimitiés ; ils ont des antipathies qui les servent,

de communs ressentiments qui les unissent ; ils n'ont point de sympathies qui les gênent, point de faiblesses qui troublent leur âme.

Les souvenirs qui enflent le cœur de John Bull ne manquent pas de chatouiller l'orgueil d'Uncle Sam qui brûle de l'envie de posséder sa puissance en égalant sa gloire.

Aux yeux de l'anglais, le yankee est le symbole altier de sa force de caractère ; le glorieux rejeton qui possède au souverain degré, ses vertus typiques ; le vrai fruit de ses entrailles ; le fils vraiment fait à son image ; sa personnification complète.

Le yankee s'impose à tous les raisonnements comme l'expression même du génie anglo-saxon dans le double domaine de l'action et de l'ambition.

Comparez John Bull et Uncle Sam ; le langage irritant de l'un cadre bien avec les allures cassantes de l'autre ; l'arrogance anglaise est bien sœur jumelle de la morgue yankee. Pénétrez leurs sentiments et vous observerez que ce qui remue violemment le cœur de l'un, laisse toujours une trace profonde dans l'âme de l'autre.

Sur les bords de l'Hudson, comme sur les bords de la Tamise, la communauté des intérêts se fortifie de la communauté de race pour souligner, de part et d'autre, le caractère d'une fraternité latente.

Partout l'anglais prête au yankee — et vice versa — son concours moral, fait cause commune avec lui : l'intimité anglo-américaine durant la guerre de 1898 en est la preuve la moins équivoque.

Entre ces deux leviers qui ont mis en commun leurs convictions, leur clairvoyance et leurs prévisions, s'est imposée l'idée, d'appeler au service de leur influence, les bienfaits du groupement.

L'agissante affinité qui les unit, les a conduits à une instinctive entente offensive et défensive ; entente basée sur une compréhension réciproque des intérêts. Entente remarquable aujourd'hui par son opportunité, brillante demain par ses résultats.

Que l'Angleterre, écrit M. de Lanessan, ancien gouverneur de l'Indo-Chine, se mette d'accord avec les Etats-Unis, déjà maîtres des Philippines, et, elle aura, dans les parties centrale et méridionale des mers de Chine, une situation au moins égale à celle que la Russie occupe dans la région septentrionale de ces mers.

L'entente anglo-américaine voyez-la s'exercer, toujours en quête d'une spoliation nouvelle ; le domaine colonial de l'Europe excite ses convoitises, éveille ses jalousies, alimente ainsi une double haine désireuse de fraterniser sur les champs de bataille.

Voyez-la, en Extrême-Orient, où l'alliance franco-russe lui est redevable d'incessantes inquiétudes.

Voyez-la en tous lieux, s'exercer de façon significative.

Partout où il y a une cause Anglo-Saxonne à défendre, les bannières de l'Angleterre et des Etats-Unis se solidarisent, sinon toujours ostensiblement, tout au moins toujours efficacement.

Vous en trouverez la plus forte expression : à Hong-Kong, où l'Angleterre ravitaille en charbon la flotte de l'amiral Dewey.

A Cavite, où, durant la guerre Hispano-Américaine, l'Angleterre fut à tous moments prête à mettre son enjeu dans la partie.

A Shanghaï où l'aigle yankee et le lion britannique font quotidiennement un touchant étalage de leur chaleureuse camaraderie.

A Suez, où durant ladite guerre Hispano-Américaine, le gouvernement Anglo-Egytien refuse à l'escadre Espagnole le charbon nécessaire pour gagner les Antilles et combattre les Yankees.

Tout ceci, à l'entière satisfaction des intérêts Anglo-Saxons.

Jusqu'en Éthiopie, où l'envoyé extraordinaire américain, s'unit à l'Angleterre, pour contrebalancer les influences Russes et Françaises.

Touchant accord à peine déguisé dans son agressive malveillance.

Cette entente conciliatrice de trois sortes d'intérêts : l'intérêt de nationalité, l'intérêt stratégique, et l'intérêt d'équilibre, a été reconnue, avouée, en Amérique, dans les termes les mieux saisissables. Ecrivains professionnels, politiciens, sénateurs, hommes d'Etat, ont tour à tour précisé son existence et revendiqué le bénéfice de sa sollicitude pour les intérêts Anglo-Américains des cinq parties du monde.

L'entente Anglo-Américaine ; le bruit discret en est à peine arrivé en France comme par des bouffées de chuchotement. C'est assurément là, une fort belle réalité pour la race Anglo-Saxonne.

Cecil Rhodes ne sacrifiait-il pas l'Angleterre aux destinées de la race Anglo-Saxonne. « *La réunion de toutes les nations de*

langue anglaise, disait-il, *est en elle-même un but si grand qu'elle peut justifier même le sacrifice des intérêts distincts et de l'existence indépendante de l'Angleterre.* »

La Terre promise des « Anglais de Dieu », comme les appelait Milton, est aujourd'hui la Terre Yankee, où la griffe de l'impérialisme fructifie sans entraves ; où les grandes ambitions mondiales, jouissent d'un tremplin aux ressorts irrésistibles.

Certes, aux Etats-Unis, plus encore qu'en Angleterre, l'impérialisme est le palladium des aspirations nationales.

L'ogre Anglo-Saxon s'en flatte, et le donne à entendre, à chaque usurpation nouvelle.

Retenons à cet égard l'opinion de M. d'Estournelle de Constant.

« *Le péril américain s'avance sur l'Europe avec l'inexorable* » *tranquillité du rouleau à écraser le macadam.* »

C'est un fait acquis, que ce péril portera les fruits qu'on en doit attendre.

M. Edouard Rod le juge avec une égale appréhension : « En Amérique, j'étais rempli de l'inquiétante grandeur de ce » spectacle si nouveau pour un flâneur de nos villages européens. » Je sentais fortement *qu'il se prépare là une nouvelle conquête du* » *Monde.* »

Celle-ci ne se bornera pas à des territoires isolés, *elle englobera la terre entière,* non-seulement avec ses richesses visibles, mais avec les forces intimes et mystérieuses des cieux et des vents, et sous sa pression formidable, disparaîtra notre civilisation, comme disparut la civilisation romaine, *sous la pression des barbares.*

Sans doute elle respectera les monuments, *mais elle en détruira l'esprit.*

Cette impression, si alarmiste soit-elle, je défie quiconque a voyagé à travers le monde, de ne pas en avoir été mille fois imprégné, mille fois saisi, mille fois bouleversé.

Cet envahissement moral et matériel, poursuivi avec tant de ténacité et de suite dans les idées, donne aux nations continentales-européennes une éloquente leçon d'énergie réfléchie. L'intensité de cette œuvre de conquête et d'expansion réside surtout dans ce fait qu'en Amérique la population animée des mêmes ambitions que son gouvernement — très accessible lui-même aux passions nationales — est, en toutes occurrences, prête à associer

son industrie, son commerce, ses capitaux, à la réalisation de ses projets.

⁂

Quand on prend du terrain, on n'en saurait trop prendre, c'est ce que révèlent des prétentions incommensurables émises chaque année, chaque jour, chaque heure qui s'écoule.

Malheur à qui barre la route ???

il faut des terres pour la race anglo-saxonne, encore des terres, toujours des terres.

Le Pan-Anglo-saxonisme dont les États-Unis et l'Angleterre sont les grands prêtres, revendique comme terre d'empire, toutes les contrées où se sont fixés des pionniers anglais ou yankees.

De même que les modestes fils de Dame Albion, les Nord-Américains appellent à eux d'une voix persuasive, tous les territoires qui, par leur position ou leurs richesses, semblent devoir favoriser l'expansion ou accroître la puissance de l'empire anglo-saxon.

Dans ces *Terres Promises* le Pan-Anglo-saxonisme élargit sans relâche ses relations commerciales, multiplie ses résidents, fortifie son influence avec l'espérance avouée de finir par se trouver insensiblement chez lui.

C'est un chant que la sirène britannique et la sirène yankee font entendre à l'envi. Ceux qui ne se laissent pas circonvenir par des insinuations à voix basse, par des instances multipliées, par d'adroites suggestions rehaussées de théories attrayantes, par des amorces présentées sous une forme discrète et engageante, on s'apprête à les contraindre par force exigences agressives, à les réduire par des revendications léonines.

Ainsi, à la conception européenne du maintien de la vieille Chine, s'oppose la conception anglo-saxonne d'une Chine modernisée, militairement outillée et financièrement organisée.

Conception très compréhensible. L'Angleterre est insulaire et le Pacifique sépare la Chine des Etats-Unis ; donc, aucune appréhension du péril jaune ; aucune crainte de l'invasion chinoise fonçant sur Londres ou Liverpool, sur New-York ou San-Francisco.

Et dans ce cas spécial comme dans tous autres également diplomatiques, le facteur yankee, exerce son activité, dans le même sens que le facteur britannique.

Ce qu'il y a de périlleux pour l'Europe, dans cette solidarité anglo-saxonne, dans ce pacte liant Londres et Washington au cours de toute conjecture éventuelle, ne semble point nous passionner outre mesure, et, c'est pourtant là, ce que j'appelle une des faces les plus graves du problème mondial.

Le souci de l'avenir s'unit au souvenir du passé pour resserrer cette solidarité, car John Bull a besoin d'Uncle Sam, pour jeter la confusion dans le Monde en portant un grand coup à l'Europe.

L'Angleterre a posé son masque devant ce confident intime qui a hérité de ses plus brillantes qualités ainsi que de ses plus graves défauts ; elle s'est liée à lui par la promesse d'une action commune, et, de par cette entente qui est son œuvre, elle espère assurer la gloire de sa race.

J'affirme que la Grande-Bretagne a comme alliée virtuelle la République des États-Unis, et ce, dans le cas ou quelque complication surgirait entre l'Empire Britannique d'une part, et la Russie, la France et l'Allemagne d'autre part.

J'affirme que l'Europe est

dupe d'une véritable comédie

et que les divergences — *voulues* — ostensibles entre Londres et Washington, masquent une entente certaine.

Ce bloc anglo-saxon que les événements et les perspectives ont également constitué, reflète une croyance inébranlable en son avenir, et se passionne au suprême degré, pour le développement de sa puissance dans le Monde.

Il entasse prétextes sur prétextes, et imagine chaque jour de nouveaux stratagèmes pour mettre en lambeaux la solidarité européenne.

Nous aurons à le combattre ce bloc anglo-saxon, car en dépit des hypocrites protestations — d'ailleurs de plus en plus espacées — de ses trois éléments, il menace l'ordre européen, et, souhaite de nous infliger tôt ou tard un de ces échecs où sombrent les plus résistantes collectivités.

Considérons-le donc comme un tout formidable, dont il nous appartient de frapper d'impuissance les efforts, les tendances et les prétentions.

ACCORD

YANKEE-JAPONAIS

> Cet homme de paille qu'est le Japon, marionnette olivâtre à la solde et à la dévotion de Londres, est aujourd'hui le commis-voyageur de l'influence anglo-saxonne en Extrême-Orient.
>
> HENRI MOREAU.

Si le demi-siècle qui vient de s'écouler a été fécond pour les Etats-Unis dont l'admirable vitalité nationale a brillamment marqué une étape mémorable, il ne l'a pas moins été pour le Japon ouvertement inféodé à l'Angleterre, devenu en Extrême-Orient le satellite de la race anglo-saxonne et pourvu aujourd'hui d'une flotte redoutable, d'une artillerie supérieure et d'une armée qui a fait ses preuves de vaillance et d'endurance.

Que les Etats-Unis aient ou non un pacte tacite avec le Japon, il n'en est pas moins certain que leur génie pratique et dévorant, le prise comme une excellente autant qu'indispensable recrue, qu'un intérêt sans égal leur commande d'avoir toujours à leur disposition.

C'est l'Amérique qui a guidé les premiers pas du Japon vers la civilisation et qui fut toujours son amie sur le terrain politique.

Le Japon, écrit Rising Sun (1), est destiné à devenir une gigantesque colonie industrielle des Etats-Unis. Ceux-ci s'infiltrent partout dans l'Empire du Soleil-Levant, engagent des capitaux dans les compagnies et sociétés en crise, créent de nouvelles entreprises sous des noms japonais, mais strictement américaines au point de vue financier; ils ont des pétroles, des mines, guident la trustification des industries de la soie et du coton dans le but de les absorber plus facilement par des hypothèques globales ou

(1) Rising Sun, *Questions Diplomatiques et Coloniales.*

des catastrophes financières qu'ils auront l'habileté et la force de provoquer en temps opportun.

Le déplacement vers l'Ouest de l'axe économique des Etats-Unis, la prodigieuse croissance de leurs exportations, le percement du canal de Panama, le développement des lignes de navigation américaine à destination de l'Asie et de l'Océanie, en font de plus en plus une puissance du Pacifique.

Les intérêts de l'union américaine en Corée, sa frontière dans la mer de Behring, son acquisition des Philippines qui l'implique étroitement dans toute crise asiatique, l'obligent à des relations étroites avec le Japon et décèlent, avec une claire évidence, la certitude de l'entente concertée entre les Cabinets de Washington et de Tokio.

Elle apporte d'ailleurs aux Yankees un appoint considérable de force et d'autorité dans le Pacifique où les américains sont appelés à jouer un rôle grandissant à même de justifier les paroles récemment prononcées par le Président Roosevelt : « *Au cours du nouveau siècle qui commence, le Pacifique, où les Etats-Unis occupent déjà une position prépondérante, doit passer sous notre influence commerciale.* »

N'y eût-il que ce résultat à porter à l'actif du pacte yankee-japonais, que l'entrée en ménage de ces nouveaux époux en acquerrait une réelle puissance leur permettant de tenir un rang sur des eaux où les nations vont se trouver obligées de mettre à contribution tous leurs éléments combatifs.

Les Etats-Unis ne font pas mystère de leur tendresse pour le Royaume du Soleil-Levant.

Il y a deux ans, l'opinion yankee se prononçait manifestement en faveur de l'alliance anglo-japonaise. Au surplus, à la signature du traité *Hayashi-Lansdowne*, on exprimait ouvertement l'opinion dans les cercles diplomatiques, que les Etats-Unis en bénéficieraient le plus, car il leur assurait le maintien de leur politique de la porte ouverte. Cette opinion se trouvait officiellement corroborée par la dépêche du secrétaire d'Etat américain à l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres, le chargeant de notifier au gouvernement britannique *l'adhésion des Etats-Unis* à la politique générale indiquée dans le traité anglo-japonais.

N'est-ce pas là déjà un symptôme significatif?

De même, durant la guerre sino-japonaise, la destruction de

l'Empire Chinois était journellement recommandée par la presse américaine.

Quant aux sentiments russophobes, ils ne sont plus un secret que pour les politiciens vieux répertoire. *Le Temps* lui-même daigne en convenir :

Le temps n'est plus — dit cet austère quotidien — où une curieuse et paradoxale sympathie unissait la Grande République à l'empire des tzars. Force nuages ont surgi. Il y a quelque incompatibilité d'humeur entre les deux nations.

Le monde officiel russe n'a pas pardonné au Président Roosevelt la transmission de la protestation des Beni-Brith contre les massacres antisémites de Kichinev. Malgré de méritoires efforts, l'ambassadeur du Tzar à Washington, le comte Cassini, n'est pas *personna grata* auprès d'un gouvernement et d'un peuple qui l'accusent de trop user d'un moyen peu en usage dans sa patrie, de la presse.

Surtout en Extrême-Orient, il y a antagonisme d'intérêts entre les deux pays. Les Etats-Unis veulent la *porte ouverte* en Chine. La Russie n'y contredit pas, mais elle entend en avoir la garde, en être le concierge, en tirer ou en refuser le cordon à son gré.

Le conflit a éclaté à propos de la Mandchourie et du traité de commerce sino-américain; dix mois durant, M. de Lessar a su conjurer les efforts du Président Roosevelt, de M. Hay, de M. Conza. Finalement le traité a été signé.

Il vient d'être ratifié, et pour réparer le temps perdu, l'échange des ratifications s'est fait télégraphiquement.

Le traité de commerce sino-japonais, signé le 9 octobre à Shanghaï, contient l'engagement formel de la part de la Chine d'ouvrir au commerce international, les villes de Moukden et de Takoushan, situées en Mandchourie.

Cette clause fut introduite afin de permettre aux Etats-Unis d'agir effectivement dans la question de l'évacuation de la province mandchourienne.

Le traité sino-américain stipule de similaires obligations.

Il est visible à tous, que les Yankees ont voué aux sujets du Mikado toute leur bienveillance contre les Russes. Ils le soutiennent et l'aiguillonnent dans cette querelle russo-japonaise, qui menace d'ébranler le monde.

L'opinion de la presse américaine est flagrante à cet égard. Ils ont, d'ailleurs, fait part dernièrement à la Russie, qu'ils appuieront le Japon dans sa demande d'ouverture de la Mandchourie, au commerce du Monde.

Les sentiments mêmes de la Maison-Blanche et du Départe-

ment d'État sont à un assez haut diapason, pour que M. Roosevelt et M. Hay affirment dans leurs conversations, que « *la Russie est absolumeut dénuée d'honneur national* ».

***

Un accord yankee-japonais ?

Mais, objecteront les esprits pondérés, sur quoi se base cette présomption, et comment un accord d'une importance historique aussi manifeste, a-t-il pu demeurer ignoré.

Ce bail tacite est le corollaire de l'alliance anglo-japonaise et de l'entente anglo-yankee. L' « Aigle yankee » escorte ainsi la « Baleine anglaise », déjà convoyée du « Requin japonais ».

Altière et féroce trinité dépéceuse de continents.

Rien de plus intelligible que cette convention — aux yeux de ceux qui puisent leurs renseignements aux bonnes sources, et suivent avec un intérêt bien justifié la politique mikadonale.

Rien de plus compréhensible que cet accord yankee-japonais — en dépit même de l'affectation que met Washington à éviter tout ce qui aurait l'air d'entretenir à un degré quelconque, une entente avec Tokio.

Il serait imprudent de vouloir l'amoindrir en raison de ce qu'il s'est traité à huis clos, car les événements en présentent une explication plus que suffisante.

Et, d'ailleurs, les mariages de raison sont-ils rares en politique ?

N'y sont-ils pas souvent justifiés ?

Quoi d'étonnant à ce que le Japon s'entende intimement avec les Etats-Unis, et ajoute ainsi une seconde corde à son arc, dans l'espoir de se hausser d'emblée au premier rôle et au premier rang.

Il ne nous semble pas nécessaire de soulever mystérieusement les voiles du sanctuaire de la diplomatie, pas plus que d'être dans le secret des dieux, pour se rendre compte que les marines alliées de ces deux Etats, essentiellement maritimes, ont toutes chances d'avoir la haute main, dans des eaux qui ne sont pas précisément appelées à devenir le suprême refuge de la concorde internationale.

Leur association jaillit, en somme, spontanément, et naturellement, de la communauté de leurs intérêts.

En réalité, l'existence d'un accord yankee-japonais, explicitement libellé contre l'Europe, est depuis longtemps pressentie des

gens très sûrement informés ; on le discerne dans la coulisse, prêt à paraître sur la scène, et ce, sans être instruit de sa teneur, sans en connaître exactement les conditions essentielles.

Cet accord étonne, à la manière de toutes les choses que la masse a quelque peine à s'expliquer.

Il détient certainement des droits, à l'étonnement de ces talentueux écrivains français qui disposent imperturbablement de la politique internationale, sous les plafonds inspirateurs de notre merveilleuse Bibliothèque Nationale, mais il ne saurait surprendre aucun publiciste, aucun voyageur, aucun diplomate, qui, sous les cieux mêmes du Japon et des Etats-Unis, ont personnellement vu se préciser les motifs plausibles et les causes suffisantes de cette transaction politique demeurée jusqu'ici secrète.

Un accord Yankee-Japonais.

Mais, sans même enregistrer toutes les secrètes pensées, toutes les oscillations mentales de ses contractants, on en distingue aisément la pensée.

C'est de plus avec toute la netteté possible qu'on en élucide la cause et l'objectif.

Si les détails de l'accord yankee-japonais demeurent enveloppés de mystères, ses causes premières sont facilement déterminables. Peu de pactes sont aussi importants dans leurs conséquences, aucun ne comporte un thème où les intérêts ont plus clairement parlé en toute spontanéité.

En convoitant le patronage de la race jaune, en prétendant devenir le professeur et le maître d'une Chine régénérée, en nourrissant le secret espoir de prendre la direction politique de la Cour de Pékin et d'associer par des liens étroits d'intérêts communs à l'égard des étrangers, les destinées du Céleste Empire à celles de l'Empire du Soleil-Levant, le Japon cède à un esprit d'aventures qui ne l'autorise point à se confiner dans l'isolement.

Or, dans la société chaque jour plus serrée des nations, l'isolement n'a plus sa raison d'être, l'individualisme politique est vieux jeu.

L'association a ses charges, ses inconvénients, mais elle jouit en retour de bénéfices et d'avantages efficaces qui la justifient amplement.

En ce cas l'amitié et l'appui des Etats-Unis avaient pour le Mikado un trop grand prix pour qu'il ne mît pas un véritable

empressement à répondre aux avances ayant pu être esquissées à son égard.

La vérité est que cette nation qui, il y a à peine un tiers de siècle, refusait l'entrée de ses ports à tout étranger, a maintenant l'intelligence et l'œil ouverts sur les problèmes de la politique universelle, de la politique mondiale ; plus ouverts même que bien des nations européennes.

Plus le Japon élargit le champ de ses ambitions, plus il incline à devenir le cœur et la tête de la race jaune. Plus il devient puissant, plus le maintien de l'équilibre en Extrême-Orient se fait instable et devient problématique.

On conçoit aisément qu'incités par l'espoir que l'avenir récompensera leur prévoyante duplicité, les Japonais et les Yankees se soient unis pour solidariser leurs intérêts dans le Pacifique et mettre à l'abri de toute atteinte européenne l'équilibre nouveau qu'ils s'essayent à fonder en Chine au détriment de la France, de l'Allemagne et de la Russie.

L'intervention intime de ces deux grandes puissances n'a donc rien qui puisse nous surprendre, car si depuis bien des années les États-Unis ont pour pensée la maîtrise du Pacifique, c'est également ce grand océan qui ti ent au cœur des Japonais, et de ce côté là, les sujets du Mikado ont dirigé une partie de leurs efforts.

L'âpreté toujours croissante de l'Europe à se partager l'Asie avait provoqué l'alliance anglo-japonaise, le rush incessant de ces mêmes ambitions vers l'Extrême-Orient a déterminé l'accord yankee-japonais ainsi devenu le corollaire du traité Hayashi-Lansdowne, c'est uniquement dans la pensée d'atteindre les intérêts de tous ordres de l'Europe, que les prétendus protecteurs de la Chine ont imaginé et organisé le Concert anglo-yankee-japonais.

***

Si accord il y a ; quel est-il ?

Que peuvent bien être ces négociations discrètement conduites et adroitement résolues.

Ceci demeure pour le moment le secret des contractants ; mais, qui exige de la discrétion, n'impose pas le silence. Il y a touchant la politique extérieure des secrets, et, bien des demi-secrets dans les milieux officiels.

D'après les déclarations en février 1902 de Lord Cransborne sous-secrétaire parlementaire aux Affaires Etrangères, à la Chambre

des Communes, la substance de l'accord anglo-japonais avait été communiquée aux Etats-Unis avant la publication du traité.

En retour, les Cabinets de Tokio et de Washington, ne se sont certainement pas aventurés dans cette négociation sans avoir respectivement fait la confidence à celui de Londres qui semble en être demeuré l'unique dépositaire.

Il n'a en effet, guère été commenté, et encore moins exactement pesé, ce pacte, *entre riverains du Pacifique*, qui par ses conséquences, ne mérite guère de passer inaperçu au milieu de l'inattention des gouvernements et des peuples.

Le silence qui entoure cette convention conclue par les yankees et japonais pour la garantie réciproque de leurs intérêts en Extrême-Orient, est aisément explicable.

L'Empire du Soleil-Levant et la Grande République anglo-saxonne ont justement pensé que proclamer à son de trompe une entente déterminée et clairement productrice de conséquences fâcheuses pour l'Occident, répandrait quelque alarme autour de son berceau.

Devant une situation aussi peu désirable pour ses intérêts asiatiques, l'Europe naturellement chatouilleuse en ce qui concerne le Pacifique, se serait demandée dans quel énigmatique dessein elle avait été formée.

On aurait prétendu qu'une alliance entre deux peuples aussi dissemblables pour ne pas dire aussi opposés, ne pourrait dériver que d'intentions équivoques.

Mystère de la politique que cette union entre peau jaune et peau blanche contre peau blanche elle-même. Elle est parfois déconcertante cette logique étrange qui gouverne les actes de la diplomatie ; mais au fait, ce n'est ni la première et ce n'est apparemment pas la dernière fois qu'une grande puissance de la collectivité blanche, s'adjuge la licence de pactiser avec les adversaires de la race dont elle se réclame.

Le partenaire choisi par les Américains est hors de ce qu'on appelait jadis *la République chrétienne*.

Pour avoir au seizième siècle — en un moment de détresse extrême qui légitimait la hardiesse de cette innovation — conclu un accord du même genre avec le Turc, le pauvre roi de France se vît traiter de renégat par une bonne moitié de l'Europe.

Nous avons fait du chemin depuis lors. On ne se représente pas bien le Tzar où l'Empereur Guillaume provoquant en duel le

Président Roosevelt pour le punir de son alliance avec le Mikado — comme Charles Quint provoqua authentiquement François Ier dans un accès de la pieuse indignation qu'avait excitée en lui le spectacle de l'intimité sacrilège du Roi très chrétien et du Commandeur des croyants.

En tout cas, pour n'être plus à notre époque qualifié de scandale, l'accord Yankee *généreusement* offert au Japon et pris en due considération par lui, contribue — nous en aurons prochainement la preuve — à lier étroitement en vue d'une éventualité peut-être imminente deux nations que certaines rivalités d'influence économique pouvaient séparer, mais que des intérêts supérieurs communs viennent de réunir.

En raison des facilités avec lesquelles elle peut devenir offensive, cette négociation volontairement laissée sous le manteau, est une sensible malveillance à l'égard de l'Europe.

Après s'être inquiétée directement de l'alliance Anglo-Japonaise, cette dernière doit se préoccuper spécialement de l'accord Yankee-Japonais, autre réalité tangible, dont il n'est plus permis de ne pas tenir compte. Elle se présente comme la seconde sanction de la gravité du problème infiniment complexe de l'Extrême-Orient.

On en demandera, il est vrai, la preuve matérielle, on objectera que cent centièmes de preuves n'en constituent pas une entière, et les commentaires ironiques iront leur train jusqu'à ce que quelque trait de lumière la dévoile spontanément.

A l'instar de l'alliance Anglo-Japonaise qu'elle rappelle d'une manière très instructive, et, dont, à vrai dire, elle découle, l'association Yankee-Japonaise ouvre la porte à une étroite politique d'intérêts spéciaux et menace ainsi l'équilibre même qu'elle semble vouloir établir.

Les signataires du traité Anglo-Japonais demandaient l'étranglement de la politique russe en Mandchourie ; les contractants de l'accord Yankee ont, de leur côté, l'intention de les y tracasser, de les y contrecarrer d'une manière dangereuse pour la paix.

Marchant selon leurs respectives aptitudes, mais toujours d'intelligence, ils donneront certainement à l'engagement qui les unit, l'interprétation la plus irritante qu'elle soit susceptible de recevoir.

Se garnir les mains ; prendre nombre de gages matériels ;

pratiquer des mainmises territoriales ; jeter à propos l'huile sur le feu ; mettre à leur guise le feu aux poudres ; peser avec l'Angleterre dans les Conseils du Fils du Ciel ; reprendre en sous-œuvre l'insolence et l'hostilité anglaises envers l'Europe ; voilà les visées que nos deux partenaires — avec leur sens pratique — se donnent aujourd'hui la peine de voiler, afin de mieux garantir le triomphe de l'objectif défendu en commun, objectif synonyme de poignantes péripéties dans l'histoire du Monde.

D'ores et déjà l'accord Yankee-Japonais peut être taxé comme une menace ; nous en acquerrons sous peu une plus ample, sinon complète connaissance, qui mettra en lumière des incidents demeurés jusqu'ici obscurs, et qui aura surtout son prix comme avertissement salutaire.

Le texte de cet accord est une provocation dont le bruit commence à bourdonner aux oreilles des chancelleries européennes ; il ne comporte autrement aucune ambiguïté.

L'obligation de se prêter une assistance réciproque, tant dans les mers de Chine que dans les mers des Indes et d'Europe, entrera immédiatement en vigueur quand le moment de recourir à la force leur semblera propice.

Soyons certains que les complications, susceptibles de surgir dans le Pacifique ainsi que sur tous autres océans, et sujettes à devenir motifs à dissidences ultérieures, ont été également soupesées à Tokio et à Washington.

Soyons certains qu'en se liant les uns aux autres en une redoutable entente, Yankees et Japonais ont envisagé tous malentendus probables, toute éventualité possible ; qu'ils ont établi — d'un commun accord — un bilan très exact des avantages et des inconvénients qui en résulteraient pour eux, et surtout qu'ils ont étudié avec une pénétrante sollicitude le rôle qu'auraient à remplir, en cas de guerre immédiate, les escadres unies du Japon et de la République Nord-Américaine.

La convention particulière active qui prévoit et règle l'action combinée de l'Empire du Soleil-Levant et des Etats-Unis en Extrême-Orient peut du jour au lendemain prendre les formes d'une alliance d'un effet immédiat.

N'est-ce pas même l'alliance définitive de demain ; et si ce demain se trouve être la guerre contre l'Europe Continentale, il trouvera dans les Chancelleries de Tokio et de Washington un égal empressement à sceller par un traité en bonne forme la soli-

darité offensive et défensive de leurs actes en Extrême-Orient.

C'est donc la guerre que prévoit cet accord, prêt à jeter le grappin sur l'Indo-Chine ; c'est la guerre à date prochaine, à brève échéance, qui prend place dans ses perspectives. L'extension nationale et la suprématie politique, avenues naturelles de l'impéralisme, sont ainsi à tous les points cardinaux, nourricières d'envahissements et de conquêtes.

Le Japon jouit aujourd'hui de la faveur Yankee, il tiendra à honneur de s'en montrer digne, surexcité tout comme son partenaire, par des arrière-pensées d'agrandissements territoriaux.

Cet accord aux prétentions léonines, peu rassurant pour nos intérêts l'est encore moins pour les ambitions de l'Empire Moscovite en Extrême-Orient.

Il était désirable pour les Yankees qui savent admirablement mêler la politique aux affaires productives ; ils ont atteint là, le sommet de leur habileté ; ils trouvent, en effet, dans cet arrangement intime le double moyen de se concilier un rival en convoitises, et de supplanter une partie de l'influence européenne au sein de l'Empire du Milieu. Lord Salisbury disait lui-même au lendemain de la guerre Hispano-Américaine que : « L'avènement » des Américains à la politique mondiale, ne serait peut-être pas » favorable à la paix du Monde. »

Quant au Japon n'a-t-il pas signé en cette circonstance un pacte de servage ; n'a-t-il pas aliéné une part de sa liberté dans des conditions de réciprocité inégale.

Qu'obtiendra-t-il en retour d'une assistance qui confère en Extrême-Orient une sensible plus-value aux forces Anglo-Américaines ?

Il court les mêmes risques et la même fortune que ses partenaires, mais recueillera-t-il de son double pacte tous les avantages qu'il en souhaite, tous les fruits qu'il en espère.

Le japonais considère l'alliance des Etats-Unis comme une bonne fortune destinée à vivre de longs jours, il oublie son cortège de dépenses extraordinaires avec l'immixtion de l'état-major yankee, avec l'obligation d'augmenter ses unités militaires et ses unités flottantes ; il oublie le déficit qu'elle appelle et qui menace de régner bientôt en maître sur l'Empire du Mikado ; il oublie les lourds sacrifices qu'elle nécessite et leur constante progression qu'elle engendre.

Il oublie tout, les charges, les impôts, les emprunts, pour se

nourrir de promesses qu'il interprète au gré de ses espérances. Il prend pour argent comptant l'assurance que la Russie ne fera pas de nouvelle conquête en Extrême-Orient sans qu'il soit fondé à réclamer sa part.

A la vérité, les Etats-Unis se dédommageront amplement des concessions qu'ils peuvent faire au Japon en paiement de son concours armé. C'est là une constante façon de faire à laquelle est en partie attaché le secret de la grandeur américaine.

L'intérêt yankee, dès qu'on lui rend la bride, se dégage au mieux possible des obligations qui le gênent. L'Américain ne saurait s'imposer un pacte quelconque, sans prétendre en être le principal bénéficiaire. Toute affaire qu'il orne de sa griffe lui semble impolitique s'il n'en extrait pas la meilleure part. Calculateur avisé, dès qu'il juge opportun de clore une entente, c'est avec désinvolture qu'il secoue le poids de toute gratitude susceptible de le lier momentanément ; toute alliance qui lui devient un fardeau, il s'en dégage d'un cœur léger, se sépare irrémissiblement de l'allié de la veille, dût-il par son acte, en tarir les ressources, ou même en mutiler les espérances.

Voilà ce qu'est, sans parti pris, le second partenaire du Japon.

Mais rien ne désillera les yeux du petit homme jaune qui tient à se ranger du côté de celui qu'il estime être le plus fort, et, en cela, il ne fait que suivre cette maxime bien orientale :

Aie soin de défendre qui te paraît le maître.

***

Il y a certes des différences dans le degré de cordialité au sein de cette *Triple Alliance Intercontinentale* que nous pouvons considérer comme la flèche homicide jaillie des entrailles mêmes de la diplomatie anglo-saxonne ; mais, le pressentiment de l'hégémonie européenne aidant, la balance d'intérêts est en somme facile à maintenir.

Les fonctions respectives s'y déterminent très nettement.

L'Angleterre toujours aussi sensible aux rêves de domination et ne pouvant renoncer à l'habitude invétérée d'élargir son champ d'action, d'envoyer par le monde le trop plein de sa force, le surplus de ses citoyens, vise au couronnement d'une œuvre dont nous connaissons les tenants et les aboutissants.

On pressent le jeu et la main d'hommes d'Etat de trempe britannique dans ce plan de coopération dont les menaçantes spé-

culations ne s'étoilent d'aucune apparence de désarmement, d'aucune perspective de paix.

Le lion britannique est le levier dirigeant de la coalition *anglaise*, *américaine*, *australienne*, *japonaise* dont le vieux Monde peut à tout moment supposer et craindre l'exécution.

Les États-Unis impriment à la Triplice Intercontinentale un caractère militant : à l'exemple de leur proche parenté anglaise, ils l'envisagent comme une contre-partie nécessaire au développement colonial du vieux Monde.

> *Noli me tangere, Nihil humani a me alienum : Je t'interdis le Nouveau Monde car il est à moi seul, et je m'implante dans le reste de l'Univers car le genre humain est mon domaine.*

Une prospérité matérielle sans précédent, une grande guerre maritime favorable, une marine militaire appelée à devenir formidable lui ont assuré un tout premier rôle dans ce nouveau concert intercontinental qui menace de faire écrouler un large pan de la Chine.

Le chauvinisme yankee jouit, de voir pour la seconde fois s'ouvrir devant lui, un nouveau champ de conquête ; il affirme par ses préparatifs guerriers l'irrévocable intention de fournir un glorieux pendant à la guerre hispano-américaine, et attend, que l'avenir après lui avoir fourni l'occasion d'une guerre maritime mondiale, lui en réserve l'honneur.

Les États-Unis — écrit M. Chaillez Bert — le jour où ils viendront chercher querelle à l'Europe, tout permet de supposer qu'ils débuteront par la France.

Et cette opinion, nous la tenons comme indiscutable vérité. En cas de conflit yankee européen, l'attaque et la destruction des ports français sera le premier point du programme d'Uncle Sam.

Durant la guerre hispano-américaine nous l'avons entendu tenir avec jactance — à notre égard — des propos de gascogne qui prirent trop souvent l'allure d'injonctions impératives. Malheureusement ils ne sont pas connus en France. Nous nous proposons de les exposer avant peu devant l'opinion publique française (1).

Quant à l'Empire du Mikado, il a assumé une situation qui nous ordonne de nous couvrir contre son agression.

---

(1) Pour paraître prochainement *Le Bloc Yankee*.

Achetée par son emprunt de Londres, captée par les promesses de Washington, la duplicité intéressée de Tokio — rompue aux intrigues de ses deux partenaires — embrasse dans la lutte mondiale une cause contraire à la France.

Le Japon agrégé au faisceau de la grande famille anglo-yankee-australienne, s'est constitué son champion dans les sphères Nord-Asiatiques. Ayant consenti à devenir son vassal, il lui fait largement l'aumône de ses forces militaires et navales, enrôlant ses bataillons et ses escadres au service d'insatiables convoitises dont il devient bénévolement l'instrument.

Bourré d'ambitions, le belliqueux Empire du Soleil-Levant piétine d'empressement à rentrer dans la lice. Il envisage avec fermeté l'éventualité d'une guerre mondiale ; son instinctive aversion des Russes, aversion que les anglo-américains se gardent bien d'atténuer ; son tenace ressentiment contre les associés de Saint-Pétersbourg en 1895, ressentiment que Londres et Washington s'appliquent à attiser, afin de tenir le Japon dans un continuel état d'inquiétude et d'agressive surexcitation anti-européenne ; sont autant de causes qui font de l'empire insulaire d'Extrême-Orient, l'implacable adversaire de l'Europe Continentale.

La perspective d'un appel aux armes et d'une lutte opiniâtre contre trois puissances dont il garde un amer et pénible souvenir, ne lui cause aucune répugnance. Rien ne lui semble plus à souhaiter que de voir le tuteur et le pupille du tête à tête anglo-japonais, subir côte à côte sur les eaux du Pacifique, l'épreuve de la solidarité et le baptême du feu.

Ne peut-il raisonnablement espérer, que sa marine s'y montrera à la hauteur de ses meilleurs jours.

Le Japon n'a pu se dissimuler un instant cette considération, qu'entre trois alliés, le dernier mot, les résolutions décisives n'appartiennent jamais au plus faible, qui une fois lié, relève de la volonté du plus fort.

Comme il n'y a pas d'alliance où la race anglo-saxonne ne soit entrée en maîtresse, choisissant son rôle et sa place à son gré, soit pour attendre, soit pour agir, il est bien à penser que Londres et Washington, auront la conduite et la direction de toutes les opérations navales et militaires, assigneront les rôles à remplir. Sur ce point on sera intraitable sur les deux bords de l'Atlantique.

Le Japon tient donc dans cette combinaison, le rang de comparse, aidant ses deux puissants mais avisés partenaires à mettre en échec l'influence européenne.

Tout en supposant assouvir sa haine personnelle contre la Russie, tout en croyant faire son jeu, il sert les intérêts de la diplomatie anglo-américaine.

Le Japon fournira du matériel en quantité, de la chair à canon à foison ; en échange de ses bons offices, les anglo-américains lèveront les cartes et encaisseront les bénéfices.

Voilà donc l'Empire qui s'étend du cap Lopatka au sud de Formose, le voilà donc ce peuple olivâtre qui occupe dans le Pacifique un certain nombre de Gibraltars, assis dans la galère des conflits sous les auspices du Foreign Office et de la Maison Blanche.

Gîté dans la commune haine du Continent Européen et flanqué des deux entraîneurs les plus dangereux, John Bull et Uncle Sam, il est lancé dans le fameux champ de courses des conquêtes, où rivalisent en se stimulant respectivement, les convoitises croissantes et les audaces conquérantes.

La race anglo-saxonne, devenue son guide et son mentor, usera de ses ressources ; elle le tiendra en forme, toujours disponible, prêt à entrer en ligne à son heure, mais, elle-même, n'aura garde de se mettre à son service. Il lui faudra être docile aux discrets avis de Londres et de Washington, se montrer complaisant. Mais de tout cela, quelle sera la juste récompense.

That is the question ?

L'alliance anglaise a promu le Japon au premier rang, l'accord yankee l'a rendu redoutable, mais, par la même occasion, les anglo-saxons se fortifient d'un concours puissant contre toute tentative annexatrice de Paris, Saint-Pétersbourg, Rome ou Berlin sur le sol asiatique.

En somme, le Japon est à la remorque de l'association anglo-américaine qui le tient dans l'orbite de son influence directe.

A la solde et à la dévotion de Washington, de Londres, l'Empire du Soleil-Levant n'est plus qu'une forteresse maritime anglo-saxonne ; une barque dans le sillage d'un vaisseau de haut bord, dont les anglo-américains tiennent le gouvernail et commandent la manœuvre.

Cette marionnette olivâtre est, au XXe siècle, passée au rang

d'homme de paille de l'Angleterre, de commis-voyageur de l'influence yankee en Extrême-Orient.

Derrière l'écran mikadonal, les anglo-américains épuisant la mesure de tous les imbroglios possibles, attendent l'occasion de lever le masque, de jeter à terre leur déguisement, et d'assaillir avec avantage les éléments européens.

L'Empire du Mikado n'est-il donc fondé que pour servir de marchepied à la grandeur anglo-saxonne, et pour livrer le monde à la convoitise de ces deux inséparables compères :

Le Lion Britannique
et
L'Aigle Yankee

***

Pour la race anglo-saxonne, l'hégémonie mondiale est dévolue d'avance à qui sera le plus tôt prêt ; aussi met-on en œuvre dans les trois camps : anglais, yankees et japonais, tout l'arsenal des mesures possibles.

Les événements qui vont se succéder ne seront assurément que le développement fidèle du programme de la Triplice Intercontinentale. Aussitôt les batteries anglo-yankee-japonaises démasquées, nous retrouverons dans des actes calculés, ce qu'il y a d'irrévocablement arrêté dans les Conseils d'Outre-Mer, ce qu'il y a de résolutions mûrement fixées et de desseins longuement prévus.

La police des océans, elle s'apprête à la revendiquer comme ayant le plus puissant intérêt à la sécurité des routes maritimes.

Maîtresse de nombreuses escales fortifiées ; assise sur une base d'opérations aussi large qu'assurée ; n'ayant à craindre ni manque de subsistances, ni pénurie de charbon, ni obstacle dans ses communications transocéaniques, elle prétend compter à son actif la maîtrise du Pacifique. Ses contractants ont également barre sur maintes stations navales européennes et africaines.

Dans le but de commander ultérieurement le plus court chemin d'Europe au Pacifique, la république des Etats-Unis, puissance coopérante de la Triplice Intercontinentale, vient de *subtiliser* Panama : *la clef du Pacifique*.

La race anglo-saxonne et l'Europe représentent deux ordres d'intérêts bien distincts, dont la rivalité porte sur des points considérés comme essentiels.

En conséquence, si l'Europe veut conserver son rang, n'est-elle pas condamnée à se déplacer avec les événements; à suivre ses intérêts là où ils l'appellent; à porter ses forces partout où les entraîne la concurrence des anglo-yankee-japonais.

En face de cette levée de boucliers que représentent la collectivité anglo-américaine et l'essaim jaune attaché à sa fortune, le primordial devoir de la communauté européenne est de ne montrer aucune incertitude, aucune hésitation, pouvant être taxée de regrettable impuissance.

Que l'Europe surveille cette Triplice Intercontinentale qui s'exerce à faire des arpèges sur le clavier de la diplomatie, qu'elle fasse contrepoids à cette charpente politique dont les madriers sont de fer et les assises de béton.

Cette masse puissante et vindicative sème effrontément en Extrême-Orient la haine de tout ce qui est allemand, russe ou français. Elle est impatiente de nuire à l'Europe, par surprise, par guet-apens si possible. Au seuil du XXe siècle, mettant les choses à point et à son gré, grâce à une complication étudiée et froidement solutionnée, elle arrache à la France les clefs du canal interocéanique.

En réalité, une sorte de concours est ouvert entre l'Empire du Soleil-Levant et les deux grandes collectivités Anglo-Saxonnes, et, c'est à qui — dans le conflit préparé peut-être avec un empressement téméraire — aura l'honneur de porter à l'Europe également abhorrée, les coups les plus décisifs.

La Trinité Anglo-Yankee-Japonaise a beau dissimuler ses desseins, elle a beau employer des circonvolutions diplomatiques pour masquer la brutalité des transactions qui consistent dans le partage amiable du bien d'autrui ; les lois naturelles de son développement, sont là pour nous instruire, et l'âpreté de ses appétits déchaînés se révèle en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie.

Cette Triplice intercontinentale est un feu couvert dont jaillira l'étincelle néfaste à l'humanité.

L'œuvre pétrie de ses mains a conquis d'emblée l'attention de ceux qui jugent que c'est aujourd'hui la race Anglo-Saxonne qui veut stupéfier le monde par son ingratitude, après l'avoir invariablement étonné par son égoïsme.

Trois fois puissante, puisqu'elle possède la marine, la houille

et la richesse ; elle veut être la dominatrice du siècle : c'est son idée directrice.

Il y a dans ce bloc de trois peuples issus de deux races, l'étoffe d'une implacable ennemie.

***

La Triplice Intercontinentale, c'est la force qui parle, la force qui ne compte naturellement pas sur la peur pour être obéie, mais, qui escompte les premiers coups d'un brutal attentat pour frapper l'Europe coloniale au défaut de la cuirasse.

Ses tentacules visqueuses s'apprêtent à étreindre le domaine extra-européen du vieux Monde dans un mortel enlacement.

Elle a pris un tel soin de préparer ses filets, qu'on ne peut aujourd'hui circuler dans la Manche, dans la Méditerranée, dans l Océan Indien, sans se trouver sous la surveillance plus ou moins directe de ses canons et de ses torpilles ; qu'on ne peut sillonner le Pacifique ou mers de Chine, sans passer dans son rayon d'action.

En vue d'éventualités exceptionnelles, elle a méthodiqnement organisé la plus grande flotte de l'Univers, à laquelle elle tient pour certain d'assurer les plus beaux états de services. Elle compte ainsi avoir coupé court aux ambitions d'autrui et capté les vents contraires.

Nous en sommes ainsi à la veillée des armes ; quelque jour le dé va être jeté et les tenants du duel extrême oriental vont en venir aux mains. Le drame de la guerre tant de fois joué avec des dénouements divers, sera répété avant peu sur le Pacifique que sillonnent — parées à courir au combat —de puissantes escadres.

A Londres, à Tokio, à Washington, veille une haine ardente dont l'Europe Continentale est l'unique objet ; elle a coagulé dans une soif d'agression tous les éléments d'une coalition redoutable dont la propagande prend de jour en jour une tournure plus envahissante.

L'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise est pour Paris, Saint-Pétersbourg, Rome et Berlin le plus redoutable et le plus troublant des problèmes ; elle doit être le grand souci des Chancelleries Continentales ; la souveraine obsession des esprits dirigeants du vieux Monde.

Quelles que soient les dispositions tacites qui régissent cette force et règlementent ce groupement, on peut et on doit les consi-

dérer comme imposant avec plus de responsabilité que jamais, l'accord entre la France, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche, l'Espagne et l'Italie.

En présence de cette inquiétante Trinité, qui, ayant pesé les chances, prévu les alternatives, et sondé les périls d'un conflit général, s'est empressée d'aiguiser l'épée qu'elle suppose devoir lui assurer la victoire à l'heure où elle abordera la solution suprême, l'Europe se trouve incontestablement à l'aube des plus graves complications.

Lorsque l'on apprécie sa puissance combattive, lorsque l'on considére la pression de sa constante hostilité, on aime à se rattacher à l'espérance, que l'urgence même du péril qu'elle implique, a promptement soudé Paris, Saint-Pétersbourg, Rome, Vienne et Berlin, dans une immédiate et commune défensive.

C'est dire que l'union Européenne est l'impérieuse nécessité du jour ; c'est comprendre que demain peut être, l'Europe doit se tenir prête à jeter au besoin dans les événements, le poids de ses décisions, de son influence et de son épée.

LA GUERRE

Par ce temps de politique mondiale, une lutte entre deux pays est une partie où tous les peuples ont des enjeux.

G.-M. VALTOUR.

C'est une impressionnante pensée, qui se propage rapidement aujourd'hui, que la gravité, encore récemment insoupçonnée, du Conflit extrême-oriental précède une tourmente générale — avec tendance au cataclysme. — Secousses, bouleversements, convulsions où des peuples entiers peuvent disparaître, où des puissances anciennes peuvent être anéanties, où la justice est lettre morte et la pitié sans espérances, voilà la perspective ; elle est peu engageante pour les esprits baignés dans l'optimisme à longue échéance.

Que la paix du Monde et le repos de l'Europe — écrit M. René Pinon — puissent un jour dépendre d'une décision prise à Tokio par le Mikado et ses ministres, c'est à coup sûr ce que Napoléon Ier n'eût jamais imaginé.

C'est pourtant aujourd'hui une menaçante réalité. — L'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise porte les fruits qu'on devait en attendre, et, l'Europe n'a pas encore eu le temps de se remettre de sa surprise, que deux nations en sont venues aux mains, engageant une partie redoutable qui tracera un ineffaçable sillon dans les annales du XXe siècle.

Un signe de Tokio et l'Empire Moscovite s'est subitement réveillé avec une escadre japonaise sur ses côtes et plusieurs unités navales hors de combat.

La ténacité des ambitions, l'âpreté des agrandissements territoriaux, la rancune, voire même la haine, toutes passions également nourricières de l'œuvre de mort, ont réduit à néant les plus solides remparts de la paix qui se puissent imaginer. — Dans les mers de Chine, le fracas du canon, le sifflement de la mitraille

viennent de se faire entendre. En ce coin du monde, les combats se succèdent, alors qu'en tous autres lieux la paix n'apparaît plus que l'hypocrisie de la guerre.

Aux approches du Pacifique, le branle-bas de combat est à l'ordre du jour ; les mers qui baignent le continent jaune sont déjà teintées de sang et le monde attend, sous les armes, une série d'éventualités qu'aucune diplomatie ne se fait forte d'enrayer.

Aux alentours de la Corée, ironiquement dénommée l'Empire du Matin-Calme, de l'Après-Midi-Tranquille, le procès des races vient de s'ouvrir devant le tribunal de la Force. — Le choc des cuirassés, l'éclat des torpilles, le cliquetis des baïonnettes vibrent de pair avec la lutte des yens et des roubles, cependant que de pompeuses éloquences se complaisent en des rêves de chimérique fraternité et, qu'en revanche, la mélinite dépèce promptement de çi, de là, des milliers d'êtres humains.

Après avoir réglé le choix et la mesure de ses alliances, évalué le chiffre des risques à courir, l'Empire Insulaire qui s'étend du Cap Lopatka au sud de Formose, s'en remet au dieu des combats pour déterminer les conditions auxquelles sa rancune se déclarera assouvie, son ambition satisfaite, et décider, en fin de compte, de la prééminence de race sur les rives asiatiques du Pacifique.

Considérons-nous heureux si cette fièvre guerrière ne fait point tache d'huile et si le conflit russo-japonais, gagnant l'Univers, ne se mue point, comme suprême et sanglante conclusion, en une mêlée générale.

Depuis l'humiliante pression du traité de Simonosaki, depuis cette capitulation, de mémoire abhorrée en pays mikadonal, le Japon, hanté par des pensées de revanche, mettait une sourdine à des revendications longuement prémiditées.

Entraîné dans l'orbite de cette formidable race anglo-saxonne qui domine à la fois par son active énergie et sa puissance maritime, il édifiait, en sa silencieuse persévérance, une marine de guerre dont l'efficacité fut probante durant ces quelques dernières semaines.

Ses actes et ses manœuvres se réclament également des principes stratégiques les plus rigoureux et des méthodes combatives les plus audacieuses. En cette occurrence, le bréviaire japonais et le crédo anglo-yankee, respectivement dédaigneux du péril, s'autorisent d'une égale vaillance. — Les nettes et rapides déci-

sions des derniers combats révèlent une tactique toute d'offensive, soigneusement étayée d'un vigilant outillage d'informations ayant sondé à fond les points vulnérables de l'adversaire.

L'Europe vient d'éprouver quelle puissance destructive pouvait surgir de la race jaune rehaussée scientifiquement au niveau de la race blanche. Les marins du Mikado ont marqué les premiers coups en combattants de tout premier ordre.

Depuis peu, on tend à démêler l'influence subie, à discerner quelle peut être l'épine dorsale de l'action japonaise, à percevoir qui, dans la coulisse, tire les ficelles, quels intérêts solidarisés, en somme, visent à détenir la maîtrise du Pacifique où toute nation, qui aspire à jouer un rôle en Extrême-Orient, possède, par cela même, un intérêt pressant. Le contre-coup des événements qui s'y déroulent ne peut, en conséquence, manquer d'atteindre les peuples qui en sont les plus éloignés.

Pour que l'Europe puisse exercer sur ce grand Océan une influence quelconque et s'y assurer un libre accès, il importe que ses forces navales y égalent en valeur et en quantité celles du Japon, de l'Angleterre et des Etats-Unis

La prépondérance dans le Pacifique est au premier rang des préoccupations du peuple yankee dont les espérances de jadis, si ambitieuses fussent-elles, semblent aujourd'hui magnifiquement dépassées. Il faut noter, pour l'intelligence de ses actes ultérieurs, que la conscience de ce peuple arriviste lui répond invariablement ce qu'il désire entendre.

Et, par surcroît, les peuples anglo-saxons n'ont-ils point, au suprême degré, la vocation maritime; leurs paquebots et leurs câbles sillonnent les plaines liquides de l'Univers ; au croisement de toutes les routes maritimes, ils ont su s'adjuger la possession d'escales fortifiées, excellentes bases de défensive et d'offensive.

L'essor de la puissance japonaise a octroyé une impulsion décisive à l'expansion des peuples de langue anglaise dans ce Grand Océan, appelé à devenir un des foyers de l'activité humaine.

Le petit homme jaune, à l'aspect menu, vainqueur de son cousin à longue tresse, est devenu le redoutable rival d'aujourd'hui, la cuisante épine enfoncée dans la chair moscovite, la pierre d'achoppement du prestige européen.

Les Etats européens et les Anglo-Américains se trouvent,

bon gré mal gré, en sourde mésintelligence sur le Pacifique où les camps sont assez tranchés, les hostilités trop préparées pour que l'avenir n'apparaisse fertile en périls.

L'Angleterre, les Etats-Unis, la Russie, la France, l'Allemagne, la Hollande se réclament de positions laborieusement acquises autour de cette arène liquide, de ce champ de bataille de demain.

Les grands intértês qui s'y entrecroisent, sur le point de s'y entrechoquer, précèdent de peu les grands conflits et leur cortège habituel d'holocaustes humains.

L'Europe voit dérouler devant elle un plan qui ne vise rien moins qu'à joncher le Pacifique d'épaves européennes, qu'à changer la face des suprématies. Ce plan, c'est une destinée nationale qui se dégage ; elle se meut dans l'orbite de l'astre dont elle s'est faite, le 30 janvier 1902, le satellite officiel ; elle acquiert au détriment de la Russie et de l'Indo-Chine une dangereuse influence dans les Conseils de Pékin et sa forte assiette territoriale, en un coin du Grand Océan, explique aisément une ardeur belliqueuse prompte à tout trancher à l'emporte-pièce.

Battu en brèche par une concurrence triomphante, le fragile échafaudage de la paix s'est écroulé de toutes pièces. — Dans le duel depuis longtemps pressenti, les Jaunes ont eu l'avantage du choc initial et ce semi-succès leur a conquis d'emblée les suffrages intéressés. Grâce aux germes explosifs qu'il enferme en son sein, le conflit extrême-oriental prend donc un aspect redoutable autant que redouté : celui du conflit mondial.

La prééminence navale, l'empire maritime du monde en est l'enjeu.

A qui le Trident de Neptune ?

C'est ainsi que l'Europe navigue dans une passe semée de récifs, où ses meilleurs pilotes ne devront avancer que la sonde en main. De grands événements se préparent entre l'Extrême-Orient des Européens et le Far-West des Yankees. — L'axe du Monde sera prochainement transporté au sein de cette grandiose nappe liquide dont la prise de possession sera violente et dont la domination est dévolue au plus fort.

Tenons prêtes toutes nos forces, toute notre vitalité, toutes nos ressources pour tenir debout contre vents et marées.

La concorde et l'harmonie ne sont que chimères, lorsque les intérêts sont violemment en cause ; la mêlée générale est possible,

maintenant que la plus grande compétition du siècle qui naît, est ouverte par un peuple parvenu au plein épanouissement de sa force ; par un peuple qui, après avoir fait le compte de ses idées et orienté ses méthodes, les dramatise en s'installant définitivement dans le rôle d'agresseur de la race slave.

Elle est d'autant plus probable, cette mêlée générale, que l'homme jaune ou blanc ne serait plus l'homme, s'il lui fallait réfréner ses ambitions, répudier ses espoirs et arracher de son cœur le droit de disposer des traditions qu'il nourrit à l'ombre du drapeau national.

L'INDO-CHINE

L'ALLIANCE ANGLO-JAPONAISE

La France Coloniale doit être protégée; elle veut des actes émanant de la saine raison et non des hymnes à la solidarité internationale. La plus éloquente « chaleur communicative des banquets » ne vaut pas pour elle le moindre petit torpilleur.

HENRI MOREAU.

Ce n'est pas en vertu d'une sainte ampoule quelconque, que la France possède l'Indo-Chine, symbole vivant de ses espérances asiatiques et l'une des plus glorieuses pages de son histoire coloniale.

Cet empire Indo-Chinois, le plus intéressant et le plus flatteur des spectacles coloniaux que puisse s'offrir notre patrie, est animé d'une intense activité ; enclavé dans le cercle d'une civilisation dont la France s'honore, il est en passe d'une fortune rapide. Œuvre jadis tracée à son vouloir et, vraiment menée à bien, elle concourt aujourd'hui au rayonnement de son influence.

« Ce n'est pas une colonie que nous venons d'acquérir à la France, c'est un royaume », s'écriait en 1862, le ministre français qui venait de présider à l'expédition de Cochinchine. La France l'a teinté de son sang, autant qu'illustré de son héroïsme, ce domaine colonial contigu au Siam, limitrophe de la Chine, devenu avec le temps colonie de peuplement et d'exploitation.

Elle y a fait, au cours des ans, de considérables sacrifices financiers, qui légitiment son dessein d'y jouir en sécurité des fruits de son initiative et de ses largesses.

L'Indo-Chine, pays riche, peuplé et essentiellement agricole couvre 230.000 kilomètres carrés de plus que la France.

En ce coin de l'Asie s'élabore un avenir brillant.

En cette presqu'île asiatique, la nation française a profondément creusé le sillon de son activité personnelle, elle s'est implantée fortement, elle s'est enracinée au sol, gratifiant sa colonie d'une vie féconde et productive.

Dans les deltas du Fleuve rouge et du Mékong, et, le long des côtes de l'Annam — dit le rapport sur le budget des Colonies de M. Dubief — on trouve des populations denses, laborieuses, pratiquant des cultures régulières. Les produits du sol y sont déjà l'objet d'un commerce important, soit avec la Métropole, soit avec les autres pays de l'Europe, soit, pour une grande part, avec la Chine et les colonies étrangères de l'Extrême-Orient, et, ce pays offre déjà aux industries nationales des débouchés importants ;

M. Doumergue, Ministre des Colonies

c'est une colonie de consommation, apte dès maintenant à recevoir le plus large développement.

De plus, si la pacification s'y est faite lentement, elle existe aujourd'hui d'une manière telle, que l'on a le droit de la juger définitive, car le Haut-Tonkin, l'Annam, le Cambodge sont occupés, administrés et soudés entre eux de manière à former avec la Cochinchine un ensemble solide qu'anime une même vie.

Telle qu'elle a été puissamment organisée par son dernier gouverneur général, l'Indo-Chine, vaste et cohérente, jouit de toutes les promesses d'un brillant avenir économique. Les finances ont prospéré sous l'énergique impulsion que leur a imprimée

l'action éclairée de M. Doumer ; grâce à ce Français d'incontestable vouloir et de ferme intelligence, elle a fait double étape sur la route de la colonisation.

Jusqu'à ce jour, nous dit en effet le rapport de M. Dubief, nos colonies ne se sont préoccupées que de leurs dépenses civiles à mesure que leurs ressources augmentaient, elles les employaient à développer leurs établissements, leur administration ou leur outillage. Seule, l'Indo-Chine a tenu à prendre sa part des dépenses militaires ; elle a payé une contibution de 7.850.000 francs

M. Doumer, Député de l'Aisne,
Ancien Gouverneur de l'Indo-Chine.

en 1899 ; de 9.720.000 francs en 1900 ; de 11.688.000 francs en 1902 ; de 12.305.000 francs en 1903.

Il est difficile de parler de l'Indo-Chine et de la politique française en Extrême-Orient, sans rencontrer à tout instant, le nom de l'homme d'Etat qui a mis la République en si bonne posture en Asie, et qui a fait l'Indo-Chine moderne. Etudier celle-ci, c'est donc pour une part appréciable, raconter ce qu'il a fait.

C'est M. Paul Doumer, aujourd'hui député du département de l'Aisne à la Chambre Française et Président de la Commission du budget qui pendant ses cinq années de Gouvernement Général,

de janvier 1897 à février 1902, (1) a donné à l'Indo-Chine son organisation actuelle, fait de ses cinq régions désormais unies, un Etat colonial assez riche pour payer ses propres dépenses, décharger la Métropole d'une notable partie des frais d'occupation, entreprendre un grand programme de travaux publics, ouvrir à l'activité française un champ très étendu dans notre possession, et la servir encore au-delà pacifiquement et utilement en Asie. (2)

Aux yeux des coloniaux, M. Doumer est « le Gouverneur Général qui a su tirer l'Indo-Chine de l'ornière où elle risquait de rester enlisée et la mettre en marche vers les grandes destinées que lui assurent sa situation géographique et ses immenses ressources naturelles. »

Il est véritablement aux yeux de tous, l'homme de résolution, doué de cœur à son œuvre, l'homme d'énergique patience qui a donné à notre Empire Indo-Chinois un essor et une place nullement à dédaigner, même au regard des plus vieux empires coloniaux.

Nous voyons en lui, dit la Quinzaine Coloniale, « l'homme qui a consolidé l'unité politique et morale de notre empire d'Extrême-Orient, qui a su, à une heure difficile, la préserver de toute atteinte du côté de la Chine, a clos dans ce pays l'ère des déficits chroniques pour y substituer celle des excédents d'année en année plus élevés, a obtenu de la confiance du Parlement le vote d'un emprunt de 200 millions destinés à doter notre grande colonie asiatique d'un outillage économique approprié à ses besoins ; celui qui, enfin, a amorçé dans cette colonie la construction d'un vaste réseau ferré qui y portera partout la vie et l'activité.

Notre domaine asiatique est, aujourd'hui, l'un des plus beaux champs d'expansion commerciale et agricole. Il vit glorieux avec un orgueil croissant. Doué de tous les organes nécessaires à son développement, il continue consciencieusement son travail de perfectionnement.

Sa prospérité en confirmant bien des espérances, a dépassé bien des prévisions.

---

(1) Le décret du 1er juillet 1902 a confié le poste de Gouverneur Général de l'Indo-Chine à M. Beau, ancien ministre de la République française auprès de la cour de Pékin.

(2) L'Indo-Chine par Louis Salaun.

Il offre à la Métropole un croissant marché, et les richesses encore latentes qu'il renferme, lui seront une magnifique réserve, à l'heure où il lui sera donné d'atteindre la plénitude de sa vie économique.

Mais ce n'est pas seulement par l'activité de sa production et de sa consommation — nous fait remarquer M. Dubief — que l'Indo-Chine est utile à la France. A l'heure où tous les regards commencent à se tourner vers le vieil empire chinois, arraché à son isolement séculaire et passé vers de nouvelles destinées, nous devons nous féliciter que l'Indo-Chine ait fait de nous, une grande puissance asiatique.

L'Empire Indo-Chinois — dont le Japon nourrit le secret espoir de s'emparer — est à proprement parler un des deux grands « dynamomètres » où se mesure la vitalité de notre chère France ; c'est un foyer d'appel de plus en plus actif, de plus en plus puissant ; un témoin justement qualifié de notre puissance financière.

Dans le colossal domaine colonial d'aujourd'hui, l'Indo-Chine est le trésor incomparable, écrit le commandant Bernard (1), et combien juste à tous les points de vue, est, et demeure, cette judicieuse qualification.

Et, c'est ainsi, que le temps a marché, et, poussé au premier rang de la scène du Monde l'Indo-Chine, effort heureux de la France, pas décisif de sa civilisation en Extrême-Orient.

Est-il dans sa destinée de suivre le chemin des Indes ou l'exemple du Canada, et, là perdrons-nous avant l'heure de la définitive moisson.

Ses rivages font face aux Philippines, ou règnent les Etats-Unis, à Formose où les japonais fourbissent leurs armes, à Borneo et Hong-Kong où commande l'Angleterre, à la presqu'île Malaise que régit encore la Grande-Bretagne.

Partout des ennemis, aux yeux constamment fixés sur l'embrasure du cap St-Jacques, aux instincts en quête de perpétuelles agressions, aux convoitises en expectative de prochaines curées ; de ces ennemis, en un mot, qui aspirent violemment à réduire à néant tout ce que notre pavillon couvre de droits, d'intérêts et d'influences.

C'est en Extrême Orient, que se jouera quelque jour, la par-

---

(1) *L'Indo-Chine*, par le commandant Bernard.

tie suprême des destinées européennes, et c'est en Indo-Chine que la lutte se poursuivra, implacable, tenace, et meurtrière.

Et le cœur de la France, dut-il en être attristé, pourquoi ne discuterions nous pas sur un lendemain qui paraît loin d'être assuré ; sur un lendemain dont la première phase précise et violente, mettra crûment en lumière cette hardiesse constante que possède au summum la race anglo-saxonne, d'aborder de front les projets les plus téméraires, et les résolutions les plus audacieuses.

*
* *

L'Indo-Chine « où l'avenir fermente sous le grand soleil, dans des deltas surpeuplés », l'Indo-Chine artère vitale du prestige français en Extrême-Orient, n'est pas l'unique préoccupation de la Triplice, mais elle en est tout au moins la première.

Il est dûment établi que l'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise contient des dispositions visant particulièrement l'Indo-Chine, il est certain que le jour du grand conflit asiatique, notre empire Indo-Chinois sera le siège d'une action anglo-yankee-japonaise et si la France tardait tant soit peu à couvrir les approches de sa colonie, les funestes conséquences d'une aussi impardonnable erreur ne tarderaient pas à se révéler.

Cette triplice anglo-yankee-japonaise qui consacre un événement politique de premier ordre, ne se cache plus dans les profondeurs de l'histoire, elle flotte à sa surface, et son omnipotence, dans la hantise de se conférer l'Empire de la Puissance, va se hâter de faire œuvre de force.

Il est d'ailleurs inutile de se perdre en conjectures pour deviner quels mobiles influent sur ces trois puissances et se rendre ainsi compte de leur arrière-pensée. Il suffit — a dit Henri d'Orléans — *de jeter les yeux sur une carte d'Asie et d'interroger le cœur humain.*

Ce puissant adversaire attend de l'avenir plus d'une perspective glorieuse ; c'est donc en lui un très vif désir, un dessein très arrêté, d'en appeler aussitôt que possible à la fortune des armes.

Que ses préparatifs maritimes soient terminés, qu'une occasion se présente et ses prétentions seront vite incommodes, ses exigences promptement intolérables, et, en raison d'un plan préconçu et longuement mûri, nous verrons l'épilogue brutal de quelque guet-apens diplomatique, provoquer un embrasement général.

Ce triple ennemi que le goût des témérités pousse à prendre notre place au soleil d'Extrême-Orient, caresse le désir d'un acte de violence, et, médite un coup de force sur Haïphong et Saïgon afin d'en disposer plus à son aise.

Autour de ce gage qui lui convient à merveille s'entrecroisent ses ambitions, s'enroulent ses intrigues et s'échafaudent ses combinaisons.

La succession française en Asie, est ainsi âprement convoitée de gens dont la puissance envahissante est une menace constante pour quiconque les avoisine.

Lorsque le texte du traité anglo-japonais a été divulgué, la presse européenne presque toute entière a prétendu qu'il était dirigé contre la Russie; la presse anglaise en particulier a déclaré que la France n'avait pas à en prendre ombrage.

Nous prétendons hautement le contraire, et cette prétention est loin d'être synonyme de spéculation; toutes ses bases ressortent du domaine des faits.

En Extrême-Orient, de la France et de la Russie, la France seule est très vulnérable. Il est donc naturel de considérer l'alliance anglo-japonaise comme bien plus redoutable pour nous que pour toute autre puissance. Les assurances fournies à cet égard par la Presse d'Outre-Manche doivent être considérées comme nulle et non avenues.

La Russie d'Extrême-Orient prolongement continental de la Russie d'Europe, réunie à la mère-patrie par le long câble du Transsibérien est sous la surveillance directe de Saint-Pétersbourg; son activité militaire peut se déployer sans obstacles des monts Ourals à Port-Arthur; il n'en est pas de même de l'Indo-Chine si distante de la métropole, qui serait dans la première phase du conflit, le but d'une offensive combinée excessivement redoutable.

Pour tout observateur qui regarde le Monde aux lumières de l'expérience, pour tout homme libéré du néfaste cliché de l'amitié franco-anglaise, l'Indo-Chine française est en péril, menacée par l'alliance offensive et défensive de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Japon.

C'est là le péril qui n'a pas cessé d'être, c'est le péril nettement reconnu et nullement contesté, si ce n'est par quelque diplomate en chambre cuirassé de systèmes aussi abracadabrants qu'infaillibles.

De ce côté là, l'orage est imminent, puisse-t-il concentrer les inquiétudes de l'intelligence nationale, et inciter à des mesures aussi amples, aussi prompte que possibles.

C'est d'ailleurs pour prévenir les conséquences de ces velléités conquérantes, que nous verrions avec satisfaction la France, la Russie, l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, se mettre d'accord pour asseoir les bases d'une entente complète des cinq peuples dans le Pacifique.

La France sait de quel côté sont à craindre les violences et les conquêtes, aussi doit-elle envisager comme agressives, des dispositions susceptibles de diminuer la sécurité de cette importante colonie que lui a légué l'opiniâtre courage de Jules Ferry.

Ce serait une merveilleuse prise que la clef de voûte de la prépondérance française en Extrême-Orient, et la Triplice Intercontinentale juge que ce but où elle aspire si violemment vaut bien un duel à mort. Une hostilité traîtresse à peine déguisée nous en avertit d'ores et déjà.

Si conflit il y a, il est de toute certitude que l'alliance anglo-yankee-japonaise en sera de propos délibéré l'instigatrice.

Et, devant nous se dresse, en nous pénétrant d'effroi, le fantôme d'une invasion anglo-américaine lancée de concert avec le Japon et de connivence avec le Siam.

Dans cette coalition anglo-yankee-japonaise il nous faut voir un ennemi que l'attrait d'une tentative hardie et pleine d'éclat peut toujours séduire. Il nous faut percevoir les escadres Tripliciennes défilant le long des côtes de l'Indo-Chine, se rendre maîtresses des bouches des Deltas et clore à Saïgon le chemin de la liberté en lui fermant le chemin de la mer.

La défense de l'Indo-Chine, lourde tâche recélant une pesante responsabilité, est donc un sujet aussi grave que délicat, qui éveille les plus fâcheux pressentiments quand on se prend à réfléchir à quelles mains elle est actuellement confiée.

Le temps des coups de foudre n'est point passé, la Triplice Intercontinentale en tient en réserve qu'elle destine à l'Europe Continentale. Elle fera souche d'outrages et d'agressions coloniales, et si elle fait honneur à ses visées, si elle atteint son objectif, elle frappera l'Europe au défaut de sa cuirasse et blessera la France en plein cœur

Est-il une autre appréhension, susceptible de donner à nos

gouvernants une conscience plus forte des devoirs qui leur incombent.

L'esprit de décision qui nous a si hardiment implantés sur le sol Indo-Chinois ne doit pas cesser de nous inspirer dans la résolution mûrie de défendre notre bien contre les vautours qui en convoîtent la jouissance.

La France obéirait donc aux plus sérieux instincts de défense en prenant des mesures préparatoires contre l'ennemi qui s'attache aux flancs d'une colonie qui détient une action prépondérante et grandissante sur la politique française en Extrême-Orient.

***

Telle la Corée, l'Indo-Chine est un enjeu.

Possédant de nombreux appats ; une place enviée sur les rives asiatiques ; de vastes gisements de minerai (1) et de houille sur son territoire ; des ressources illimitées en vivres en son arrière-pays ; elle est le point de mire de maints oiseaux de proie qui la veulent rayer du rang de colonie française.

Tout porte à croire sa sécurité menacée ; tout laisse à penser son avenir compromis, car les desseins les mieux et les plus hardiment conçus, ne dépassent ni le courage, ni l'intelligence des anglo-américains.

Quelque jour peu lointain, les Anglo-Yankee-Japonais tenant en réserve quelque *casus belli* tout prêt, fondront inopinément sur notre domaine asiatique, dont ils convoitent de longue date la capture.

Il est admis que le caractère distinctif des prochaines hostilités maritimes sera leur soudaineté et leur imprévu.

C'est ainsi que l'offensive de l'alliance anglo-yankee-japonaise sera rapide, et ses coups de mains foudroyants contre la proie désirée et sur le terrain choisi par elle.

Son attaque sera subite, sans délai de préparation, peut-être même sans avis préalable ; ses premiers actes de guerre prendront place à l'instant précis de la déclaration officielle de guerre, si même ils n'en tiennent pas lieu.

Force nous est donc de nous en tenir au domaine des hypothèses belliqueuses.

---

(1) L'élément indispensable de l'industrie, le charbon existe en Indo-Chine. Il est déjà exploité à Hongay-Kebao, Dong-Trien, Tourane. L'étain, le cuivre, l'or, l'antimoine, l'amiante s'y rencontrent également. Le fer se rencontre sur bien des points.

L'Indo-Chine forme l'un des côtés de l'échiquier stratégique possible du conflit prévu entre l'Europe continentale et le bloc anglo-yankee-japonais.

Et, c'est entre l'*Extrême-Orient* des européens et l'ancien *Far West* des yankees, qu'est placé cet échiquier stratégique où se joueront les destinées du Monde.

Il a nom Océan Pacifique.

C'est en ce vaste champ clos qu'est fixé le rendez-vous prochain des flottes internationales.

On y trouve d'ores et déjà un superbe lot de bâtiments de guerre.

Les Etats-Unis y comptent 25 unités — cuirassés, croiseurs cuirassés, canonnières, concentrés à Manille.

L'Angleterre : 4 cuirassés, 9 croiseurs, 19 canonnières, 6 torpilleurs de haute mer, et ce, sans compter *l'escadre australienne*.

Le Japon : Tout le matériel de l'empire, une flotte lourde, de construction récente, bien homogène, comprenant 6 cuirassés de 14,000 à 15,000 tonneaux et 6 croiseurs cuirassés ; 8 vieux cuirassés pris en 1895 aux Chinois ; 17 croiseurs protégés ; 3 croiseurs sans protection, 19 contre-torpilleurs et 70 torpilleurs.

Deux cuirassés argentins achetés par le Japon ont rejoint ce puissant ensemble guerrier.

La Russie y a rassemblé la plupart de ses plus puissantes unités de combat : 7 cuirassés de 11,000 à 13,000 tonneaux ; 4 croiseurs cuirassés ; 10 croiseurs protégés ; 2 croiseurs sans protection ; 5 canonnières ; 2 canonnières cuirassées ; 2 transports de torpilles ; 32 contre-torpilleurs ; une vingtaine de torpilleurs.

C'est entre ces éléments déjà formidables, et, en ce coin du globe, que se jouera la grosse partie qui haussera la race anglo-saxonne au pinacle où la jettera dans l'abîme.

Au cours de cette lutte formidable où se heurteront les appétits commerciaux et coloniaux des peuples, que semble avoir l'Indo-Chine à redouter :

1° Un blocus suivi de débarquement ;
2° Un envahissement par le Siam ;
3° Une invasion chinoise.

On voit que le triple danger contre lequel il importe à notre

Empire indo-chinois de se prémunir est immense. Immense est également de ce fait, la somme de sacrifices que la Mère-Patrie doit patriotiquement s'imposer pour la mettre, si possible, à l'abri de multiples agressions.

Pour un adversaire détenant la maîtrise de la mer, un débarquement en Indo-Chine, peut être mené à bien, et effectué, grâce à de nombreuses bases adverses qui sont un bien dangereux voisinage pour notre colonie.

Elles forment un demi-cercle de terres insulaires autour des 2,600 kilomètres de notre domaine asiatique.

Singapour, Bornéo, Manille, Formose, Hong-Kong, autant de pointes agressives dirigées contre le cœur de la Plus Grande France.

Et par surcroît, dans le Pacifique, la marine anglo-yankee-japonaise de beaucoup supérieure à la marine européenne, y dispose de chantiers considérables, ce qui renforce d'autant plus son indéniable supériorité.

Dans le Pacifique elle ne rencontre aucun obstacle pour faire venir de ses magasins, de ses arsenaux, du sein de la Mère-Patrie, des approvisionnements, des armements, des troupes de renfort, ce qui ajoute encore à une situation déjà singulièrement forte.

Trois points stratégiques menacent l'Indo-Chine : Formose, Hong-Kong et Singapour.

Formose, point d'appui d'exceptionnelle importance, est occupée par le Japon.

Hong-Kong et Singapour sont situés aux portes de notre grande colonie asiatique. — L'Angleterre y est établie en force.

Formose, où le Japon entretient normalement 25.000 hommes, est à quarante-huit heures à peine de notre nouvel établissement de Quang-Tcheou, et à moins de quatre-vingts heures de Haïphong. Cette île, reliée par câble au Japon, constitue donc une base d'opérations merveilleuses contre l'Indo-Chine. D'autre part, les Pescadores qui l'avoisinent, fournissent d'admirables abris aux armées navales et faciliteraient ainsi, dans une importante mesure, la concentration des flottes de transport.

Hong-Kong, à l'abri de tout bombardement et de tout coup de main, peut être considéré comme le Spithead de l'Extrême-Orient.

Ce mouillage de premier ordre, possède trois grands docks avec ateliers de constructions et de réparations — les outils et les

machines les plus perfectionnés pour les travaux en fer et en bois, y sont réunis à l'arsenal de Victoria.

Le dépôt de charbon y est considérable et capable de fournir à toutes les demandes.

De plus, Hong-Kong peut être considéré comme un centre parfait de communications téléphoniques avec le monde entier.

La race anglo-saxonne, qui dispose des « routes liquides », enserre la planète dans le filet de ses câbles et noue autour de ses flancs la ceinture électrique où circule sa pensée.

Huit de ces câbles sous-marins qui transmettent, d'un continent à l'autre, les impressions et, pour ainsi dire, les pulsations d'un peuple, atterrissent à Hong-Kong qui se trouve relié directement à Londres. — Tel, est son système défensif, que la capture de Hong-Kong est la dernière des hypothèses admissibles. On conçoit aisément sa valeur stratégique et son importance maritime. Admirablement placée, cette base solide, imprenable, est considérée par l'Angleterre, comme le centre et le pivot de tout agression contre l'Indo-Chine. C'est de là que les croiseurs britanniques couvent des yeux Quang-Tcheou, jalon français, poste de grand-garde en avant du Tonkin, dont il est supposé — *sans un seul torpilleur* — défendre les avenues.

Singapour, dont la puissance grandit de jour en jour, et dont l'influence prédomine en Extrême-Orient, est le pistolet chargé qui vise Saïgon, cœur de l'Indo-Chine.

L'île de Singapour, *est la clef de l'Indo-Chine*, a dit avec prescience, M. René Pinon. Le Malacca Britannique jouera, en effet, un rôle important dans ce jeu serré et suivi, que l'Angleterre ne cesse de mener autour des colonies françaises. Il constitue déjà un bloc solide, une base de ravitaillement et d'opérations, une avant-garde à peine détachée de l'empire des Indes, sur la route de l'Extrême-Orient.

La puissance anglo-saxonne, a donc une formidable assiette aux abords de l'Indo-Chine. Singapour et Hong-Kong sont les deux pivots de tout mouvement offensif préparé contre notre empire indo-chinois; ils sont, à cet égard, l'objet des soins particuliers de la puissance qui la détient.

C'est un véritable péril pour nous que la proximité de ces deux formidables points d'appui.

Il n'est pas nécessaire d'attendre les événements pour en déterminer la portée exacte. Et cette portée est assez inquiétante pour

créer de vives préoccupations à tous ceux qui perçoivent que l'aberration de — Nos Responsables — va bientôt porter ses fruits naturels.

Il ne s'agit pas ici, d'impressions personnelles plus ou moins pessimistes, il s'agit de faits ; il s'agit d'une insouciance, que tout français peut froidement taxer de criminelle.

Rien n'étant plus dangereux que de se faire illusion sur ses forces, il faut faire la lumière, sur une gestion funeste à notre domaine colonial.

En présence des éventualités qui nous menacent dans la guerre navale de demain, nous devons être préparés pour le pire.

Quelque douleur que puissent donc causer à des cœurs français de si désespérantes prédictions, la discussion des plus pénibles conjectures s'impose.

Si sobre de prédictions d'avenir qu'il importe d'être, on ne peut dissimuler que nous courons sciemment à un désastre colonial, et que nos rêves de France asiatique menacent de s'évanouir au premier cliquetis des armes, comme la brume du matin aux premiers rayons du soleil levant.

C'est une hypothèse, dira-t-on. Mais une hypothèse est souvent le chemin de la vérité, et, dans cette occurrence, elle est la vérité même.

C'est une présomption, ajouteront les séides des « Non Responsables ». C'est une présomption, mais elle est fondée jusqu'à l'évidence.

C'est une présomption dont la réalisation surprendra bientôt dans le flagrant délit d'une inconcevable inconséquence, ceux, dont les idées singulièrement rétrécies et les actes volontairement désorganisateurs, sont un danger quotidien pour la Plus Grande France.

Dans quel état de défense maritime et militaire se trouve l'Indo-Chine ?

Le sujet est grave, il faut pourtant l'aborder, car il est capital de se rendre compte si notre Empire Indo-Chinois peut poursuivre sans tragédie le cours de ses destinées.

Mais avant d'examiner et de méditer le danger, avant de nous rendre compte comment on a essayé sinon de le prévoir, tout au moins d'y répondre, avant de demander :

Où sa flotte !

Où sa défense mobile !

Où ses forts !

Où ses arsenaux !

Prenons d'abord connaissance du rapport officiel de M. Doumern. Il nous éclairera.

Voici ce qu'offre à nos méditations l'ancien Gouverneur général de l'Indo-Chine.

Pendant que l'Indo-Chine s'organisait, que des routes, des chemins de fer, des canaux, des ports étaient mis en construction, qu'elle se développait économiquement dans les conditions exceptionnellement heureuses qui viennent d'être exposées, un égal effort était fait pour assurer sa défense et accroître ses forces militaires.

Dans cette voie, de notables progrès ont été accomplis, au cours des cinq dernières années, grâce au concours dévoué, à la collaboration active que le gouvernement général a trouvé dans les commandants en chef, les généraux Bichot, Borgnis-Desbordes et Dodds, les amiraux de Beaumont et Pottier, et les officiers placés sous leurs ordres. Des ouvrages défensifs permettant à la flotte de s'abriter, de se ravitailler, d'agir au loin appuyée sur une base d'opération solide, ont été construits, améliorés et complétés, de 1897 à 1901. Les troupes d'occupation de l'Indo-Chine ont été renforcées ; des unités nouvelles et des corps nouveaux ont été formés ; une armée a été constituée ainsi, avec ses principaux organes, et mise en état d'assurer la défense du pays et d'agir au dehors s'il était nécessaire.

***

Jusqu'en 1897, les troupes de l'Indo-Chine, presque tout entières concentrées au Tonkin et en Annam, étaient occupées à réprimer la piraterie, à maintenir la paix et l'ordre dans nos possessions. Il parut, au début de cette année, que la pacification était suffisante déjà pour renoncer aux opérations militaires, aux lourdes colonnes, souvent plus à craindre pour les populations pacifiques qui avaient à assurer leur marche et leur ravitaillement, que pour les pirates ou les rebelles qu'on voulait frapper et dont l'extrême mobilité rendait le contact même des plus difficiles. Des opérations de police activement menées, suivant un plan concerté et suivi par les autorités administratives, aussi bien des provinces civiles que des territoires militaires, furent jugées suffisantes pour en terminer avec la piraterie et la rébellion.

L'armée devenait ainsi libre de se consacrer à sa tâche normale, de porter tout son effort sur la préparation à la défense de la colonie contre un agresseur étranger. Ce n'était plus vers l'intérieur qu'il fallait tourner ses forces, mais vers la mer et les points vulnérables des frontières de terre. Toutes les préoccupations, toute l'action militaire ont été, depuis lors, dirigées de ce côté.

***

Au mois d'avril 1897, la situation politique du pays bien connue et le programme de son développement économique fixé dans ses grandes lignes, le

Conseil de défense de l'Indo-Chine était appelé à se réunir pour délibérer sur la situation militaire et arrêter un plan d'organisation et de défense. C'est ce qui fut fait dans la séance du 3 mai ; et c'est le plan, sorti ce jour-là des délibérations du Conseil, qui a pu être complété depuis sur divers points, mais dont l'ensemble a été maintenu et dont l'exécution a été poursuivie jusqu'à ce jour, avec vigueur et esprit de suite. Le haut commandement, les généraux de brigade, commandants de l'artillerie et directeurs des travaux ont changé souvent depuis 1897 ; les crédits de la Métropole sont arrivés bien des fois fort en retard ou ne sont pas arrivés du tout ; le plan de défense n'en a pas moins été exécuté sans changements, sans à-coups, sans ralentissement même. Le programme de défense adopté et basé sur l'établissement de deux points d'appui de la flotte : un point d'appui complet au Sud, comprenant la forteresse du Cap-Saint-Jacques, la rivière et les établissements de la marine de Saïgon ; un point d'appui secondaire, au Nord, dans la baie d'Along, au port de Hongay. L'avis du Conseil de Défense fut que les travaux de construction du point d'appui principal devaient être exécutés d'urgence et avant tous autres.

***

Les travaux de fortification du Cap-Saint-Jacques avaient été décidés six ou sept ans plus tôt, et la construction de quatre grosses batteries de côte était prévue et depuis longtemps commencée. Mais les travaux étaient menés avec une telle lenteur, qu'au début de 1897, une seule batterie était achevée ; encore lui manquait-il ses appareils de ravitaillement, ses approvisionnements en munitions. De plus, ses affûts défectueux étaient à changer, et sa position adossée à la montagne et sans protection, la rendait intenable sous le feu nourri des navires voulant forcer la passe.

Les travaux du Cap-Saint-Jacques furent poussés, dès ce moment, avec une grande activité. La main-d'œuvre pénale et des crédits empruntés aux ressources locales furent mis à la disposition de la Direction d'Artillerie de Saïgon ou commandait un officier de haute valeur, le colonel Teillard d'Eyrie. La brigade de Cochinchine avait, à ce moment, pour chef, le général Archinard. L'intelligente bonne volonté et l'ardeur patriotique de tous furent telles que, moins de dix-huit mois plus tard, quand la France sembla sur le point d'avoir à soutenir une guerre, sept batteries de position étaient construites et armées, et l'entrée de la rivière de Saïgon désormais interdite à une flotte ennemie.

Notre point d'appui, si incomplet qu'il fut alors, était créé ; l'escadre française d'Extrême-Orient avait un refuge contre les atteintes d'un ennemi supérieur en forces ; elle était en état d'agir et de combattre aux heures propices.

Parallèlement aux travaux du Cap-Saint-Jacques, ceux du port de Hongay étaient entrepris. La construction des batteries commençait et un dépôt de charbon était établi dans la rade intérieure.

Au commencement de l'année 1899, le général Borgnis-Desbordes, nouvellement nommé commandant en chef des troupes de l'Indo-Chine, et le général Delambre, de l'arme du Génie, envoyés en mission, firent en commun l'étude complète de la mise en état de défense de la colonie.

Le Conseil de défense, réuni dès que ce travail fut achevé, eût à prendre

de nouvelles décisions. L'opinion avait, en effet, prévalu au ministère de la Marine, de faire de Hongay, non pas seulement le point d'appui secondaire proposé en Indo-Chine deux ans plus tôt, mais un point d'appui de premier ordre, égal à celui de Saïgon-Cap-Saint-Jacques. L'avis du Conseil fut de maintenir sans changement, conformément aux conclusions des généraux Desbordes et Delambre, le plan de 1897 et s'en tenir, pour Hongay, à l'établissement d'un point d'appui de second ordre, simple dépôt de charbon protégé par des batteries et une défense mobile, où, en cas de guerre, des bateaux français pourraient se réfugier et se ravitailler.

Les batteries construites ou projetées au Cap-Saint-Jacques reçurent l'approbation des deux généraux qui proposèrent des adjonctions et des compléments de défense du front de mer rendant le passage, pour une escadre ennemie, plus dangereuse encore et le blocus de la baie et de la rivière à peu près impossible.

Un programme d'organisation de la défense, du côté de terre, fut également arrêté. Ces travaux complémentaires, adoptés par le Conseil, ont été exécutés depuis, en même temps que se construisaient les importants casernements de la garnison. Les défenses du Cap-Saint-Jacques seraient à peu près achevées, *si le matériel, réclamé depuis longtemps en France, ne faisait pas toujours défaut.*

***

Dans la réunion du Conseil de défense de 1899 dont il vient d'être parlé, la question suivante fut posée et résolue :

Puisque la Marine jugeait utile d'avoir, au Nord de nos possessions, un second point d'appui, équivalent, comme force et comme moyens de ravitaillement et de réparations, au point d'appui de Saïgon-Cap-Saint-Jacques, et puisque Hongay ne pouvait pas jouer ce rôle, il y avait lieu de se demander si la baie de Quang-Tchéou, nouvellement acquise par la France, n'était pas propre à recevoir l'établissement projeté.

La discussion qui eut lieu, basée sur les études précédemment faites par l'amiral de Beaumont, le général Borgnis-Desbordes et le général Delambre, avec le concours du directeur des Travaux publics de l'Indo-Chine, fut absolument concluante en faveur de Quang-Tchéou. La baie pouvait être rendue accessible tous les jours et à toute heure aux grands navires; elle était facile à défendre et à aménager pour des établissements maritimes importants. La position dans la mer de Chine fournissait, en outre, une raison déterminante; c'était le second point d'appui de la flotte qu'il fallait à la France.

Depuis plus de deux années que cet avis du Conseil de défense a été émis, il a rallié à peu près tout le monde. Le point d'appui de Quang-Tchéou sera certainement constitué. Les études préliminaires sont faites; il importe maintenant de passer sans retard à l'exécution du projet.

***

En même temps que les études et les travaux de fortification destinés à garantir l'Indo-Chine contre des forces maritimes ennemies étaient exécutés, l'armée était réorganisée et renforcée. Les garnisons disséminées dans les territoires militaires du Tonkin étaient réduites; elles étaient groupées pour faciliter leur instruction et leur mobilisation éventuelle. La brigade de Cochinchine recevait de nouvelles unités d'infanterie et d'artillerie.

A l'ancien programme, qui consistait à réduire autant que possible les effectifs des troupes de l'Indo-Chine, pour réduire les dépenses de la Métropole, en était substitué un nouveau qui pouvait être appliqué dès 1898 : la diminution des charges du budget métropolitain était bien poursuivie et avec plus de vigueur et de résultats que par le passé, mais ce n'était plus au prix d'une diminution des forces militaires. Celles-ci étaient, au contraire, augmentées, et les ressources locales venaient combler la différence.

Par cette méthode qui donnait pleine satisfaction à la Métropole, en même temps qu'elle permettait à la Colonie, des initiatives et des décisions qui lui étaient interdites autrefois, les progrès purent être rapidement obtenus. Il serait trop long d'en fournir ici le détail, et la simple énumération des principales créations faites doit suffire.

Des décisions locales constituèrent des corps de tirailleurs cambodgiens et de tirailleurs chinois.

L'artillerie fut de même réorganisée; des batteries mixtes composées par moitié sur le pied de paix d'artilleurs européens et d'indigènes, furent formées en 1899. Elles permirent de porter les forces d'artillerie de l'Indo-Chine, de neuf à quatorze batteries. L'emploi qu'on a fait de ces unités, dans les opérations du Petchili, a permis de juger de leur valeur et de montrer l'excellence de la réforme.

La même année, un arrêté pris en Conseil supérieur de l'Indo-Chine, institua et organisa les réserves militaires, qui donneraient, en cas de guerre, un surcroît de force appréciable.

Depuis, ont été successivement créés : un escadron de cavalerie indigène, avec des officiers et des sous-officiers français qui est l'embryon du corps de cavalerie indo-chinoise dont la formation est nécessaire ; puis, un peloton de cavaliers de remonte et une compagnie du train des équipages.

Les troupes de l'Indo-Chine sont ainsi, peu à peu, constituées en véritable armée ayant toute la force et la mobilité désirables.

On a bien vu, au moment où ont éclaté en 1900, les évènements de Chine, quelle utilité il y avait pour la France à trouver dans nos possessions, une armée suffisamment forte et pourvue de tous ses moyens d'action.

Malgré les attaques qui pouvaient se produire d'un moment à l'autre sur les frontières communes du Tonkin et de la Chine méridionale, venant des provinces troublées du Quanq-si et du Quang-ton, le Gouvernement général a pu offrir à la Métropole, dès les premiers incidents, l'envoi de troupes dans le Nord. De fait, il est parti successivement de l'Indo-Chine, tant pour le Petchili que pour Shanghaï, cinq bataillons d'infanterie française et quatre batteries d'artillerie. Des bataillons de tirailleurs indigènes avaient également été offerts et ont été, pendant un temps, tenus mobilisés. On peut regretter qu'ils n'aient pas été employés au Petchili, où ils auraient rendu les plus grands services dans les opérations des mois de juillet et août.

A cette époque, et en plus des troupes expédiées dans le nord de la Chine, des corps d'infanterie et d'artillerie furent tenus constamment prêts, en vue des éventualités qu'il fallait prévoir et qui pouvaient nous obliger à agir du côté du Yunnam, ou sur les côtes du Quang-ton. Le Gouvernement métropolitain savait qu'il n'avait qu'un ordre à donner pour les mettre aussitôt en

marche. L'Indo-Chine a montré dans ces circonstances, qu'elle était préparée à jouer le rôle qui lui appartient, de sentinelle avancée de la France vers l'Orient.

Ce rapport paraîtra à tous singulièrement explicite.

A un dîner de l'Union Coloniale, M. Doumer exposait récemment de nouveau l'œuvre de la défense nationale.

La mise en l'état de défense de la Colonie a été l'une de ses constantes préoccupations. D'accord avec les généraux dont l'aide lui fut précieuse, il a examiné la possibilité d'une conquête du pays à la suite d'un débarquement, et, cette étude, a démontré combien une pareille opération serait hasardeuse en face de troupes organisées à l'européenne, telles que celles que nous possédons à l'heure actuelle.

En dehors des troupes actives le gouvernement général a créé des réserves sur lesquelles on peut compter, il est inutile d'aller au-delà ; une armée ne consiste pas seulement en hommes munis de fusils ou de canons, elle exige toute une organisation fort comp'exe qui ne s'improvise pas ; c'est la force organisée dès le temps de paix, qui, seule, a sa valeur militaire.

Du côté de la mer la défense a été également assurée par des batteries de canons destinés à empêcher le stationnement des escadres ennemies dans le voisinage de points importants.

Notre flotte doit trouver dans tous les points d'appui toutes les ressources qui lui sont nécessaires pour accomplir sa mission en haute mer.

En Indo-Chine, le point dénommé Saïgon-Cap-Saint-Jacques a été préparé dans toute la mesure du possible.

Voyons maintenant à titre de second document significatif, le rapport du général Dodds sur cette importants question :

L'Indo-Chine offre à l'assaillant trois objectifs principaux :

1° La Cochinchine, pays très riche, qui paraît devoir être une proie facile pour un ennemi maître de la mer et possédant en quantité suffisante des canonnières de rivières.

Très vrai, d'autant plus que Saïgon à l'embouchure de l'un des plus beaux fleuves asiatiques, au sein d'un des bassins de production les plus riches du monde, Saïgon point de concentration et de ravitaillement de nos forces asiatiques, Saïgon riche de site et riche de transit, vaste débouché, porte d'entrée et de sortie de toute une région, point naturel de toute opération navale offensive, serait l'objectif certain de toute agression mûrie, ou de tout raid des destroyers ennemis.

Il y a d'ailleurs plus d'un précédent. Déjà en 1857, lorsque l'Amiral Rigault de Genouilly eut à s'emparer de Saïgon, le Donnaï était garni de forts et d'estacades reliés par des barres de fer et armés de batteries.

L'Amiral français eût tôt fait de briser successivement ces obstacles ingénieusement échelonnés.

Le Conseil de défense a résolu d'en faire un point d'appui important de la flotte et d'interdire l'accès des rivières menant à Saïgon dont la chute serait grosse de conséquences pour nous, à cause de son importance comme ville, comme arsenal et comme capitale de la Cochinchine.

2° La baie de Tourane a une grande valeur parce qu'elle est le point de débarquement pour se porter sur Hué, la capitale de l'Annam. Il est bien certain qu'un ennemi, maître de Hué pourrait nous attirer de graves désagréments s'il arrivait à capter la confiance du roi et à soulever le pays.

Ceci est on ne peut plus exact. Rappelons qu'au moment du guet-apens du Ménam en 1893, l'escadre anglaise qui s'était concentrée à Hong-Kong et prenait ses dispositions pour une action imminente avait pour ordre d'opérer un débarquement à Tourane et de faire main-basse sur Hué. C'est également à Tourane qu'en 1857 l'armée française, sous les ordres de l'Amiral Rigault de Genouilly, mettait le pied en Indo-Chine. Tourane, à cette époque, *était défendu* par deux forts dont nous eûmes à nous emparer. Malgré cela :

Le Conseil ne s'arrête pas au projet d'y élever des ouvrages, en raison des difficultés qui seraient créées au corps de débarquement pour atteindre Hué à une centaine de kilomètres.

3° Quant au Tonkin, il offre plusieurs points de débarquement dont les deux principaux sont Haïphong et Hongay (Port Courbet).

Mais après avoir débarqué l'ennemi tomberait dans le réseau inextricable de cours d'eau et d'arroyos du Delta.

Il était donc moins nécessaire et, par conséquent, moins urgent de fortifier immédiatement le Tonkin que la Cochinchine. Néanmoins il y avait lieu de déterminer un point d'appui secondaire pour notre flotte au Tonkin.

On décida donc, en 1897, la création d'un point d'appui principal au Cap Saint-Jacques et d'un point d'appui secondaire à Hongay.

Les hauteurs du Cap Saint-Jacques, qui se dressent comme une vigie menaçante à l'entrée de la rivière de Saïgon, commandent au loin la mer et le Delta de la Cochinchine.

Il a donc été prescrit de faire du Cap Saint-Jacques une forteresse de premier ordre en l'armant de :

Batteries de rupture par tir direct ;

Batteries de bombardement par tir courbe.

Il fallait également empêcher l'ennemi de prendre à revers nos ouvrages, ce qui lui eut été facile, en débarquant sur la plage de Tirvan, située à leur opposé. Il fallait créer une série d'ouvrages destinés à rendre impossible toute tentative de débarquement et doubler par conséquent notre ligne de front de mer d'une ligne de front de terre.

En l'état actuel, on peut déjà considérer le point d'appui du Cap Saint-Jacques comme hors d'atteinte des insultes de l'ennemi.

Mais si le Cap Saint-Jacques est une menace pour toute flotte qui tenterait de forcer l'embouchure du Donnaï, il n'a aucune action sur le Soirap par lequel on peut, en suivant ensuite le Nhabé, remonter sur Saïgon ; et que, d'autre part, par le Soirap et le Vaico, l'ennemi peut débarquer à courte distance de Saïgon, et se porter sur cette ville par une marche rapide.

Les rivières seront défendues par des batteries de rupture avec batteries de soutien placées aux extrémités du Nhabé. De plus des batteries de canons-révolvers protègeront les lignes de torpilles mouillées dans les rivières. Enfin une batterie de rupture avec batterie de soutien, battra le Soirap et le cours inférieur du Vaico.

Quant à la ville de Saïgon, on projette de l'entourer de seize ouvrages détachés.

Ce rapport qui en dit long ajoute que :

Port-Courbet ne fera jamais qu'un point d'appui médiocre. C'est un port sans étendue, inaccessible aux gros navires. Sa position au fond de la baie d'Along, dont on ne peut sortir que par un petit nombre de passes faciles à bloquer, se prête mal à une organisation offensive directe, et encore moins à la conservation de la liberté de manœuvres, pour une flotte qui s'y serait volontairement abritée pour compléter ses approvisionnements.

Il sied néanmoins de protéger ce point, à cause des ses charbonnages, si utiles à notre marine en cas de guerre.

Le Conseil de défense adopte la conclusion qu'il y a lieu de créer un point d'appui véritable à Quang-Tcheou, dont la baie offre une étendue de mouillage parfaitement sûre, et, qui permet aux plus grandes flottes du monde de trouver un abri et de manœuvrer à l'aise.

Elle possède, par surcroit, trois sorties distinctes, permettant aux torpilleur, destroyers, de menacer dans toutes les directions, une escadre ennemie qui viendrait croiser dans le goulet.

Quant au corps d'occupation, le général Borgnis Desbordes a établi dans un mémoire d'une logique serrée et irréfutable, le nombre minimum de bataillons d'infanterie européenne et indigène et de batteries de campagne et de forteresse qu'il fallait à l'Indo-Chine pour assurer l'autonomie de sa défense.

Il reste aujourd'hui à faire un effort *relativement considérable* pour doter l'Indo-Chine de toute l'infanterie qui lui est nécessaire.

Ce rapport signé du général Dodds, reconnaît la nécessité pour les troupes Indo-Chinoises de se tenir constamment prêtes à faire face à l'attaque d'une armée organisée à l'Européenne.

Il constate, et quelle plume le ferait avec plus d'autorité, que doter l'Indo-Chine de l'armée qui lui est nécessaire *exige un effort considérable*.

Sans commentaires !

Terminons par l'exposé de la défense nationale de l'Indo-

Chine, présenté par M. Beau, gouverneur général à l'ouverture de la session ordinaire du Conseil Supérieur de l'Indo-Chine, le 23 août 1903.

C'est une loi générale que les dépenses d'assurances croissent avec les richesses qu'elles ont à garantir.

Grâce à l'heureuse initiative prise par M. le Ministre des Colonies, l'Indo-Chine va recevoir prochainement d'importants renforts.

Par suite du vote de la loi sur la nouvelle répartition des troupes coloniales, la garnison de la Cochinchine, *dont l'insuffisance était depuis longtemps démontrée*, comprendra cinq bataillons d'infanterie coloniale, un bataillon de tirailleurs annamites et dix batteries.

C'est là, un ensemble important qui, complété par les réservistes français dont le nombre s'accroît chaque jour et par les réserves indigènes, permet d'envisager avec confiance toutes les éventualités.

Le programme arrêté en 1897 pour la défense de la colonie, se poursuit régulièrement ; des canons plus puissants renforcent l'armement du Cap Saint-Jacques. D'autres ouvrages défendront le Cap du côté de terre. On prévoit également un renforcement de troupes destinées à garder cet ensemble important.

On ne saurait, en effet, trop fortifier la défensive de cette sentinelle de Saïgon. Au lendemain même de l'ouverture des hostilités, le Cap Saint-Jacques, assailli par des forces supérieures, sera le premier but offert au canon de l'ennemi qui cherchera à éteindre les feux de ses ouvrages défensifs.

Au cours de leur démonstration au large de Cangio, les anglo-yankee-japonais ne manqueront pas de jeter un corps de débarquement sur les flancs du fort Saint-Jacques, du côté où les ouvrages de son front de terre n'ont encore reçu qu'un commencement d'exécution.

La sécurité, ajoute le gouverneur général — sera-t-elle augmentée en proportion des dépenses considérables faites et à faire, tant en fortifications qu'en hommes.

Ce n'est pas à penser comme semble le craindre M. Beau.

Le Cap garde une des portes de la Cochinchine, la plus petite à coup sûr.

Et le gouverneur termine ainsi par ces paroles qui devraient être le credo des « qui de droit » en matière de défense maritime coloniale :

L'ennemi que l'Indo-Chine peut redouter, ne menace pas ses frontières terrestres.

C'est par mer que peut venir l'invasion. C est donc une défense navale qui s'impose de toute évidence.

Pour nous garder contre les entreprises d'une puissance, qui, maîtresse de la mer, serait libre de choisir l'heure et le lieu de son débarquement, nos Nos côtes de Cochinchine et du Cambodge, du Sud-Annam et du Tonkin se prêtent admirablement à l'organisation d'une puissante défense mobile, faite de canonnières, de torpilleurs et de sous-marins.

Que ces dires sont donc sensés et quels pressentiments ils éveillent dans l'intuition plus ou moins confuse d'éventualités menaçantes.

*
* *

Dans la défense d'une Colonie déployant une large façade de 2.600 kilomètres sur l'Océan, la question primordiale est celle *de la marine militaire*.

Au deuxième plan peuvent venir les défenses locales, mais elles ne sont relativemeut qu'accessoires.

Toute opération de débarquement ne saurait, en effet, s'accomplir qu'après complet bloquement des escadres françaises et annihilement des dépenses mobiles.

Puisqu'il en est ainsi, quelle est cette marine qui défend nos intérêts en Extrême-Orient.

Quelle est sa valeur, portée sur le terrain de combat ?

Est-elle à même d'arrêter les démonstrations adressées et de répondre aux tentatives de débarquement ?

Y a-t-il en Indo-Chine, escadre active et escadre de réserve, et, que représente de puissance combative cette force navale autonome.

Hélas ! trois fois hélas ! notre organisation maritime en Indo-Chine est manifestement incapable d'assurer contre un ennemi extérieur la défense maritime de ce domaine colonial que sa situation géographique expose spécialement aux entreprises de mer.

Qu'un conflit éclate et l'Indo-Chine se trouvera promptement prise dans un filet aux mailles progressivement resserrées ; toute offensive de son matériel flottant se fondra dans la nasse tendue autour de ses côtes par les escadres Tripliciennes.

Lorsqu'on a créé l'empire Indo-Chinois, on s'est promis de l'entourer de toutes les précautions possibles, mais malgré les rapports pressants de M. Doumer, on les a négligées à peu près toutes. Criminelle imprévoyance, qu'il est inutile de déguiser

plus longtemps, d'autant plus que nous serions seuls à la méconnaître.

Le plus sage est de l'envisager résolument, de dévoiler cette pénurie de ressources, de stigmatiser les auteurs d'une pernicieuse insouciance aussi préjudiciable à la France.

Où en est la défense maritime de l'Indo-Chine ?

Quels sont les moyens défensifs de son littoral ? demandent ceux qui, voulant la fin, préconisent les moyens.

La défense maritime de l'Indo-Chine, elle n'existe nulle part.

Voilà ce qu'affirme le rapport sur le budget général des Colonies.

Et ajoute le rapporteur, M. Dubief : des plus insuffisantes pour le rôle qu'elles auraient à remplir, les unités qui la représentent, offriraient à l'ennemi une proie facile, si, dès le début, elles ne se réfugiaient dans une baie quelconque, abandonnant 'forcément la protection de centres vitaux, tels que Saïgon, Hué, Haïphong, Hanoï, etc., etc.

Hermétiquement bloquées dans leurs bases d'opérations, ou coulées par une puissante artillerie adverse, voilà leur sort, si ces médiocres potentats que sont Messieurs les « Non Responsables » ne changent rien aux malencontreux errements qu'ils pratiquent avec un zèle de pandours grotesques.

Nous n'avons — s'en vante-t-on en haut lieu — rien ou presque rien, qui puisse gêner et retarder un débarquement ; rien qui puisse porter le trouble dans les flottes de transports, empêcher les ravitaillements, couper l'ennemi dans ses communications.

Saïgon, l'âme de l'Indo-Chine, le grand foyer de la vie indochinoise, bat sous un flanc découvert, que ne protège aucune armure.

Mytho à 23 milles de la mer ; Pnom-Penh, la capitale du Cambodge, n'ont également qu'une défense rudimentaire ; rien ne peut les soustraire à la brutalité des petits soldats jaunes à l'astuce profonde et à l'orgueil démesuré ; ces deux importantes villes sont à la merci d'une situation où le succès ne s'achète pas par le courage.

M. Le Myre de Vilers, ancien gonverneur de l'Indo-Chine, signale ainsi l'absence de tout moyen de défense à l'embouchure du Mékong :

Les autorités compétentes, dit-il, songent uniquement à fortifier le Cap

Saint-Jacques pour protéger Saïgon, comme si l'on ne pouvait pas pénétrer en Indo-Chine par une autre voie.

Après quarante années d'occupation, on n'a pas encore voulu se rendre compte que la Colonie courrait les plus grands dangers, si des navires de guerre ennemis, d'assez faible tirant d'eau, pénétraient à marée haute dans le Mékong, s'emparaient de Mytho et y débarquaient des troupes.

De quelle utilité seraient les forts du Cap Saint-Jacques, si ces troupes ennemies s'avançaient contre Saïgon qui est une ville ouverte.

On nous vante les fortifications du Cap Saint-Jacques, nous admettons certainement que ses approches soient dangereuses pour l'ennemi, mais, au lieu de contourner les plages de Cangio, n'est-il pas aisé à des unités ennemies de pénétrer dans le Soïrap loin de la portée des feux qui défendent la baie de Ganh-Rai et l'entrée du Donnaï.

Le Soïrap offre en général une profondeur de 7 à 8 mètres et communique avec la rivière de Saïgon par des arroyos dans lesquels il n'est pas rare de trouver des sondes de 10 mètres.

C'est bien mal connaître l'audace et l'habileté des marins Anglo-Saxons que de ne pas se rendre compte qu'ils utiliseront au plus tôt cette seconde porte de Saïgon.

L'exemple si récent et si frappant de l'Espagne ne nous aura pas servi d'expérience concluante.

Voilà où nous en sommes, provisoirement, de par cette politique de faux calculs, dont l'Indo-Chine peut être la cruelle rançon.

Aussi l'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise, très au courant de nos mouvements, très bien renseignée sur des actes qu'elle suit de très près, fonde-t-elle sa certitude de victoire moins dans la force de ses escadres que dans la faiblesse de la nôtre.

Pauvre Indo-Chine, ton avenir est aux prises avec l'apathie de politiciens qui solidement assis dans le confortable de l'assiette au beurre pratiquent avec une scrupuleuse désinvolture la majesté du repos et des moments perdus.

Grâce à leurs néfaste insouciance, notre Empire Asiatique est une ville offerte à l'ennemi.

Ces gens « Non Responsables » nous rendent décidément inévitable une bien terrible épreuve.

Leur culpabilité s'accroît d'heure en heure, de ces artifices répétés qui créent les situations précaires, elle s'aggrave de cet étrange système qui conduit la défense de l'Asie Française de

telle façon qu'au premier signal de guerre notre escadre asiatique s'effondrera comme un château de cartes.

C'est là une situation pleine de périls et on en évalue d'autant plus la gravité, qu'elle se complique visiblement de redoutables malentendus entre la Marine et les Colonies.

*
* *

La possession des grandes voies de communication est l'unique base de la sécurité des colonies et la faculté de détruire tout adversaire flottant est le premier but à atteindre.

Que fait-on dans ce sens en Extrême-Orient? Rien. Il faudra bientôt nous incliner devant l'insolence des faits accomplis.

C'est la liberté des mers — s'écriait M. Lockroy, ministre de la marine — qu'il faut conserver aujourd'hui; malgré la multiplicité des marines rivales.

Quel pays plus que la France a besoin de la maîtrise de la mer? Ne saute-t-il pas aux yeux que la grandeur et la diversité de notre empire colonial, l'éloignement de nos possessions, leur situation même sur la carte du Monde, nous obligent à la lutte navale et nous forcent à faire respecter notre pavillon sur toutes les mers!

Mais pour garder la maîtrise de la mer Indo-Chinoise, il faut des bâtiments de combat, des unités de premier ordre, des croiseurs à grande vitesse capables de se porter avec rapidité sur un point menacé et de lutter de vitesse avec les meilleurs bâtiments des escadres Tripliciennes. Et nous en possédons tout juste trois.

Il faudrait doter Saïgon, Mytho, Hué, Tourane, Haïphong, Quang-Tcheou, de groupes de torpilleurs de haute mer choisi parmi les types les plus récents. Et nous en avons un seul au Cap Saint-Jacques.

Le concours de quelques sous-marins permettrait à notre escadre de résister victorieusement à un ennemi supérieur en nombre.

Et nous n'en avons pas un seul en Indo-Chine.

Mieux que tous les raisonnements, l'énumération de nos unités d'Extrême-Orient donnera la mesure de notre détresse navale entre Hong-Kong et Singapour, là où se dérouleront les opérations futures.

Ce qui suit est, en toute indépendance, un tableau tristement fidèle de la défense maritime de l'Indo-Chine.

Voici dans quel état elle se trouve au lendemain de l'alliance

anglo-japonaise, et à la veille d'un conflit mondial dans le Pacifique.

Il est impossible de le passer sous silence, et de là notre opinion que les circonstances ont fait naître et qu'elles ne justifieront ultérieurement que trop.

Les années, les mois, se marquent en quelque sorte par une traînée d'incidents susceptibles à tout moment d'allumer un conflit. Le moindre prétexte suffit pour donner le signal de l'explosion.

Les éléments des conflagrations existent et s'accumulent. Tout se dispose dans une sorte de mystère menaçant pour un terrible choc, qui peut porter à l'Europe un profond ébranlement d'équilibre, peut-être suivi d'accablants revers.

Une guerre maritime va s'ouvrir dans le Pacifique, sans qu'une simple escadrille de contre-torpilleurs, sans qu'une simple paire de sous-marins puissent sur les côtes indo-chinoises répondre de nos intérêts.

C'est, dans toute sa splendeur, le système du *laissez-faire*, du *laissez-aller*. Une désastreuse indifférence règne en maîtresse qui méconnaît outrageusement nos intérêts vitaux, et cette situation devient tous les jours plus inquiétante par l'importance du temps perdu. En cette affaire, le temps travaille contre nous.

A faire ainsi table rase de toute préoccupation, on joue au bord de l'abîme où menace de tomber l'Indo-Chine.

On se désarme volontairement devant l'imprévu, on se met hors d'état de surveiller les événements, de les contenir ou d'en profiter.

C'est ainsi que la défense maritime de notre empire Indo-Chinois se trouve notoirement dans des conditions d'infériorité scandaleuses. Elle est au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer.

Si on dégage, par un examen individuel, de chacune de ses unités, ce qui constitue la substance de cette force navale, on constate que sa « mise en bouteille » par la flotte ennemie, compte toutes les chances de succès.

Qu'on en juge :

Voici, telle qu'elle, notre escadre d'Extrême-Orient. L'instrument répond-il à la situation, est-il ajusté à la taille des événements :

CROISEURS CUIRASSÉS	*Montcalm* *Gueydon* *Sully*

C'est là le véritable noyau de notre défense navale.

Le *Montcalm* date de mars 1900 ; le *Gueydon*, de septembre 1899. Mais nous n'avons, effectivement, en Extrême-Orient, que deux croiseurs cuirassés, le *Sully* n'y étant pas encore arrivé.

Leur vitesse prévue est de 21 nœuds ; leur déplacement d'environ 10.000 tonnes. Leur armement se compose de canons en tourelles fermées. Ils ont une ceinture légère et un pont cuirassé. Leur puissance offensive doit être estimée comme considérable.

En ce qui concerne l'égalité de vitesse et l'analogie d'armement, c'est un trio bien homogène :

CROISEURS PROTÉGÉS { *Châteaurenault*
Pascal
Bugeaud

De ces trois croiseurs protégés, seul le *Châteaurenault,* est dans de bonnes conditions pour se mesurer avantageusement avec des bâtiments cuirassés. C'est un croiseur de 1re classe, entièrement protégé, de 8.300 tonnes; vitesse, 23 nœuds; pont cuirassé. Malgré la faiblesse numérique de son artillerie, on doit le considérer comme un bon croiseur corsaire.

Le *Pascal* et le *Bugeaud* sont deux croiseurs protégés de 2e classe, d'environ 4.000 tonnes; vitesse 19 nœuds. Leur protection insignifiante se réduit à un pont cuirassé, et pourtant ils forment le dessus du panier de la défense maritime d'une colonie dont le pourtour est semé de chausses-trappes.

Ces six unités représentent le cœur et la moelle de notre flotte en Extrême-Orient. Unique appoint de notre puissance navale dans le Pacifique, ils sont le plus solide espoir de nos succès maritimes sur les rives asiatiques.

Ces six bâtiments de combat sont seuls de véritables navires de défensive, seuls capables de rendre des services militaires. Ce qu'ils traînent à leur suite n'est, en effet, qu'une série de bateaux hospitalisés, conservés et réparés à grands frais; qu'une paire de vieux pontons, dénommés « cuirassés de croisière », motivant des dépenses considérables, et ne servant qu'à encombrer l'hôpital maritime Indo-Chinois.

Mais ces six unités peuvent-elles suffire aux éventualités les plus extrêmes, et couvrir de leurs feux, comme d'un inexpugnable rempart, l'indépendance de l'Indo-Chine, et l'honneur de la France ?

D'accord, avec le plus simple bon sens naval. Non. Nous pouvons donc prétendre que la défense maritime de l'Indo-Chine est à créer.

L'horizon est manifestement trop sombre pour ne pas se rendre compte que l'on interprète — quelque part, en haut lieu — une véritable comédie, où se joue l'existence de notre colonie Indo-Chinoise.

Cinq croiseurs pour représenter la France dans le Pacifique, dans les mers de Chine et par surcroît défendre 2.600 kilomètres de côtes coloniales !

N'est-ce pas une sinistre ironie ?

Comment, une aussi minime force navale, sera-t-elle en mesure de prendre, dans ces mers lointaines, une part active à la lutte.

Comment lui sera-t-il possible de présenter un semblant de résistance à une formidable flotte ennemie, se rendant sur notre littoral asiatique pour y faire œuvre de guerre.

Demandez-le à « Qui de droit ».

Mais soyez certain qu'il n'aura cure de votre anxiété ce « Qui de droit », car il se gausse d'être pratique, rationnel et prévoyant, comme il se gausse d'ailleurs des intérêts les plus sacrés et des responsabilités les plus graves.

Il lui importe peu, à ce « Qui de droit », que par des fautes incompatibles avec la saine raison, que, par l'imprévoyance sans excuse de gens tristement incapables, l'Indo-Chine soit aujourd'hui presque à demi-livrée aux convoitises qui la guettent.

Et pourtant, ce « Qui de droit non responsable », intoxiqué de suffisance, affecte, au vu et au su de tous, une sereine désinvolture.

Passons à la défense mobile, et nous constatons une impéritie plus grande encore.

La faiblesse en est telle, que le mot d'inconscience vient instinctivement sous la plume de tout français qui pressent l'amertume du calice que le fameux comité des « Non Responsables » se prépare à nous faire absorber.

Au moment où toutes les nations concentrent des forces navales dans le Pacifique, l'Indo-Chine qui ne possède aucun centre d'action inviolable, n'a pour sa défense mobile qu'un seul contre-torpilleur.

Le Takou :

Pris aux Chinois.

L'action morale d'un seul contre-torpilleur n'est pas suffisante pour fournir à la défense de l'Indo-Chine un supplément de forces appréciables.

Il faut au *Takou* joindre comme mémoire trois torpilleurs de 1re classe en construction à Saïgon. Deux ne sont pas encore armés ; un seul est en essai. Ajoutons à ce contre-torpilleur solitaire trois torpilleurs de 3e classe, qui valent moins que rien et qu'il faut se hâter d'éliminer.

Ce sont des bateaux passablement défraîchis qui, néanmoins, figurent sur la liste de la défense mobile. Ce matériel, oublié par le temps et condamné par la raison, peut être considéré comme incapable de figurer honorablement.

Tout compte fait, de déduction en déduction, nous comptons, pour la défense de Saïgon, Hué, Haïphong, cinq croiseurs et un contre-torpilleur. Voilà sur quoi peut tabler, pour la défendre contre un adversaire audacieux la capitale de l'Indo-Chine, notre seul arsenal colonial.

Cinq croiseurs cuirassés et un contre-torpilleur, voilà ce qu'est la défense maritime de l'Indo-Chine débarrassée des non-valeurs qui figurent sur la liste officielle pour faire nombre et, surtout, faire illusion à l'opinion nationale.

Ce chiffre parle de lui-même, c'est assez flagrant comme impéritie voulue ; c'est, en un mot, déplorable d'inconséquence.

Il est des avertissements qu'on serait coupable de négliger et celui-là est du nombre. — Ce n'est certainement pas, quoiqu'on dise, l'érection de quelques forts en certains points stratégiques qui compensera l'infériorité numérique de nos unités de combat.

Notons, en plus, pour être impartiaux :

Le Bengali,

Aviso de 2e classe, lancé en 1887. — Navire en bois et *à roues*. Très vulnérable et sans aucune valeur militaire.

Puis plusieurs canonnières.

Parmi lesquelles :

La Décidée,

Seule est susceptible de service, ayant quelque artillerie avec canon de chasse et canon de retraite.

Les autres :

Lion,
Comète,
Argus,
Vigilante,

Sont de vieux bâtiments en bois ayant dépassé la limite d'âge.

Sans valeur guerrière, sans vitesse, sans aucune protection, ils sont voués à la destruction ou à l'incendie.

Qu'importe la lutte si l'espoir de vaincre soutient, mais en envoyant nos marins au combat sur de tels outils, on les condamne à la défaite assurée. — L'équipage d'un vieux navire a beau faire montre de tout l'héroïsme possible, de toutes les qualités voulues, il est voué à une perte certaine. — Cet équipage, c'est de la chair à canon.

La mise en service de types aussi arriérés que *Le Lion*, *La Comète*, etc., etc., est plus qu'inutile, elle est dangereuse, car la coque en bois de ces canonnières les expose à tous les dangers dans le moindre combat d'artillerie.

La plus jeune est à l'eau depuis 19 ans, la plus vieille est hors d'âge.

Et, la moins mauvaise de toutes, est-elle seulement capable de faire quelque figure. — C'est une véritable indignité de les inscrire sur une liste d'éléments actifs.

A détailler ces bâtiments de piètre mine, qui portent ostensiblement les marques de la vétusté et de l'usure, on en arrive à supposer qu'on sacrifie en France à l'archéologie navale, et que l'Indo-Chine est devenue un hôpital maritime pour carcasses flottantes.

A ce piteux ensemble, qui éveille les plus sombres perspectives, additionnons quelques antiquités démodées.

Ce sont des canonnières de rivière arrivées à un état d'usure qui les oblige à se trainer péniblement le long des arroyos de la Cochinchine ou du Tonkin.

On les nomme :

La Baïonnette;
La Caronnade;
Le Henri-Rivière ;
Le Jacquin.

Dans ce fouillis, qui appelle un pressant désarmement, les

vieux amants de la vieille marine trouveraient aisément leur compte.

Cette archaïque série de canonnières atteintes d'un similaire vice redhibitoire clôt l'ensemble — *dit actif* — de la défense maritime de l'Indo-Chine.

Inspectons maintenant l'escadre de réserve qui se dandine mollement dans des eaux pour le moment tranquilles.

Si la flotte active n'a, à vrai dire, qu'une valeur plus que médiocre, sa réserve, assemblage bizarre de vieilles coques inutilisables, est un trompe-l'œil.

Impossible de passer sous silence ces malheureux navires, vieux bateaux poussifs, rossignols sans utilité, ne répondant nullement aux nécessités de la nouvelle guerre navale.

Le cuirassé *Le Redoutable*.

Gloire d'antan, le plus ancien de nos cuirassés actuellement existants, ouvre la marche de cette réserve, ce qui lui est d'ailleurs infiniment plus aisé que d'ouvrir le feu contre un ennemi respectable.

Impotent rossignol de 28 ans d'âge. — Son unique hélice le pousse péniblement. — Durant la marche ses hélices basses s'échauffent à un tel point que la vie à bord devient intenable.

C'est un engin sans utilité, placé hors de tout service actif.

Le cuirassé de croisière *Le Vauban*.

Bâtiment hors d'âge, sans protection pour l'artillerie. — On peut le mettre de pair avec *Le Redoutable;* ils suent également la moississure.

A eux deux, ils nous coûtent annuellement 300.000 francs ; ce qui équivaut à du gaspillage.

On éprouve quelque honte à voir le petit pavillon carré des bâtiments militaires flotter à l'avant de telles carcasses, la flamme de guerre pendre à leurs mâts tremblants.

Canonnières cuirassées { *L'Achéron* / *Le Styx*

Deux canonnières de pacotille qui n'ont du bâtiment de guerre que l'étiquette.

Ces deux échantillons d'un type de bâtiment qu'on a appelé « poussière de cuirassé » sont aussi mal conçus que mal venus.

— Mauvais marcheurs, d'un cuirassement médiocre et, par surcroît, fort coûteux, ils ont une commune histoire.

Mis à flot en 1882, *L'Achéron* comme *Le Styx*, furent reconnus comme tenant au plus mal la mer. Leur équilibre, faisant absolument défaut, on dut les décuirasser.

L'Achéron, innavigable, « monument de la sottise des ingénieurs », penchait à l'avant, si bien qu'on dut remplacer son blindage par de la cellulose. Avec les remaniements qu'on lui a fait subir, *L'Achéron* coûte aujourd'hui cinq millions et ne vaut pas un sou.

Il peut à peine naviguer, n'a ni vitesse, ni facilité d'évolution; toute sa puissance offensive réside dans un seul canon qu'il est impossible de tirer sans compromettre la partie de la coque qui le supporte.

Comme canonnières, nous en comptons trois.

L'Aspic.
La Surprise.
La Vipère.

La Surprise, quoique sans protection, est seule à peu près potable; ses deux compagnes, reliques en bois, sans vitesse, avec une artillerie restreinte méritent une prompe retraite.

Comme aviso de 2e classe.

L'Alouette.

Antiquaille en bois, comptant 22 ans d'existence.

Quand on pense que l'armement et l'entretien de tous ces bâtiments entraînent une dépense annuelle de plus de trois millions, et que, par contre, nous n'avons pas un seul torpilleur à Tourane, à Haïphong, à Hongay, à Quang-Tcheou; on est en droit d'affirmer que la défense maritime de notre colonie asiatique n'existe qu'à l'état embryonnaire.

Sans compter, ajoute M. Dubief, dans son très intéressant rapport général, qu'il règne actuellement dans les points d'appui de la flotte la plus étrange et la plus absurde dualité.

Voilà énuméré dans sa brutale nudité, l'ensemble d'une escadre dont le rôle est tracé dans ce seul mot : nul.

Ce semblant de flotte que nous venons de passer en revue, n'est pas une muraille derrière laquelle l'Indo-Chine peut se sentir en sûreté : c'est encore moins une force combative, à

laquelle, elle peut demander l'inviolabilité de son front maritime ; aussi cette faiblesse de notre matériel flottant — parfaitement connue de rivaux, qui seront bientôt des envahisseurs — est-elle le principal atout que l'alliance anglo-yankee-japonaise, ait entre les mains.

Si affligeante que pouvait être cette énumération, il importait de la diffuser, ne fut ce que pour stigmatiser ceux qui — responsables ou non — laissent volontairement en suspens les intérêts les plus immédiats de la défense nationale.

Cette impotente défense maritime est une défaillance ; et, cette défaillance — véritable crime national — elle est écrite en traits palpables, précis comme des chiffres, dans cet examen de la défense maritime de l'Asie Française, examen révélant la plus étonnante manifestation d'inconscience.

Tout n'est-il pas surprenant en cette question.

La défense maritime de l'Indo-Chine est confiée à une autorité *Non Responsable* qui seule décide.

Comprenons bien la valeur et les conséquences de ce mot *Non Responsable* et percevons qu'elle étrange aberration a présidé, en haut lieu, à l'élaboration d'une œuvre qui n'aurait du être mise en pratique qu'avec la complète garantie de la préparation la plus consciencieuse.

Puisqu'il en est ainsi, puisqu'il est des gens dont l'impéritie, l'imprévoyance et l'inconséquence préparent ou plutôt rendent inévitable la décapitation de notre Empire Colonial, comment se fait-il qu'on ne leur demande pas compte de leur gestion et qu'on n'instruise point leur procès.

Comment se peut-il trouver en France, des dirigeants assez visionnaires, pour endormir l'opinion dans une trompeuse sécurité, et se prêter consciemment ou non à une défaillance qui désarme leur patrie, et peut, dans ses conséquences, l'atteindre en plein cœur.

La France coloniale doit être protégée : elle veut des actes émanant de la saine raison et non des hymnes à la solidarité internationale. La plus éloquente « chaleur communicative des banquets » ne vaut pas pour elle le moindre petit torpilleur.

L'Indo-Chine veut en terminer avec ce provisoire, avec cette fiction navale qu'un adversaire actif peut écraser ou violenter aisément.

Nous avons une puissante marine ; l'Indo-Chine demande

qu'on en utilise un nombre raisonnable d'unités à son profit qui est toujours en fin de compte celui de la métropole.

L'Indo-Chine demande — et qui donc incriminerait son désir — que les forces navales françaises cessent d'être un vain mot sur son front maritime.

Nous avons des torpilleurs en France ; pourquoi n'en serait-il pas attaché quelques-uns à Saïgon, Tourane, Hué, Haïphong, Quang-Tcheou.

Nos espérances coloniales nous ordonnent d'agir d'une manière urgente, mais arriverons-nous à nos fins si nous n'exécutons pas sans rémission ces exécrables insouciants — fussent-ils pourvus des meilleurs antécédents socialistes — qui semblent n'occuper des postes officiels que pour parodier, s'encrasser dans une routine hors de saison, s'entêter dans les méprises qui préparent les débâcles ; qui paraissent ne détenir des portefeuilles, que pour faire le plus de mal possible, que pour mettre en scène une ignorance qui n'aboutit qu'au désarroi et à la confusion ; que pour émietter enfin notre puissance navale par des procédés systématiquement désorganisateurs.

*
* *

Le moindre coup-d'œil jeté sur une carte, la moindre étude suffisent pour reconnaître que ce beau territoire français qui a atteint de si bonne heure, un si rare degré de cohésion et d'unité, a besoin d'être fortement garanti sur un front de mer.

Bon gré mal gré, les conditions d'existence de l'Indo-Chine lui sont imposées par sa géographie.

Il y a là une fatalité à laquelle il lui est impossible d'échapper. Elle peut seulement en atténuer les conséquences par une bonne politique.

Est-ce donc, alors, une bonne politique que de laisser subsister un tel danger maritime, surtout quand un si long développement de côtes se prête facilement à toutes les attaques venant de la mer.

Sur la vaste étendue des rives asiatiques, tout est distant, et rien n'est prêt, au moment où la question d'Extrême-Orient prend un nouveau degré d'acuité.

L'unique apparence de défense est à Saïgon. Et cette apparence seule est destinée à lui valoir tôt ou tard les honneurs d'une occupation anglo-yankee-japonaise.

Qu'y a-t-il donc à Saïgon pour soutenir une attaque de vive force.

Le port de Saïgon qui doit jouer un rôle si prépondérant dans l'avenir de la France est-il à la hauteur de sa mission ?

Y maintient-on les cuirassés de station, garde-côtes, torpilleurs, nécessaires pour parer à l'isolement absolu de ce port situé à trois mille lieues de la Mère-Patrie, dont il est au surplus séparé par plusieurs lignes anglaises ?

Sous la pression d'événements imminents, et en son état actuel, peut-il faire face aux besoins de ravitaillement de navires de guerre de toutes dimensions et d'un mouvement actif de transports ?

Est-il organisé et outillé pour réparer nos divisions navales des mers de Chine et d'Indo-Chine, et ce, sans le concours des ressources de la Mère-Patrie, pendant toute la durée d'une guerre navale ?

Possède-t-il un arsenal de premier ordre capable théoriquement de construire et par conséquent de réparer de grands bateaux ?

***

Saïgon, la Gia-Dink des Annamites, a vu le jour et grandi sur des couches de vase et d'argile accumulées au cours des siècles.

Située à l'estuaire d'un des grands fleuves asiatiques, centre de l'afflux ininterrompu des denrées indo-chinoises ; cette cité fluviale et maritime est un port naissant de cet Extrême-Orient dont elle jalonne si heureusement la route.

Mais jusqu'à présent des travaux à peine suffisants y ont été faits pour transformer la rivière et la rendre accessible au tonnage qui s'y presse. En 1901, faute de place, on a dû refuser des navires. Très souvent la circulation y est fort difficile ; il faudra encore du temps et de l'argent pour le mettre à la hauteur du mouvement maritime moderne.

Saïgon possède un bassin de radoub de guerre mais point de commercial et les nombreux steamers ayant besoin d'un carénage sont obligés de se rendre à Singapour et à Hong-Kong, privant ainsi la capitale indo-chinoise d'un gain inévitable.

Il n'y existe pas non plus de grand parc à charbon.

Situé à l'intérieur des terres, son entrée qui appelle un coup de main de l'ennemi est défendue au cap Saint-Jacques par un

système de batteries assez fort, malheureusement facile à tourner, ou même à éviter par un adversaire audacieux ayant comme objectif le cœur de l'Asie française.

Arrivé sous ses murs, l'adversaire aurait facilement raison des quelques milliers de soldats chargés de le défendre et se rendrait vite inexpugnable dans cette position stratégique qui n'est certainement pas assez fortifiée pour faire réfléchir un ennemi résolu à s'en emparer.

Il y a un arsenal à Saïgon. Cet « élément de vie » aussi nécessaire à la flotte que les vaisseaux eux-mêmes, contient cartoucherie et atelier de chargement pour les munitions et le projectile.

Mais point de poudrière et de manufacture pour confectionner des balles et des obus ; point de personnel technique que l'expérience acquise rende capable d'élargir à volonté son effet.

Non seulement cet arsenal ne fabrique pas les armes et munitions nécessaires au corps d'occupation mais — *point rigoureusement véridique* — les approvisionnements de guerre venus de la Métropole seraient insuffisants pour une campagne de quatre mois.

Nous n'avons en somme presque rien en Indo-Chine pour réparer nos propres brèches, et, qui pis est, notre flotte est condamnée à laisser à l'armée toutes les charges de la défense.

L'offensive, et même, à vrai dire, la défensive, sont donc pour nous moins un dessein que des rêves.

Au moment du conflit qu'aurions-nous à opposer aux forces ennemies ?

Peu, bien peu.

Cet état de flagrante infériorité met en question l'avenir de notre grande colonie indo-chinoise tout autant que l'influence française en Extrême-Orient.

Cette faiblesse dans la défense maritime incite l'action de la Triplice anglo-yankee-japonaise, provoque son initiative agressive et lui montre d'avance les places où il faut frapper.

L'Indo-Chine est une proie tentante pour des ennemis déterminés, maîtres de la mer et possesseurs d'énormes moyens de transport.

Facile est un débarquement et rien ne pourra empêcher ce viol de nos frontières par des soldats aguerris et des marins expérimentés.

Le Japon a pris des mesures permanentes pour pouvoir réaliser à tout instant le transport d'un corps expéditionnaire ; quant aux vaisseaux américains ils ont un entraînement spécial acquis des Etats-Unis aux Philippines et *vice versa*.

La flotte à vapeur japonaise, elle-même, compte aujourd'hui plus de 500,000 tonneaux.

Grâce à la puissance actuelle de ses moyens de transport, le Japon a pu, en juillet 1900, expédier rapidement, et sans à-coup, un corps de 25,000 hommes dans le Petchili. Ce mouvement s'est fait sans désarroi dans le service de ses grandes lignes subventionnées.

Il faut aussi des navires en quantité suffisante pour accompagner les convois et appuyer les débarquements.

Les Etats-Unis et l'Angleterre ont les ressources suffisantes en bâtiments de combat.

Que la guerre éclate, et les steamers nippons mobilisés pour la circonstance, porteront sous la protection des escadres alliées de 80,000 à 100,000 hommes en Indo-Chine.

Quelle défense possédons-nous, qui puisse retarder les actes et annihiler les desseins d'un tel déplacement de forces.

Nous ne sommes pas les premiers à le dire, le péril est pressant et bien imprudents sont ceux qui ferment les yeux pour ne pas le voir et se bouchent les oreilles pour ne pas entendre les cris d'alarme qui se succèdent de plus en plus intensifs.

A un ennemi formant un bloc bien homogène, qu'opposera la défense Indo-Chinoise, débordée par la complexité de l'attaque, affaibli par l'étendue des secteurs à protéger.

Une riposte courageuse certes, mais bientôt rompue par l'élan de l'attaque et la puissance numérique de l'adversaire.

Nos troupes feront vaillamment leur devoir, mais assaillies par de multiples difficultés, la victoire leur sera interdite et la résistance leur tiendra lieu de plus belle espérance.

On n'a pas pour elles visé l'offensive, c'est la défensive, qu'on leur assigne dans les calculs. On s'est préoccupé uniquement, exclusivement, de cette défensive, mais n'est-elle pas illusoire sur une frontière dont on n'a ni prévu, ni sérieusement organisé la défense mobile, ce qui laisse apercevoir que tout débarquement ennemi ne sera qu'une question de temps.

Cette opération demande aux marins, comme aux soldats des alliés, de l'ordre et de l'énergie. Mais ne les possèdent-ils pas.

Le transport maritime d'un corps d'armée, comporte un grand nombre de bateaux sans défense et dure longtemps. La présence de ces impedimenta est une gêne pour l'escadre qui l'escorte, une cause de faiblesse dans le combat.

Mais rien ne viendra troubler cette traversée et les escadres tripliciennes n'auront pas à conquérir par une bataille navale, la maîtrise au moins momentanée de la mer.

L'infériorité manifeste de nos unités de combat leur interdisant de sortir à leur honneur d'un engagement quelconque, les escadres alliées, auront le champ libre, et en profiteront pour porter leurs coups sur tous les points vulnérables et vitaux qu'il leur plaira de choisir.

De Chantaboum à Quang-Tcheou, nous pouvons nous attendre à être attaqués avec une rapidité foudroyante. L'ennemi ne cache point ses projets.

Les principaux actes de cette campagne en perspective, les actes décisifs en cette occurrence ont été déjà résolus. Certains indices, à cet égard, décèlent un danger permanent auquel par une économie mal avisée, nous n'avons à opposer que des forces maritimes insuffisantes, que des forces de terre sensiblement trop faibles.

L'attaque, aura comme toujours, d'immenses avantages sur la défense. Les assaillants ont leur plan ; ils choisiront leur moment, leur objectif, les conditions atmosphériques, les plus favorables pour eux, ils jetteront vers leur but, leurs meilleurs officiers, leurs plus audacieux soldats, leurs plus vaillants marins, formant de ce chef, une force entreprenante et facile à diriger.

Pour opérer un débarquement, il faut être maître de la mer, afin que l'opération ne puisse être exposée au désarroi, à la confusion, au moment où elle s'effectue.

Dans ce cas, aucune surprise pour Londres, Washington et Tokio. Sur toute la frontière maritime de l'Indo-Chine, Saïgon et Haïphong sont les seuls points défendus : là seulement existe quelque obstacle aux attaques du large. Partout ailleurs la côte peut être impunément abordée, et l'arrière pays ravagé.

D'ailleurs les forces navales tripliciennes destinées à couvrir toute opération de débarquement sont calculées de manière à s'assurer la supériorité.

L'ordre des convois, leur objectif, tout a été prévu ; les plans d'une telle expédition, ont été minutieusement préparés.

Les Anglo-Yankee-Japonais pourront donc entrer immédiatement dans la période active du programme tracé.

Point de contre-torpilleurs à éviter, point de sous-marins à détruire ; les escadres adverses seront donc archi-suffisantes, pour forcer nos six croiseurs (cinq en réalité), à chercher dans la baie d'Along ou derrière le Cap Saint-Jacques, un refuge immédiat, et à ouvrir ainsi, aux convois alliés, un chemin non disputé.

Dans ces conditions, la mer n'est plus un rempart, c'est une menace, et le Cap Saint-Jacques, fut-il hérissé des plus puissantes batteries de côte, que cela ne compenserait en rien notre pénurie de bâtiments de combat.

Nos quelques unités flottantes vivement refoulées et bloquées dans la baie de Gan-Rai, la flotte triplicienne, achèvera, en un tour de main, l'investissement de l'Indo-Chine.

Ainsi investie, et privée de toute communication avec la Métropole, l'Asie Française sera promptement rendue intenable pour les armes françaises, et ce, grâce à la supériorité énorme obtenue dans les mers de Chine et du Golfe de Siam par la réunion des unités Anglaises, Américaines et Japonaises.

A 2.300 lieues de France, notre domaine asiatique, se trouvera dès le premier jour du conflit isolé de la mère patrie, il ne pourra en recevoir le moindre secours, le moindre renfort en hommes et en munitions.

Livrée à ses seules ressources, l'Indo-Chine ne devra sa sauvegarde qu'à ses propres moyens.

Comment fera-t-elle face à tous les points de l'horizon du moment.

Comment résistera-t-elle aux 100.000 Japonais que les transports de la Triplice Intercontinentale pourront jeter, soit à Tourane, soit aux environs du Cap Saint-Jacques, soit aux abords de la baie d'Along.

En moins de 15 jours, la flotte Anglo-Yankee-Japonaise peut en effet, débarquer sur les côtes Indo-Chinoises une armée mikadonale à même de lutter contre la nôtre.

L'Angleterre appuierait au surplus ce mouvement en envahissant avec une partie de ses forces stationnées en Birmanie, le Muong-Sing, qui n'offrirait aucune résistance.

Menacée par des forces supérieures, appuyées elles-mêmes sur l'arsenal largement approvisionné de Hong-Kong, notre division d'Extrême-Orient, ne trouvant aucun port où se pouvoir ravi-

tailler, n'aurait d'autres alternatives, que de s'immobiliser dans un abri quelconque, ou de périr glorieusement en accomplissant quelque action d'éclat sans portée.

De Hong-Kong, de Cavite, Singapour, de Bornéo, les croiseurs Anglo-Yankee-Japonais cingleront vers les rives Indo-Chinoises, avec l'objectif de paralyser nos moyens d'action ; tandis que le gros de la flotte Triplicienne ayant forcé l'entrée du Donnaï ou du Soïrap, foudroiera *les défenses* de Saïgon, sans grand danger, et partant sans grand honneur.

Nous serions, en somme, attaqués de tous côtés sans la moindre chance d'être approvisionnés, et, les munitions manqueraient vite, car, lacune des plus graves, toutes les colonies les reçoivent de France, et l'Indo-Chine elle-même, n'est pas outillée pour en fabriquer.

Nous aurions devant notre front de mer asiatique l'escadre anglaise se ravitaillant à Singapour, l'escadre yankee des Philippines se ravitaillant à Cavite et à Guam ; l'escadre japonaise et l'escadre australienne se ravitaillant à Hong-Kong.

Véritable rideau de fer que cette flotte de blocus, qui, maîtresse de la mer, serait régulièrement alimentée de ressources lui assurant une constante puissance de résistance et de renouvellement.

Impossible, au surplus, d'espérer le moindre secours de Port-Arthur, la division russe ayant à guerroyer contre les forces unies de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Japon qui bloqueraient le golfe du Petchili ; ces bâtiments tripliciens se munitionnant à volonté dans les ports japonais.

Et comment, au premier écho d'une complication toujours possible et toujours imminente, arriver en Indo-Chine ; comment passer sous le feu des croisières adverses à la fois agressives et inquisitoriales ?

Quelle voie, peut nous rester ouverte à une lointaine diversion navale ?

Aucune.

Toutes facilités pour expédier nos transports et nos troupes jusqu'à Saïgon, pour alimenter sur leur route nos navires en charbon, pour les réparer et les ravitailler, nous seront supprimées, dès l'ouverture des hostilités.

L'Angleterre prévoyante a échelonné sur la route du Pacifique

un véritable chapelet d'escales fortifiées égrenées sans solution de continuité de Londres à Shanghaï.

Gibraltar, Malte, Suez, Perim, Mascate, Columbo, Pointe de Galles, Singapour, Bornéo, Hong-Kong.

Si la voie de Suez n'est pas au pis aller obstruée, elle sera immédiatement fermée à nos escadres par l'armée anglo-égyptienne. L'Angleterre n'attache en effet un si grand prix à l'occupation de l'Egypte, qu'en raison de sa situation géographique, qui en fait la clef de la route la plus courte des Indes et de l'Extrême-Orient.

De Mahé et de Pondichéry nous pourrons d'avance faire notre deuil ; ces deux points de relâche dans les eaux indiennes, seront capturés sans coup férir.

Le Japon, l'Angleterre et les Etats-Unis, seront — par le jeu normal de leurs forces — les maîtres absolus, sinon de droit, du moins de fait, de la mer où nous ne pouvons risquer le moindre convoi sous peine d'en faire don à nos adversaires.

Disposant d'une force très mobile, très agissante, ils se donneront pour mission de faire vite et, d'obvier à tous inconvénients.

Apprêtons-nous à le constater après l'avoir pressenti.

***

L'amiral Bourgeois s'exprime en ces termes, relativement à la défense des frontières maritimes.

Pour assurer complètement la sécurité des frontières maritimes, trois systèmes de défense sont nécessaires.

Au large, en première ligne, la flotte de combat pour lutter contre les forces navales ennemies, dominer la mer, et transporter ce théâtre de la guerre loin des côtes que cette flotte a mission de protéger.

En seconde ligne, les forts et les batteries sur le littoral, les torpilles dans les passes, les torpilleurs et les navires garde-côtes dans les rades et les ports, pour les défendre, et s'opposer aux débarquements.

Enfin, en troisième ligne, les corps de troupes réunis sur des points stratégiques, dans les grands ports ; ou en arrière du littoral, pour se porter rapidement au devant de l'ennemi qui tenterait de débarquer, l'arrêter s'il a réussi, le combattre et le jeter à la mer.

Cette opinion — d'un homme autorisé entre tous — souligne l'importance de trois éléments ; chacun d'eux étant le complément indispensable des deux autres.

A les considérer séparement, notre flotte apparaît comme réduite à sa plus simple expression.

Notre défense mobile n'est pas mieux partagée ; Saïgon englobe la seule apparence de défensive existant en Indo-Chine.

Quant au corps d'occupation, son faible effectif soutiendrait difficilement le choc de plusieurs attaques simultanées.

Des flotilles de torpilleurs et de sous-marins ne suffisent pas, expose le rapport de M. Dubief. Si l'ennemi parvient à débarquer, il faut pouvoir l'arrêter, lui disputer le terrain, l'user par une lutte où nous aurons l'avantage d'une connaissance parfaite du pays et de l'accoutumance au climat.

Cela est certain, Pour protéger l'Indo-Chine, ce n'est pas trop du concours énergique de la défense sur mer et sur terre se prêtant un mutuel appui.

En ce qui concerne la défense sur terre, nous sommes dépourvus de moyens sérieux de résistance.

Les troupes affectées à la défense de notre Empire Indo-Chinois sont notoirement insuffisantes.

Trente-deux mille hommes en tout.

Une division en Cochinchine et deux au Tonkin.

Si nous examinons l'artillerie, nous nous trouvons en face des mêmes déceptions.

Il est de claire évidence que nous nous trouvons dans une fâcheuse situation ; aucune décision n'est prise pour y remédier, notre grand tort étant de toujours compter sur un héroïsme capable de faire reculer l'ennemi et de forcer la victoire.

En défendant Haïphong et Saïgon, l'Indo-Chine reste désarmée contre l'imprévu qui peut l'assaillir de tous côtés.

Elle a derrière son front terrestre trois voisins immédiats qu'elle ne peut ni oublier, ni négliger. Il lui faut se tenir en garde contre l'invasion chinoise et l'envahissement siamois qui se prépare tous les jours sous le couvert d'une politique louvoyante qui en prend à son aise à Bankok.

La main des Indes et de ses quatre corps d'armée n'est pas sans peser également sur la France d'Asie.

L'Indo-Chine, écrit M. Louis Salaun, est par le Tonkin *étroitement associée au monde chinois*, par la vallée du Mékong, *elle est intéressée de très près à la vie siamoise.*

L'immense « éponge chinoise » d'un côté ; de l'autre, le Siam, frayant la voie aux Japonais pour qui Saïgon, constitue un objectif à souhait.

Voilà la réalité dans sa frappante simplicité.

Elle n'est guère avenante, car toute illusion en est exclue.

Evidemment, les couleurs de ce tableau étant moins que brillantes, on nous accusera — à tort — de broyer du noir ; mais nous avons le plus grand intérêt à bien connaître des ennemis, qui visent ostensiblement l'éclipse de la puissance française en Asie.

Considérons l'offensive japonaise, soit à la suite d'un débarquement sur la frontière maritime, soit à la suite de l'envahissement par le Siam, avec sa connivence et celle de l'Angleterre. Il ne faut pas en effet perdre de vue, que Bangkok annexe de Londres facilite les embûches du *Foreign Office* et jouera dans toute crise ultérieure un rôle où l'astuce ne cédera le pas qu'à l'activité.

*
* *

Sous le rapport militaire le Japon pays essentiellement guerrier égale aujourd'hui tous ses modèles. Dans le règlement de tout conflit maritime l'Empire du Mikado constitue, nul ne le conteste, un facteur de tout premier ordre (1).

Consacré grande puissance, conscient de son admirable situation en Extrême-Orient, de la force et de l'autorité que lui inoculent l'alliance anglaise et l'accord yankee, il n'est point de projets que son incommensurable orgueil ne caresse et n'essaye de résoudre.

Tel son vaste programme d'expansion vers le sud.

Depuis qu'il s'est imposé des frais d'armement considérables, depuis qu'il possède une flotte pourvue de tout l'outillage moderne il poursuit un double but : l'annexion de la Corée et la conquête de l'Indo-Chine.

L'inéluctable nécessité où il se trouve d'acquérir un empire colonial l'a bien vite amené à porter ses vues sur notre grande colonie asiatique — qu'une assez faible distance sépare de Formose — et, dont la possession lui paraît digne d'occuper son attention, ses efforts, et son intelligence.

Nul ne devient grand dans l'histoire, sans avoir recueilli un grand héritage, et l'héritage du Japon c'est la France d'Asie.

C'est pour ce pays surpeuplé, l'exutoire rêvé.

On considère à Tokio que la sphère d'action du Japon est dans le sud de la Chine, aussi l'intérêt que les fils du « Soleil-

(1) La guerre russo-japonaise nous le démontre.

Levant » portent à notre empire indo-chinois croît-il de jour en jour, attirés qu'ils sont par ses richesses naturelles.

Certains qu'ils sont du consentement de l'Angleterre, des encouragements des Etats-Unis, de l'appui du Siam, délibérément devenu notre ennemi, ils songent avec insistance à la conquête de cette immense presqu'île dont le Siam fait physiquement partie et que l'on nomme avec raison le grenier à riz de l'Extrême-Orient.

Nous sommes donc appelés dans les Deltas de l'Indo-Chine et du Tonkin à combattre un ennemi fortement organisé, capable de mettre en ligne de puissantes unités, corps d'armée, divisions ou brigades, et, il importe que nous puissions avoir autre chose que des éléments réduits à opposer à une agression prévue qu'on ne peut plus se flatter de conjurer.

En ce qui concerne notre domaine asiatique, les Japonais ont une solution exempte de tergiversations ; ils considèrent comme devant faire partie de leur légitime sphère d'influence = Saïgon, Hué, Hanoï, etc., et, ce n'est pas sans raison qu'ils y ont envoyé à plusieurs reprises des missions, qui, sous prétexte d'y étudier la colonisation, s'y livraient à tous autres exercices.

Il est surtout fait allusion à la mission militaire dirigée par le chef d'état-major général en personne, le général Kawakami, et qui séjourna quelques semaines au Tonkin, il y a trois ans. Quant à ceux qui auraient encore des illusions sur l'état de défense de nos colonies d'Indo Chine, je les prie de se reporter à la correspondance du général Borgnis-Desbordes, ancien commandant en chef, qui fut publiée il y a cinq ou six mois, après la mort de ce général. Je puis ajouter, en toute connaissance de cause, que M. Doumer a adressé maintes fois au gouvernement sur ce sujet des rapports, regrettant en termes très pressants l'insuffisance de moyens de défense en Indo-Chine.

Pendant plusieurs années, en effet, le gouvernement du Mikado a envoyé en Indo-Chine des missions commerciales et militaires qui ont reconnu les côtes et l'extérieur de notre possession.

Elles ont sillonné la presqu'île en tous sens, avec notre autorisation, remonté le Fleuve Rouge et le Mékong, visité les principaux centres, les ports militaires importants, relevé les routes, etc., etc.

Elles trouvaient d'ailleurs le meilleur accueil auprès des autorités ; ce n'est qu'à la longue, que notre gouvernement, naïf

oh combien, a décliné l'honneur de ces visites plus que suspectes.

Mais, en dignes apprentis de la souplesse britannique, ils sont tenaces, les insinuants Japonais. Ces petits hommes jaunes, aux paupières fendues en amande, à l'air très subtil et à la main menue, intrus mystérieux aux visées astucieuses, viennent alors officieusement au lieu de venir officiellement.

Les fils du Japon ont établi leurs preuves sur les champs de bataille ; sur terre et sur mer ils ont fait un si judicieux emploi d'un armement supérieur que nos compétences militaires elles-mêmes en ont pu tirer des leçons.

Mais, d'autre part, ils sont passés maîtres en l'art de l'espionnage, ils l'exercent avec une rare habileté qui procure d'abondants sujets de réconfort à la pudique Albion.

Bien entendu, au cours de leurs visites en Indo-Chine, et, on le comprend aisément, ces éphèbes au teint couleur de citron, se tiennent au courant de tout ce qui se passe, et notent soigneusement tout ce qui peut les intéresser. Ils déploient, pour ce faire, une adresse surprenante.

A l'heure actuelle, écrit M. F. Mury, l'*Indo-Chine est littéralement envahie par une nuée de sujets japonais, dont un certain nombre appartiennent à l'armée comme sous-officiers, voire comme officiers.*

Les uns sont commerçants dans les grandes villes. Les autres parcourent les campagnes en qualité de commis-voyageurs, offrant aux indigènes les produits du Japon, au grand désespoir des Célestes qui avaient jusqu'ici le monopole de ce commerce et servaient seuls d'intermédiaires entre les agriculteurs annamites et les gros exportateurs.

Quant au Siam, il se joue de nos décisions et de nos protestations ; avec l'agrément de l'Angleterre, il ne nous épargne aucune vexation quand il ne va pas jusqu'à l'insulte. Sous l'égide du Foreign Office qui l'encourage à multiplier ses tracasseries, à nous chercher noise, à nous prodiguer les heurts et les froissements, la cour de Bangkok se permet impunément toutes les insolences.

Le Siam est un coin au cœur de notre empire extrême oriental, et ce coin est complètement acquis à la duplicité britannique. Preuves : la guerre d'influence que nous fait l'Angleterre dans la vallée du Menam où elle voit nos progrès d'un œil défavo-

rable ; les soldats du Royaume-Uni qui occupent Bangkok sous prétexte de police, et enfin, dangereuse perspective, l'intrusion des Japonais dans les questions franco-siamoises, intrusion jugée nécessaire par l'Angleterre, désireuse de se procurer des armes pour l'avenir.

C'est une géniale combinaison britannique que cette constante introduction du Japon, son alliée, dans la place siamoise.

Là, abritée derrière les nationaux de l'Empire du Soleil-Levant, elle ne perd aucune occasion de saper nos prétentions de prédominance dans ce coin asiatique ; elle ne laisse échapper aucune circonstance d'intervenir à l'encontre de nos objectifs.

Le Japon est, pour dame Albion, là comme ailleurs, le solide plastron derrière lequel elle prend solidement pied sur le sol birman et pratique la mainmise sur les Etats malais dont elle escompte l'absorption.

A considérer sans illusion des actes qui ne laissent pas l'ombre d'un doute sur les arrière-pensées qu'il personnifient, il saute aux yeux, qu'Anglais, Yankee, Japonais et Siamois, obéissent à une même pensée, convergent vers un même but :

Annihiler la France en Extrême-Orient, démembrer notre Empire colonial, le décapiter si possible.

Le cœur et le cerveau sont à Londres et à Washington, les bras sont à Bangkok et à Tokio.

Bangkok et Tokio dont les prétentions illégitimes s'emploient à biffer d'un trait le prestige français sur les rives asiatiques. Bangkok et Tokio, peuplés de petits Machiavels olivâtres qui se figurent être de profonds diplomates parce qu'ils vont chercher leur providence sur les bords de l'Hudson ou de la Tamise ; roquets jaunes mués en courtiers marrons que stipendie la race anglo-saxonne pour aboyer sur les talons de la France.

Bangkok et Tokio, fourvoyés dans la galère anglo-américaine, vont se rapprochant sous les auspices de leurs cornacs du Foreign Office.

L'évolution, d'après conseils ou ordres, qui se produit dans les relations du Siam et du Japon, révèle tous les indices, non d'un rapprochement siamois-japonais, ces deux Etats n'ayant jamais été séparés, mais d'un resserrement très ostensible des liens qui unissaient les deux puissances extrême-orientales.

Depuis 1895, l'influence japonaise n'a pas cessé de grandir au Siam, et depuis la conclusion du traité anglo-Japonais, Bangkok répond plus que jamais aux avances de Tokio.

Actuellement, S. M. Chula-long-Korn ne prend aucune décision importante sans l'assentiment du Mikado ; deux hauts magistrats japonais remplissent à ses côtés les fonctions de conseillers juridiques.

Les Japonais déploient au Siam une activité d'investigation dont on peut difficilement se faire une idée ; elle va d'ailleurs s'amplifiant parce que les causes qui l'ont provoquée n'ont cessé d'agir et prennent au contraire une force nouvelle du traité anglo-japonais.

La splendide vallée que féconde le large Menam aux eaux vivantes, est le théâtre de leurs menées clandestines, et pourtant ce riche grenier d'abondance est indispensable à la prospérité et à la sécurité future de notre Empire indo-chinois.

Cette immigration est telle qu'en Juin 1902, M. Klobukoski, notre dernier ministre à Bangkok — et ministre énergique — est obligé de protester contre les concessions accordées aux Japonais dans la vallée du Semoun où ils abondent, aux portes mêmes de notre colonie.

En 1899, le gouvernement de Tokio a installé une légation à Bangkok, *pour surveiller les intérêts* de ses nationaux. La création d'une société anonyme japonaise a immédiatement suivi, qui s'occupe de prêts hypothécaires et qui, sous le couvert de ses opérations, a obtenu d'importantes concessions de terres aux environs de la capitale.

Sous les auspices de l'envoyé japonais, on a vu se créer à Bangkok une Ecole enseignant la langue des sujets du Mikado. — Une Société amicale siamo-japonaise s'est également constituée, véritable succursale de la ligue « Kokumin-Domei-Kdai » dont l'organe *Le Thoyo* insérait, dans son premier numéro, qu'au *Japon se trouve dévolu le rôle de défenseur du Siam.*

Les Allemands, Suédois, Danois, qui commandaient précédemment l'armée siamoise, font peu à peu place à des instructeurs japonais. — Les enrôlements multiples de ces alliés de l'Angleterre nous furent révélés vers 1900-1901 ; et, lors de l'incursion que les Siamois firent en 1902 sur les bords du Mékong et qui faillit amener un conflit, ils avaient, au nombre de leurs gradés, de nombreux officiers japonais.

Tout nous laisse présager l'organisation prochaine de la marine siamoise par les officiers des navires mikadoniens, qui tenteront de transformer en marins les pêchenrs du Ménam.

Enfin, en 1903, le Siam a envoyé son héritier présomptif à Tokio. — Ce voyage — écrit M. Francis Mury — avait pour but secret de solliciter la protection du Mikado et *de jeter les premières bases d'une alliance.*

L'accueil empressé fait à ce jeune prince, les honneurs extraordinaires qui lui ont été prodigués ; son union projetée avec une fille du Mikado, prouvent surabondamment que l'intervention japonaise est proche en Indo-Chine.

En somme, cette infiltration japonaise, favorisée par la connivence directe du Siam et la complicité indirecte de l'Angleterre, justifie — pour la défense de l'Indo-Chine — toute mesure propre à parer au plus pressé.

A voir les Japonais si remuants et partant si redoutables aux portes de Saïgon, on juge de la dernière imprudence une organisation militaire aussi restreinte que celle qui a pour mission de défendre le delta cochinchinois.

On ne saurait s'affranchir de la pensée, que rien ne protège notre colonie indo-chinoise contre une attaque sérieuse venant du Siam ; de ce pays, formellement hostile à nos espoirs, devenu peu à peu pour le Japon un propice terrain de culture anti-française ; de ce pays, où Anglais, Yankee et Japonais se concertent et conspirent à l'envie contre le crédit de la France en Extrême-Orient et, dont la commune arrogance à l'égard de nos intérêts, décèle l'âpreté du duel futur.

Il y a bien le Mékong, mais un fleuve, quelle que soit sa largeur, n'a jamais été une ligne de défense efficace. — La frontière, déterminée en 1893, est purement idéale. — Aucun fort n'y a été élevé. — Une armée peut arriver, presque sans coup férir, au cœur même de la Cochinchine. *Elle ne trouverait devant elle que les poitrines de nos soldats.*

Et que deviendrait notre brigade de l'Indo-Chine avec son effectif restreint, si elle se trouvait en présence de troupes siamoises commandées par des officiers japonais et soutenues par un corps d'armée du Mikado.

Le danger n'est pas moindre du côté du Céleste-Empire.

Pourrions-nous tenir contre les troupes chinoises, contre cette nouvelle muraille de Chine mouvante et irrésistible, dévalant sur

nos riches contrées des Deltas, jonchant le sol de ruines et marquant son passage par de longs sillons de feu.

Cette pensée seule inflige la plus douloureuse perplexité à tous ceux qui tiennent pour prévue et impossible à conjurer cette intervention armée d'un peuple qui nombre 400 millions d'habitants.

Qui donc, se flattant d'avoir surpris les vœux encore muets de cette masse profonde, étroitement serrée sur un continent massif, se hasarderait à prédire que la Chine ne bougera pas et que les mailles de l'armée chinoise ne se resserreront pas autour du Delta en un réseau impénétrable.

Les moyens ne font pas défaut à l'Empire du Milieu, la volonté seule — l'iniative peut-être — lui manque.

Mais la Chine a des amis empressés, qui se sont constitués ses bergers, ses soutiens moraux, ses directeurs de conscience.

Tour à tour, les Anglais, les Yankees, les Japonais se sont découvert d'ardentes et *loyales* sympathies pour les Célestes.

Leur action indirecte, dissimulée, mais néanmoins énergique aigrit et envenime par des insinuations tendancieuses, des nouvelles erronées, toutes dissidences sino-françaises.

Et non seulement cette politique anglo-saxonne, qui « se grandit sur les ruines de tous », développe en Chine une force capable de faire contrepoids au prestige européen, mais elle endigue, de son mieux, la vitalité asiatique pour la déverser sur l'Indo-Chine et l'engloutir.

Si la pression de l'Angleterre, des Etats-Unis et du Japon a porté ses fruits et que la Chine se fasse solidaire de leurs agissements, son attitude hostile ne peut manquer de se manifester par des actes qui deviendront de suite un péril extrême pour notre colonie.

C'est alors l'Indo-Chine enserrée dans un étau et bientôt isolée de toute communication terrestre extérieure.

C'est là une hypothèse extrême qu'il n'est certainement pas prématuré d'envisager.

M. Etienne en a justement rappelé la menace en ces termes :

L'heure est venue pour la France d'avoir une politique asiatique certaine, consciente d'elle même. La crise chinoise, qui ne fait que s'ouvrir, ne manquera pas de modifier profondément, *en bien ou en mal*, la situation des peuples ayant des intérêts en Asie. Elle peut aboutir à un partage plus ou moins net de la Chine en sphère d'influence, et dans ce cas, il importe à la puissance

maîtresse de l'Indo-Chine, de savoir clairement et d'avance, ce dont elle doit s'assurer pour garantir les approches de sa colonie.

Elle peut, au contraire, laisser le grand corps chinois intact, mais travaillé par un mouvement de transformation que les influences étrangères essaient d'orienter à leur profit.

Cette évolution redoutable fera peut être de la Chine un admirable marché pacifique, mais il n'est pas non plus impossible qu'elle fasse de la masse chinoise transformée,

l'instrument irrésistible de la ruine de notre empire Indo-Chinois.

On voit combien il importe que nous discernions, que nous utilisions, dans la mesure du possible, les forces intérieures et étrangères, capables d'influer sur l'évolution de la Chine.

Le rôle des forces terrestres, en Indo-Chine, paraît donc loin d'être négligeable en présence de la nécessité de défendre avec acharnement un domaine dont la richesse augmente chaque jour, et qui chaque jour excite les convoitises plus grandes de loups cerviers désireux de se l'adjuger d'une façon effective.

Le corps d'occupation de l'Indo-Chine est tout à fait insuffisant, un renforcement s'impose immédiat, qui naît des nécessités mêmes de la situation.

L'Indo-Chine peut à peine mettre en ligne 32.000 hommes, et tandis qu'elle tenterait lentement d'accroître cette force, l'ennemi aurait tout le loisir de la détruire avec la sienne.

Le rapport du Général en chef des troupes indo-chinoises la reconnaît en termes explicites, cette faiblesse de notre division militaire.

La guerre de Chine — écrit le général Dodds — a permis à l'Indo-Chine de prouver, à la Mère-Patrie, que celle-ci avait en elle une sentinelle vigilante prête à ne rien laisser sacrifier de la France en Extrême-Orient. La colonie et son armée marchent parallèlement dans la voie du progrès, et l'Indo-Chine dont on ne saurait se lasser de dire qu'elle est le plus beau fleuron de notre couronne coloniale, *pourra envisager sans crainte une agression étrangère, le jour qu'il faut espérer prochain, où aura été accompli l'effort final qu donnera à son armée le minimum de puissance nécessaire.*

Le jour qu'il faut espérer prochain est significatif sous la plume du Commandant en chef des troupes Indo-Chinoises. Il serait intéressant de savoir quand ce jour est appelé à prendre place. Mais personne ne semble avoir la curiosité de s'en informer.

Et *le Minimum* de puissance nécessaire. Ce n'est pas en

somme trop demander. Obtenir un minimum en déployant toutes les ressources dont on dispsse.

Voilà le fait tangible : à l'heure actuelle, l'Indo-Chine n'est pas sérieusement défendue et sa capture apparaît, en somme, comme relativement facile.

Aussi est-elle envisagée à Londres, à Washington et principalement à Tokio, avec une certaine complaisance. Elle est, d'ailleurs, depuis longtemps considérée comme une perspective attrayante par ces trois chancelleries, très au courant de ce qui peut intéresser les forces et les moyens de notre empire indo-chinois.

L'Indo-Chine est à découvert entre trois feux croisés, et pour permettre d'en discerner les conséquences, faut-il montrer l'Angleterre et les Etats-Unis impatients d'ambition et de domination, l'équilibre de l'Europe près de disparaître dans une convulsion de la force, et au bout de ce phénomène effrayant, un nouvel empire anglo-saxon.

L'Indo-Chine est dénuée de protection sur le chemin des flottes ennemies, sur le grand chemin commercial et stratégique du Pacifique, entre ces deux bornes casematées, Hong-Kong et Singapour.

Sur terre, des soldats français la défendent, mais leur héroïsme ne saurait compenser leur infériorité numérique; sur mer, quelques croiseurs soutiennent son honneur, mais ils sont encadrés d'antiquités poussives et de rossignols sans valeur.

Elle n'est donc pas à l'abri d'un coup de main et cette constatation nous reporte mentalement en 1898, où les événements nous surprirent en flagrant délit d'infériorité défensive.

Rappelons-nous, qu'au lendemain de Fachoda, le gouvernement fut contraint d'engager de son chef, de son autorité, sans le consentement préalable de la Chambre, une dépense de plus de 60 millions.

N'est-ce pas là un symptôme alarmant, l'indice irréfutable que la défense maritime de notre domaine colonial était au-dessous de toute raison.

Et pourtant, n'avons-nous pas entendu, au Parlement, des marins comme l'amiral Péron, l'amiral Krantz, affirmer :

1° Que nous étions prêts à l'offensive dans la Méditerranée, et à la défensive dans la Manche;

2° Que nous pouvions dormir tranquilles.

Et, quelques semaines plus tard, alors que confiants dans la parole de ces deux hommes autorisés, nous dormions sur nos deux oreilles, nous étions subitement réveillés par une demande de 65 millions de crédit.

Le réveil était dur, et l'ahurissement bien compréhensible.

Et les souvenirs de l'année terrible se représentaient à l'esprit; l'histoire du « bouton de guètre » de 1870, était rééditée.

La défense maritime des colonies, telle qu'elle existe actuellement, suscite les jugements les plus sévères.

Ecoutons, en 1899, M. Fleury-Ravarin dénoncer la funeste impéritie qui la régit :

Comment, dit-il, ne pas être frappé des incohérences, des contradictions, du chaos qui président à la mise en œuvre de nos forces militaires, qu'il s'agisse de la défense du littoral, ou qu'il s'agisse de la défense de nos colonies.

Retraçons le tableau bien triste, en vérité, qui en est fait en 1898, par le général Borgnis-Desbordes.

La France peut se réveiller tout à coup mêlée, malgré elle, à l'une des plus formidables luttes maritimes des temps modernes.

En face d'éventualités menaçantes, renoncer à organiser rapidement tant en matériel qu'en personnel, les points d'appui de la flotte à l'extérieur, c'est abdiquer notre rôle colonial; c'est également abdiquer notre rôle commercial dans le Monde, car la force reste la sauvegarde du droit; c'est dire aux puissances étrangères qui nous jalousent et nous observent : *Nos colonies, notre marine marchande, notre commerce, vous pouvez en faire ce que vous voudrez, sans qu'il vous en coûte un effort sérieux.*

Si la France veut remplir dans le monde le rôle maritime important que lui assignent ses traditions, elle n'a pas un moment à perdre.

A l'heure actuelle, les colonies ne sont pas sérieusement défendues.

En dépit de tous ces avertissements, de tous ces cris d'alarme, ceux qui ont charge de cette défense maritime, ne paraissent nullement émus, ils gardent un calme olympien et, cependant que la situation va sans cesse s'aggravant, l'inertie chez eux, reste à l'ordre du jour (1).

---

(1) L'enquête sur la marine que révèle-t-elle, ces jours-ci :

Que le Conseil supérieur de la marine n'est pas convoqué.

Que l'autorité de l'état-major est visiblement annihilée.

Que la marine obéit aux impulsions capricieuses d'une volonté désordonnée.

Que la cohésion de notre armée navale est compromise.

Que la marine française est désorganisée par une inertie calculée et qu'aujourd'hui, en 1904, la sécurité nationale n'est plus qu'un mot.

Voilà ce à quoi la France devrait avoir hâte de mettre ordre. — Ses intérêts en Extrême-Orient sont, en effet, de ceux qui ne peuvent manquer de frapper tous les esprits avec la clarté de l'évidence. — L'Europe elle même doit seconder la France, car nous ne saurions perdre l'Indo-Chine, sans qu'il en résulte des perturbations profondes, modifiant gravement l'équilibre des forces mondiales en Asie.

La question de la défense maritime de notre Empire indo-chinois intéresse donc au plus haut point les puissance continentales du vieux monde.

Pourquoi, en ce cas, le groupe européen, ne constituerait-il pas une accumulation de moyens d'action permettant de résister avec chance d'efficacité au bloc anglo-américain, bloc de toutes les audaces, bloc de toutes les convoitises.

Une concentration navale serait nécessaire sur les positions naturelles de combat. Les escadres franco austro-italo-allemandes pourraient se réunir à Saïgon. Là, pourrait être appréciée la puissance effective des forces maritimes disposées à combattre pour la prépondérance de l'Europe.

***

Si nous voulons demeurer en Indo-Chine avec la volonté formelle d'en rester les maîtres, d'en disposer en toute liberté, sa mise en état de défense complète s'impose de suite.

La France n'a pas, au début de 1904, d'intérêt plus urgent à sauvegarder.

***

Sous quelque point de vue qui l'on se place, l'état de tension des rivalités internationales est de mauvais présage ; les bruits les plus alarmants se propagent avec persistance, ils grossissent d'heure en heure ; la sécurité est dangereusement hypothétique, le conflit mondial peut éclater à l'improviste.

Tout prend en Extrême-Orient un aspect de sombre augure ; les plus sombres nuages s'amoncellent sur l'Indo-Chine.

En tous lieux, les perspectives sont loin d'être pacifiques, et M. Doumer l'a pressenti, en disant que le xxe siècle, ne s'écoulera pas sans que de graves événements se produisent en Extrême-Orient.

La plus élémentaires prudence nous oblige donc à prendre des mesures pour nous garer de l'avalanche asiatique ; elle nous fait un devoir impérieux de protéger notre riche possession, et de

la soustraire aux entreprises dont elle sera certainement l'objet.

La défense maritime de l'Indo-Chine.

Quelle pesante responsabilité.

Ne doit-elle pas donner à réfléchir à ceux à qui incombe la charge d'y présider.

Erreur profonde.

En présence des événements, qu'a fait et que fait encore « Qui de droit » pour la défense maritime de notre admirable possession asiatique.

La guerre est dans l'air, et ceux qui doivent agir n'ont pas retrouvé la conscience de leurs devoirs, depuis trop longtemps perdue.

Auxiliaires inconscients de nos pires ennemis, Messieurs les « Non Responsables » jouent un rôle de sphynx assistant avec apparence d'impassibilité aux complications croissantes qui s'additionnent près des frontières de l'Indo-Chine ; aux préparatifs de combat qui se dessinent et se resserrent d'heure en heure, entre la Russie ayant la France pour alliée, et le Japon s'appuyant sur l'Angleterre et les Etats-Unis étroitement liés à sa cause.

Tiennent-ils seulement compte des éventualités dans leurs calculs, et prévoient-ils qu'elle conduite suivre, dans le cas où elles se réaliseraient.

Messieurs les « Non Responsable » occupés à effriter nos forces navales, ont complètement perdu la notion de leur mission exacte.

Soit qu'ils demeurent plongés en léthargie ; soit qu'ils promènent leur éloquence et leur « chaleur communicative » au gré de distantes et successives inaugurations, leur cœur demeure léger, d'un optimisme insouciant.

Leur raisonnement consiste à invoquer des prétexte qui n'ont rien de sérieux.

Ils délaissent — entre temps — les plus vulgaires sûretés envers un conflit que tout concourt à faire pressentir comme l'œuvre calculée et violente d'une triple volonté résolue à ne reculer devant rien, et à procéder « par le fer et par le feu » dans l'intérêt des ambitions anglo-saxonnes.

Cet état de choses, est une constante menace.

En effet, à moins d'une prompte alliance entre les puissances

continentales, nous ne pouvons compter sur aucun hasard heureux, pour nous ouvrir quelque perspective imprévue.

Il ne sert à rien d'espérer quelque coup de fortune, d'attendre une inspiration du ciel, avec la résignation du musulman fataliste.

Il faut agir.

L'Indo-Chine doit être incessamment mise sur un pied sérieux de défense, dut la pesanteur de ce fardeau financier inévitable, puisque dicté par les circonstances, paraître quelque peu lourd à la Métropole.

On doit par d'énergiques dispositions qui sont d'avance appuyées par le sentiment national, constituer à notre Empire indo-chinois, une armure qui la préserve de tout aléa, et ce, avec la promptitude qu'inspire le sentiment d'un péril pressant.

L'Indo-Chine doit être mise en mesure de soutenir un blocus maritime.

Il y a là, un intérêt si grave, si important, que nous serons obligés d'aller jusqu'au bout pour le sauvegarder.

Fortifier l'Indo-Chine sur son front de mer, est une œuvre qui suppose des efforts énergiques et de la suite dans les décisions prises.

Cette question n'est pas de celles qui se résolvent par un trait de génie. Elle demande infiniment de persévérance et non moins de perspicacité.

Notre vigilance en ce qui concerne notre Empire asiatique doit être une ligne de conduite tenace, s'efforçant de réaliser l'unité dans la direction et dans l'action ; se préservant également des folles ardeurs, et des défaillances qui ne manquent jamais de les suivre.

En matière de défense maritime, comme en matière de succès, on n'improvise pas.

Une sécurité sérieuse et durable ne peut être achetée que par des efforts continus convergeant vers un même but.

On ne s'assure des conditions favorables que par une longue et active prévoyance.

Le temps n'est plus des retranchements de terre hâtivement improvisés.

On ne peut rien établir à la hâte, rien réaliser fiévreusement ; les convulsions et les soubresauts appartiennent à un passé qui ne renaîtra pas ; l'ère nouvelle répugne à l'éparpillement des forces vives d'un pays ; si elle appelle l'effort sensé, l'effort raisonné

pour conseiller et pour guide, elle fait de la cohésion le premier souci de ses entreprises.

Il ne s'agit pas quand il n'est plus temps de prétendre réparer l'irréparable.

Nous en avons été instruits au lendemain des événements de 1870 et de 1898 ; tous frémissants de stupeur et d'anxiété, nous avons vu se dérouler les rapides péripéties qui, dévoilant notre insuffisante préparation, balayaient nos espérances et nous acculaient aux plus cruelles déceptions.

Le passé nous apprend, qu'en ces terribles phases, les Français passent successivement des ordres aux contre-ordres, de l'irrésolution à la fièvre, et de la fièvre à l'irrésolution ; que les volte-faces se font nombreuses et inquiétantes.

Que la guerre éclate demain, et dans un emportement fiévreux, dans une sorte de vertige, la France verra l'escouade des « Non Responsables » aggraver les légèretés de la veille par les fautes du lendemain ; elle se retrouvera bientôt face à face avec le désespoir des malheurs inattendus, des malheurs sans remèdes.

De crainte que le réveil ne soit trop douloureux, gratifions immédiatement notre colonie, de tout ce qui lui est nécessaire, pour qu'elle puisse se suffire à elle-même en cas de guerre.

Il s'agit de ressources à bref délai car, le cas échéant nous ne saurions gagner de vitesse les forces de ceux qui se disposent à nous combattre.

Avant tout, nous dit M. Dubief, dans son rapport sur le Budget des Colonies, il faut évidemment empêcher ou retarder un débarquement. En France, les voies de communications ont pris un tel développement, que l'on peut avoir la certitude d'opposer à l'ennemi, au bout de quelques heures, des troupes suffisantes pour l'arrêter.

Aux Colonies, il n'en est pas ainsi, et c'est pourquoi la défense des côtes y est plus nécessaire encore que dans la Métropole.

Ce n'est pas non plus après l'ouverture des hostilités qu'il faudra songer à expédier des bâtiments de guerre, des troupes et des approvisionnements dans une possession aussi lointaine.

L'Indo-Chine n'a accès, soit à l'Europe, soit à l'Extrême-Orient, qu'en passant par l'un ou l'autre des grands ports — anglais naturellement — de Singapour et de Hong-Kong placés

chacun à deux ou trois jours de mer de Saïgon et admirablement positionnés pour surveiller la grande presqu'île asiatique.

L'Indo-Chine ne peut donc se soustraire aux événements qui, dans le Pacifique, affectent son voisinage, et dans le Pacifique qui est son champ d'opérations habituel, l'alliance anglo-yankee-japonaise est chez elle ; elle a ses stations navales, ses arsenaux pour réparer ses avaries de combat, ses approvisionnements et ses réserves ; son réseau télégraphique y est merveilleusement développé ce qui est encore pour elle un surcroît de puissance.

Il en résulte que la création immédiate d'une forte escadre indo-chinoise s'impose péremptoirement ; en différer l'organisation et la mise en activité est plus qu'une imprudence, c'est un suicide (1).

Et puisque Saïgon est le point indiqué, par sa situation géographique et les ressources illimitées qu'il peut tirer de l'Indo-Chine, pour être le pivot de toute opération navale en Extrême-Orient, il faut y constituer une puissante division de réserve n'ayant rien de commun avec le noyau vermoulu qui se pourrit aujourd'hui dans les eaux du Delta.

Pour protéger l'immense étendue des côtes de Quang-Tcheou à Chantaboum, on doit, au plus tôt, cesser de faire fond sur des bâtiments de rebut, de faiblesse dérisoire. N'oublions pas que l'Angleterre a mis sa marine sur le pied nécessaire pour pouvoir faire reculer sa frontière maritime jusqu'à la limite des eaux territoriales de ses adversaires.

A notre flotte d'Extrême-Orient, il importe de n'affecter que des navires de première classe, de ces bâtiments de combat qui sont la raison d'être de toute escadre militaire, de ces unités à même de riposter vigoureusement à la première attaque.

A offensive mobile, défensive mobile.

Donnons en conséquence sur nos rives asiatiques à tout ce qui est mobile, une part prépondérante dans la défense.

Il faut précipitamment doter les côtes indo-chinoises de torpilleurs et de quelques sous-marins qu'elles attendent ; en les distribuant judicieusement sur le littoral, nous aurons avisé efficacement au plus pressé.

Nous avons en France 235 torpilleurs de première et de

---

(1) Voir actuellement la Commission du budget et le ministre de la marine.

deuxième classes dont la plupart sont en réserve et nous disposerons prochainement de 52 submersibles ou sous-marins.

Il est donc aisé, sans compromettre la défense de notre territoire — défense que nos troupes métropolitaines suffisent du reste à assurer — d'envoyer en Indo-Chine, une trentaine de ces bâtiments.

Concentrés sur les points les plus importants, où l'ennemi est susceptible de porter ses coups les plus redoutables, quelques contre-torpilleurs pouvant étendre à la haute mer leur rayon d'action et leur champ d'opération, constitueraient le rempart le plus sûr contre toute agression maritime.

Cette flottille de torpilleurs et de sous-marins, purgeant le front maritime indo-chinois de tous éléments hostiles, nous rendrait en cas de guerre d'incalculables services, tout en coûtant moitié moins cher que la flotte à peu près hors de service que nous entretenons bénévolement en Extrême-Orient.

De même est-il au plus haut point nécessaire de chercher à tirer le meilleur parti possible des points stratégiques côtiers qu'offre l'Indo-Chine. Ce sont là accessoires indispensables de toute action maritime offensive ou défensive.

Les torpilleurs considérés comme de redoutables engins de destruction sont impuissants à se défendre eux-mêmes. Ils doivent pour agir être généralement protégés par des croiseurs sous la sauvegarde desquels, ils sont à même de déployer leurs moyens.

Mais ce qu'ils ont le plus besoin de trouver à proximité de leurs évolutions, ce sont des abris sûrs et bien défendus.

En Indo-Chine, cet appoint si nécessaire à l'efficacité de leur offensive, sans faire complètement défaut, est gravement insuffisant.

La guerre hispano-américaine, la guerre de Chine, la guerre actuelle russo-japonaise, nous fournissent tels enseignements que deux flottes également bien commandées et entraînées doivent, après un combat, et par suite de leurs avaries, abandonner naturellement la mer pour aller se réparer au plus vite dans leurs arsenaux respectifs.

En présence d'une telle éventualité — déclare sir Charles Beresford — il faut de nombreux arsenaux pour diviser le travail des réparations, il faut de grandes réserves de munitions et de charbons en des points choisis dès le temps de paix.

Aussi les points d'appui de l'Angleterre ont-ils été déterminés avec une rare intelligence de la guerre navale, car la marine moderne ne supporterait guère plus d'un engagement disputé.

Ce sont au croisement de toutes les routes maritimes autant de repaires d'où les vaisseaux anglais peuvent s'élancer sur l'adversaire. Sans points d'appuis a-t-on très logiquement écrit, les navires sont comme des oiseaux dont on a coupé les ailes.

L'étude des stations navales et des câbles sous-marins du Pacifique met en lumière la facilité énorme de réparation, de charbonnages et de communications que trouverait en cas de guerre une flotte anglo-yankee-japonaise.

L'Europe aurait, au contraire, à soutenir la plus grave des difficultés. Tandis que la flotte anglo-yankee-japonaise trouverait autour d'elle tous ses points d'appui : Singapour, Hong-Kong, Bornéo, Manille, Guam, San-Francisco, Honolulu, Sydney, Melbourne et tous les ports japonais où se ravitailleraient les escadres tripliciennes, Port-Arthur et Saïgon devraient être considérés comme bloqués.

Il faut bien se convaincre de l'importance des points d'appui, a dit M. Lockroy — il en est, au demeurant, des navires comme des trains de chemins de fer. Les navires sont des machines qui flottent au lieu d'être des machines qui roulent, et cela revient au même. Et de même que sur la route des trains de chemins de fer on est obligé de placer des stations où les locomotives se ravitaillent d'eau douce et de charbon, on est obligé sur la route des vaisseaux de placer des ports où ils peuvent se ravitailler. C'est ce que l'Angleterre a compris admirablement.

Les Anglais se sont attachés à la construction de leurs points d'appui qu'ils ont munis d'une artillerie formidable, de dépôts de charbon considérables, permettant aux grands croiseurs et aux navires modernes de s'y réparer.

Une nécessité s'impose, claire, évidente, incontestée, c'est d'avoir sur les côtes indo-chinoises, plusieurs bases d'opérations, plusieurs points de réparation et de refuge.

C'est le comble de l'illogisme de n'avoir qu'un point d'appui *sérieux* sur les rives asiatiques. C'est à croire que le clan des « Non Responsables » a pour unique mobile de ses actes, le désir de plaire aux anglo-yankee-japonais.

C'est en quelque sorte réduire l'Indo-Chine à la situation d'une place assiégée qui n'aurait qu'un pont-levis de fortifié.

Saïgon, Tourane, Haïphong, Quang-Tchéou, Cam-Ranh etc., autant de positions stratégiques, qui, *convenablement armées*, peuvent assurer en cas de conflit, la vitalité d'une flotte sur le sillage de guerre.

La baie de Cam-Ranh entre autres à égale distance de Hong-Kong et de Singapour ; à 690 milles du premier, à 698 milles du second ; de même, également éloignée de Tourane et de Saïgon dont elle est à 230 milles ; située à 690 milles de Manille.

Merveilleux poste avancé stratégiquement parlant, c'est également un point commercial de premier ordre ; la baie offre des fonds de dix à quinze mètres, l'amiral Courbet disait qu'on pourrait y abriter deux flottes. On y trouve une considérable réserve d'eau douce, grâce à un lac de 30 hectares qui offre toutes les conditions requises, et semble avoir été placé là par la nature, pour attirer la navigation.

En ce port naturel du Sud-Annam, la défense brille par son absence ; c'est une imprévoyance qui est la digne suite de celle qui fait de Tourane une rade ouverte à tous venants et, à elles deux, elles sont le couronnement de toutes les autres.

Elle est, en effet phénoménale, l'inconséquence qui laisse sans la moindre protection une baie qui borde la grande route du tour du Monde, et se trouve être le meilleur mouillage de la côte Sud-Annam.

De même qu'avec ses prétentions sur la Chine, avec la nécessité de lutter contre Singapour et de résister à Hong-Kong, la France ne peut se contenter d'un seul arsenal en Extrême-Orient.

Non seulement l'arsenal de Saïgon doit être tenu à la hauteur des derniers progrès de l'artillerie, du cuirassement et de la balistique, mais il est de première obligation que l'arsenal de Haïphong, qui ne peut encore réparer que des canonnières soit organisé, outillé, muni de tous services nécessaires et de tous éléments essentiels à la remise en état des bâtiments de guerre.

Et, puisqu'en cas de conflit, il y aura obligatoirement mobilisation sur place, puisqu'il faudra après avoir armé les hommes, les munitionner en balles et en obus, la création d'une ou plusieurs fabriques de munitions s'impose.

Il nous faut de la poudre prismatique expressément fabriquée pour tel modèle d'artillerie ; des boulets ayant une certaine trempe, des formes particulières, un montage et un ajustage

parfaits, des obus chargés avec des substances explosives d'une manipulation délicate, des cartouches spéciales pour les canons à tir rapide; enfin, pour toutes les armes, pour tous les engins mécaniques, hydrauliques, électriques, un outillage délicat exigeant un important personnel technique doué d'une expérience professionnelle soigneusement entretenue.

L'organisation parfaite, tout au moins de deux arsenaux, se présente comme une condition impérieuse de sécurité dans l'avenir pour nos établissements des Deltas de Cochinchine et du Tonkin.

De même que pour être complète, ladite sécurité ne doit s'appuyer que sur des établissements militaires entièrement à l'abri de toute ingérence étrangère.

Pour nous résumer, c'est avec célérité et décision que la France doit conférer à l'Indo-Chine, sentinelle avancée du prestige français en Extrême-Orient, la disponibilité permanente de forces militaires et maritimes suffisantes, non pas pour porter la lutte hors de ses frontières, mais bien pour se défendre elle-même contre la voracité brutale des uns et l'ambition sournoise des autres.

En Asie et sur le Pacifique, en ce carrefour du monde, l'Indo-Chine représente la France; dès lors, aucun sacrifice ne doit être négligé pour la mettre à la hauteur de l'importante mission que lui confère la mère-patrie.

M. Etienne le jugeait avec pénétration lorsqu'il écrivait en 1901 :

Dans le vaste problème asiatique, nous avons plus spécialement à résoudre la question de faire de notre Indo-Chine un organisme muni d'une vie propre, pouvant au besoin survivre par lui-même, sans avoir besoin de recourir à la Métropole d'une manière épuisante pour cette dernière, et, *sans doute inefficace au moment décisif.*

L'Indo-Chine française *ne saurait durer* si elle ne devient *une force vivante autonome*, capable de faire équilibre aux autres forces qui vont naître et grandir peu à peu dans la transformation de l'Extrême-Orient.

Pour que l'empire asiatique de la France subsiste — nous dit M. Robert du Caix — *il faut qu'il marche du même pas que les puissances voisines, et qu'il devienne, en lui-même, une puissance dont on hésiterait à s'attirer l'hostilité.*

Et ces paroles de M. Paul Doumer.

L'armée en Indo-Chine est préparée à défendre le pays contre

tous les adversaires que la France pourrait rencontrer en Extrême-Orient.

Ainsi les hommes les plus autorisés, dans la claire vision des dangers qui menacent l'Indo-Chine, nourrissent les mêmes conceptions et préconisent une commune solution ; lucides et prévoyants patriotes ils sont unanimes à se récrier contre une défense maritime indo-chinoise dont la vulnérabilité changerait le moindre échec en un irréparable désastre.

Alors que l'influence anglo-yankee-japonaise se fait progressivement entreprenante, alors qu'elle s'étend et se fortifie par bonds, la défense de l'Indo-Chine ne peut impunément planer au-dessus de tous les défis.

Tel est notre avis.

⁂

Le meilleur argument à opposer à l'ennemi c'est de le battre, et, pour ce faire, nul ne peut avoir la prétention d'apporter une solution nouvelle.

Plusieurs idées pratiques ont été émises par des hommes compétents, il s'agit principalement en les coordonnant de protéger l'Indo-Chine contre le fléau qui la menace, de telle sorte qu'elle ne puisse être victime d'une défaillance funeste.

Entre autres idées sainement çonçues et heureusement appliquées, M. de Lanessan avait organisé une escadre de 12 croiseurs remarquable par une unité, qui, sur mer plus encore que sur terre est un gage de puissance.

Affectée aux mers orientales et comptant comme point d'appui le Cap St-Jacques et Quang-Tcheou, cette importante division navale de 12 navires formés en un faisceau solide, sous une direction unique, et, de ce chef, essentiellement désirable, imposait de Singapour à Shanghaï le respect du pavillon français.

De par ses 12 bâtiments de guerre à effectif pleins, parés à courir au combat, elle constituait un bloc homogène redoutable par sa vitesse et son armement.

Une telle innovation, en groupant un matériel flottant représentant une véritable valeur militaire, restreignait le préjudiciable éparpillement des unités de combat.

Mais une si heureuse idée, ne pouvait complaire au successeur de M. de Lanessan. Elle était trop propice à nos intérêts maritimes, trop guidée par le simple bon sens, trop au profit de

notre influence asiatique pour ne pas attirer les foudres du comité des « Non Responsables ».

L'exécution ne tardait guère.

Le décret du 30 décembre 1902 rapportait la mesure prise par M. de Lanessan et le rapport l'accompagnant donnait la raison de cette suppression par des motifs simplement absurdes, dénotant une incompréhension complète de la stratégie maritime.

Cette coupable décision — due à l'anémie cérébrale des « Non Responsables » a passé trop inaperçue.

Nous avons le devoir d'insister sur une telle violence faite à la raison, sur un tel accroc au patriotisme ; d'en montrer l'haïssable inanité.

Nous avons le devoir de faire quelque publicité sur l'inepte application à la défense nationale d'idées personnelles qui méritent la réprobation générale et que tout ce que la France compte de sensé, doit juger avec une impitoyable rigueur.

L'avenir de l'Indo-Chine nous en fait une loi.

La France est en effet fondée à s'émouvoir, que certains « Non Responsables » dédaigneux de ses espérances coloniales, jouissent d'une telle facilité à prescrire des dispositions propres à occire tôt ou tard notre influence asiatique.

La France est fondée à s'inquiéter, que dans ce cas comme dans maints autres, une sorte de mauvais génie veille assidument à effriter sa puissance navale, à désorganiser ses dépenses maritimes.

Messieurs les « Non Responsables » se montrent vraiment trop peu préoccupés des intérêts dont ils sont momentanément dépositaires. La légèreté et l'a peu près régissent leurs décisions.

Leur optimisme dénie des visées qui se sont affirmées de la manière la plus claire, et la Patrie inavertie ne soupçonne pas, ce qui peut au seuil même de la Guerre éclater en traits foudroyants.

Les avertissements les plus impérieux, les paroles les plus graves, les prédictions les plus pessimistes, sont à cet égard, tombés des lèvres des français les plus qualifiés ; les événements eux-mêmes ne nous ont épargnés aucune leçon, et, malgré cela, rien n'a pu nous mettre en garde contre une confiance imprudente, contre une impéritie dont l'avenir déterminera le poids, qui d'ailleurs pourrait bien se trouver assez lourd.

Faut-il donc que des incidents graves démontrent l'insuffi-

sance d'une piètre défense maritime, condamnée à s'évanouir au premier contact des réalités.

La révélation d'une force de guerre, telle que peut en mettre à flot la Triplice anglo-yankee-japonaise et le sentiment du danger formidable qu'elle implique, conduisent à un examen de conscience plein d'anxiété.

On se sent sous le poids d'un feu roulant de péripéties dont on ne saurait discerner la rapidité. On prévoit un conflit maritime pour lequel on sent qu'il se fait de toutes parts, d'immenses efforts.

La guerre entre l'Europe Continentale et l'Alliance Anglo-Yankee-Japonaise paraît imminente.

C'est un duel à mort qui se prépare, une série de savants artifices anglo-saxons l'a rendu inévitable. L'incident inattendu et toujours attendu, peut naître, et la guerre sera partout, car tout en Extrême-Orient dérive vers la guerre.

Ce duel durera jusqu'à épuisement ; une guerre de plusieurs années n'ayant rien qui puisse faire reculer deux nations aussi riches et aussi puissantes que l'Angleterre et les Etats-Unis.

L'issue en sera disputée, car pour engager la terrible partie qu'elle médite, le conflit aux courtes illusions qu'elle prépare, l'alliance anglo-yankee-japonaise n'a rien négligé, rien laissé au hasard.

Duel sans merci : les étapes en sont marquées avec une singulière précision.

C'est par le triple investissement de Saïgon, Tourane, Haïphong ; c'est par une triple effraction de leurs fronts de mer que s'ouvrira le conflit en Extrême-Orient.

Ce sera pour la Triplice Intercontinentale le succès de la netteté des conceptions, de la sûreté d'exécution, sur l'imprévoyance et l'impéritie qui ne nous auront ainsi assuré pour la première phase du drame extrême-oriental qu'un triple viol de l'Indo-Chine...

La lumière, sur ce point, ne semble pas se faire dans l'esprit des « Non Responsables ». Leur conscience ne s'éclaire même pas d'une lueur tardive. La néfaste infériorité de l'escadre indochinoise en est l'irrécusable témoignage.

C'est un fait dont la brutalité prime tout.

Que penser en présence de cet optimisme d'apparat, que les événements démentent à l'envi, sinon qu'en nous égarant sans

vergogne, la mémoire de ces pachas de hasard endosse une effrayante culpabilité.

S'occupe-t-on en haut lieu de préserver la France asiatique d'une surprise maritime?

Que non pas.

En haut lieu, lorsqu'il n'y a plus une faute à commettre, plus un instant à perdre, on défie la fortune.

En haut lieu, c'est inouï, mais c'est ainsi, on rend le ministre des colonies responsable de la défense de l'Indo-Chine, mais, en retour, on ne lui donne pas les moyens d'assurer cette défense.

C'est ainsi qu'en haut lieu règnent les plus dangereuses conceptions.

Toutes les fautes que l'imprévoyance et la légèreté peuvent dicter, s'accumulent dans les eaux chinoises, nous y rendant vulnérables à plaisir.

On y fait, en un mot, œuvre de lèse-patrie, en nous bernant au sujet de l'Indo-Chine dans un rêve de sécurité trompeuse.

Quel réveil nous prépare cette incurable myopie. Et quel français, sous l'empire de son patriotisme outragé, ne sentirait gronder en lui comme une orageuse révolte et ne couvrirait de malédictions l'inconscience qui, au sein des « Non Responsables », préside à la défense du patrimoine national.

Ce ne sont point là banalités chauvines.

Ce sont là paroles d'alarme. Ce qui les suggère, c'est l'étrange détachement, je dirais mieux, la cynique indifférence avec laquelle quelques impudents politiciens regardent et commentent une situation qui cause à la France un malaise, un pressentiment, une anxieuse angoisse.

Et la France, les yeux grands ouverts, laisserait l'Indo-Chine courir à l'abîme, la condamnerait à une ruine certaine.

Elle compromettrait son propre ouvrage, arrêterait l'essor de sa colonie et annihilerait ses espérances d'agrandissement territorial.

Cela ne saurait être.

Nous en écartons la pensée comme un mauvais rêve.

Non pas, la France ne se prêtera pas complaisamment ou inconsciemment aux desseins du trio anglo-yankee-japonais.

La Triplice Intercontinentale ne plantera pas ses crocs dans une colonie qui se réclame d'être la pierre angulaire de notre influence en Asie.

La situation en Extrême-Orient ne permet aucun calcul à longue échéance.

On croit déjà entendre le glas funèbre qui nous annoncera le blocus de l'Indo-Chine et la prise de Saïgon. Que la fusée soit allumée en un point quelconque du globe et quelques semaines seront peut-être à peine écoulées que ce cauchemar sera devenu uue désastreuse réalité.

La perte de l'Indo-Chine est, d'avance, racontée par celle de Cuba et des Philippines.

Les chocs de Manille et de Santiago nous laissent à penser ce que seront les batailles de Haïphong et du Cap Saint-Jacques.

Donc, à moins de laisser l'Asie française choir dans l'abîme, il faut que d'urgence la mère-patrie prenne les résolutions qui se précisent vitales.

C'est l'œuvre la plus méritoire qui puisse être imposée à ceux qui modèlent les destinées de la Plus Grande France.

Une Triplice Intercontinentale nous menace, qui n'a rien d'éphémère et de factice.

Se confier à la tranquilité du jour en oubliant les sacrifices de la veille et les périls du lendemain serait insigne folie.

Ce sont, aujourd'hui, et sans retard, les nécessités immédiates qui doivent primer. Une nation ayant reçu du passé un dépôt tel que l'Indo-Chine, ne peut en négliger l'héritage.

La France qui pense, qui agit, qui espère, demande des actes, des mesures promptement réalisables, car la sécurité actuelle de sa colonie asiatique n'a qu'une base fragile, qu'une assise mouvante.

Aux hommes qui veulent, comme aux hommes qui valent, de s'en rendre compte, et, conscients d'un devoir supérieur, d'exécuter sans pitié ceux qui s'abusent en nous abusant, ceux qui d'un cœur léger nous préparent la défaite, ceux qui d'un cœur haineux donnent à la France un rôle de dupe qui sera demain pour elle un rôle de victime.

Espérons donc que patriotiquement soutenue, la crise de demain ne se fera pas accablante pour la France. Une heure critique va ponctuer l'histoire de l'Asie française, espérons que ce ne sera pas une heure tragique et que la pomme de l'Indo-Chine ne se détachera pas de l'arbre français pour tomber sur la terre japonaise.

CONCLUSION

> En attendant la suprême constitution des Etats-Unis d'Europe, chaque peuple a la main sur la garde de son épée, autrement il pourrait disparaître avant le grand jour.
>
> KANT.

Ce que nous appelons l'Europe, a connu depuis les temps historiques jusqu'à nos jours, bien des divisions, bien des querelles, bien des morcellements arbitraires ; son histoire est en somme celle d'une série presque ininterrompue de conflits meurtriers qui se prolonge à travers les siècles.

La paix tranquille, la paix susceptible d'influence bienfaisante, seule assise de l'entente européenne, a subi bien des fatalités auxquelles elle n'a pu se dérober, elle a successivement enregistré des hauts et des bas, des essors et des plongeons.

Est-il à présumer pour cela, qu'il y ait entre les puissances européennes une hostilité foncière et irréductible, et doit-on finalement craindre que chaque étape séculaire ne leur réserve de nouvelles épreuves, que les haines accumulées ne les séparent à jamais, et, que le canon ne reste indéfiniment l'*ultima ratio* des peuples du vieux Monde.

L'Europe doit-elle demeurer dans cette situation fatalement indécise, obligée de rester sur ses gardes et de veiller sans cesse sur elle-même.

Fondre toujours de nouveaux canons, créer sans cesse de nouveaux bataillons, inventer des moyens perfectionnés de jeter partout la terreur et la mort, multiplier les engins de destruction, accumuler les explosifs formidables, c'est donner à la lutte des millions contre les millions la suprême et sanglante conclusion de la guerre.

Quiconque s'applique à discerner l'avenir, suppute combien de temps encore les peuples se livreront à la culture intensive des armements, et s'épuiseront à en supporter les charges indéfiniment extensives.

Qniconque sait réfléchir se demande où s'arrêtera cette insigne et écrasante folie d'une concurrence sans merci, qui jette sans compter, la fortune publique de l'Europe dans l'urne sans fond des budgets militaires.

***

A l'heure, où la raison, ordonne de ne plus s'occuper uniquement du présent et de regarder vers l'avenir afin de se créer d'utiles relations. A l'heure, où s'éveillent plus âprement que jamais les préoccupations de la destinée, ne peut-on renoncer à un passé qui imposant à tous les États la dure obligation de créer un maximum de puissance militaire, fit de la force brutale l'unique arbitre du Monde.

Ne peut-on chercher d'un commun accord soit une solution équitable pour consolider la paix, soit une transaction acceptable accommodée aux nécessités contemporaines, qui soit en elle-même un acheminement vers cette paix, devenu le vœu général ; paix aujourd'hui débile, et toujours chancelante, puisqu'elle repose uniquement sur des chances adverses qui se contrebalancent à tour de rôle.

Qui donc préconisera dans un esprit pratique les mesures nécessaires à l'entente définitive des peuples européens ?

Qui donc atténuera les dissidences susceptibles d'accommodement, et transformera en accord de longue haleine les conciliations momentanées.

Existe-t-il un secret pour dénouer heureusement le conflit continu entre les chances de guerre et les chances de paix, qu'on s'essaye à prolonger.

Y-a-t-il quelque espoir que les fâcheux dissentiments ne se reproduisent pas, que les divergences escortées de plus ou moins d'acrimonie ne s'enfièvrent à nouveau.

Où découvrir la poudre de Perlinpin, qui, simplifiant et allégeant la marche des choses, sera susceptible de frapper en ce sens l'intellect des collectivités nationales.

Où se procurer la recette merveilleuse qui mettra un terme final aux incertitudes doctrinales de la diplomatie contemporaine, et résoudra pacifiquement les conflits internationaux, souvent germés d'une fortune parfois étrangement sévère.

Mais, peu à peu, en présence de ce désolant état, où des groupes belligérants, dits civilisés, se condamnent à vivre, où ils épuisent leur vitalité dans une marche ascendante de leurs

charges financières, où leurs forces intellectuelles et physiques sont en majeure partie détournées de leurs applications naturelles et consommées improductivement.

En présence de ce régime qui étreint depuis si longtemps l'Europe et pèse d'un formidable poids sur l'activité agricole, commerciale et industrielle du vieux Continent.

En présence de cet état de paix armée où les efforts et les sacrifices sont à l'ordre du jour, une prudente réserve anime progressivement les gouvernements, qui reconnaissent les dangers de nouveaux conflits hâtivement et légèrement provoqués.

Les conséquences indiscutables d'une grande guerre hantent l'imagination des dirigeants de nos destinées, et les animent d'une incessante disposition à des concessions réciproques.

Eviter de se donner les torts d'une première agression, est le mot d'ordre européen, et les tendances pacifiques s'appliquent à solutionner les désaccords et les difficultés pendantes.

Les calamités d'une guerre possible, font frémir ceux qui témoins des horreurs passées en prévoient de pires pour l'avenir, et les débats conciliants sont de plus en plus recherchés de diplomates n'osant assumer les lourdes responsabilités d'une conflgration.

De plus en plus, en Europe, on cherche a s'entendre, à agir en commun pour régler les causes présentes de discordes futures. L'accord européen s'accroît et se fortifie ainsi d'enseignements dont on saurait trop apprécier et diffuser l'utilité primordiale.

***

C'est en Europe l'égoïsme de chacun qui fait le péril de tous. Devenu la loi commune de toutes les chancelleries, quel trouble n'a-t-il pas déjà jeté dans son sein.

Reportons-nous seulement en 1898, alors que l'Europe sous l'influence de suspicions habilement entretenues par Londres, méconnaissait la nécessité de répondre à l'appel que lui adressait dans son désespoir, un peuple écrasé par l'audace Anglo-Saxonne.

Depuis lors, l'honneur et les intérêts européens n'ont pas cessé de souffrir de cet incompréhensible abandon qui causa la déchéance coloniale de l'Espagne.

Cet égoïsme, qui lui servait autrefois de conscience, aujourd'hui de responsabilité, demain peut-être de châtiment, qu'elle le rejette au loin, qu'elle le bannisse de ses conseils, car l'intérêt

général du vieux Monde le désavoue et le condamne sans rémission.

C'est à se regarder les unes et les autres de travers, c'est à cultiver une intime méfiance réciproque, que les puissances ne prêtent qu'une oreille distraite aux échos de l'entente anglo-américaine et de l'accord yankee-japonais.

L'Europe moderne en est arrivée à naviguer au seuil du XXe siècle dans un océan d'écueils. Elle ne peut rester immobile au-dessus des nuages, et dans l'ensemble complexe des difficultés qui pèsent sur elle, il lui faut mettre en commun toutes ses forces, toutes ses énergies, si elle veut éviter de se trouver acculée aux pires déchéances.

Problème redoutable, qui, en raison de ce qu'il s'inspire des plus sévères réalités, ne se résout pas avec des chimères, des mots décevants ou des rêveries humanitaires.

Fermer les yeux devant l'outrecuidance anglaise, l'omnipotence yankee, la présomption japonaise, serait bénévolement consolider la conquête anglo-saxonne et sanctionner ses empiètements.

Il ne s'agit pas de s'inspirer uniquement des convenances du moment, à l'instant où, matériellement et moralement soutenus par l'Angleterre avisée, les Etats-Unis et le Japon croîssent en vigueur, en vitalité, et développent avec la plus redoutable activité leur marine militaire.

Il est utile de renoncer aux vagues pourparlers, et de prendre une décision pratique, si l'on veut éviter que la formation d'un Concert Européen, librement consenti, ne se trouve devancé par les événements.

La politique de la France comme celle de l'Europe continentale, doit être, à tout prix, la restriction des visées anglo-saxonnes.

L'attitude qu'elles doivent adopter, si elles veulent empêcher que l'Asie orientale ne devienne pour elles une nouvelle Amérique, est claire à concevoir.

En cette occurrence, l'union de la Duplice Franco-Russe et de la Triplice Austro-Italo-Germanie, apparaît comme l'unique champion autorisé de la défense commune des grands intérêts généraux européens.

Dans cette fédération de puissances continentales, toutes ont

un devoir étendu ; la France, elle, a par surcroît un devoir constant, l'Indo-Chine est là pour le lui rappeler.

Et qu'on ne se récrie point, qu'on ne taxe point de chimérique cette conception des Etats-Unis d'Europe, jadis si chère à Victor-Hugo.

Ce n'est point une utopie, tout travaille en effet à l'unité morale du vieux Monde ; la matière et l'intelligence, les chemins de fer, les télégraphes, la presse, la publicité, l'échange des produits, la circulation des idées.

L'Europe, peu à peu, devient une par l'esprit. Les différences naturelles s'effacent insensiblement ; les ressemblances s'accroîssent de même ; les aspirations ethniques — sans aller jusqu'à se fondre — se resserrent, menacées qu'elles sont, par une agressivité anti-continentale.

Du temps que nous sommes en France, nous pensons en français ; du temps que l'allemand vit en Allemagne, il sent en véritable teuton ; du temps que le russe égrène les ans sous le ciel de Russie, il argue et agit en véritable sujet du Tzar ; mais les uns ou les autres, quittons le sol du vieux Monde et abordons des continents divers, là nous penserons, nous sentirons, nous discuterons en européens.

Et cela revient à dire que : « Quoique diversement développée, la civilisation européenne est cependant partout la même, elle a la même origine et elle tend aux mêmes résultats. *Vienne l'heure du péril, elle retronvera l'unité qui est devenue une condition nécessaire du salut commun* » (1).

La conception des Etats-Unis d'Europe peut être considérée comme viable, car elle répond aux intérêts des diverses nations européennes, implique une mission politique de l'Europe et préconise sa souveraineté fédérale dans les grandes questions mondiales.

Les plus réfléchis des diplomates, les plus obstinés à fouiller les problèmes de l'avenir, admettent eux-mêmes, qu'aucune des puissances continentales ne se trouve affranchie de prendre part à ce pacte défensif, qui leur permette enfin de vivre dans la quiétude indispensable au développemeut de leur prospérité.

Certes le passé a légué à l'Europe des ferments inapaisés qui

---

(1) Juvigny.

lui font une existence incertaine et semblent lui prédire un avenir agité.

Mais tout ne doit-il pas — sinon s'effacer — tout au moins se prêter à solution, quand l'existence de l'industrie et du commerce européens est en jeu, en danger d'être évincée d'une partie du globe.

En face d'un péril d'une tangible imminence, ne peut-elle, après avoir pris racine, se développer normalement cette jeune pousse du Concert Européen. Avec le temps qui ne respecte que les œuvres où il a eu sa part, cet arbuste de la première heure ne doit-il pas se transformer en un tronc vigoureux dont les larges rameaux abriteront les Etats-Unis d'Europe.

Est-il donc impossible que les puissances continentales ne passent outre aux fantaisies d'une race insulaire, dont le mauvais génie a jusqu'à présent contrecarré les plus généreux efforts tentés vers la conciliation européenne.

Est-il donc impossible qu'elles ne s'assemblent dans un sentiment de cordialité, et, ne se donnent fraternellement la main, quand les intérêts se révèlent immédiats et que les craintes se font pressantes.

Dans les calculs diplomatiques, l'instant paraît propice pour un rapprochement pratique intéressant la protection commune des intérêts économiques et extra-territoriaux de l'Europe.

Et sur quel pivot repose donc ce rapprochement tant souhaité ?

Sur l'entente franco-allemande.

Les circonstances sont difficiles et la défense de l'Europe oblige les puissances intéressées à se couvrir efficacement même au prix de certains sacrifices. Il leur importe, en présence des accès de sommeil persistants de la conscience anglo-saxonne, de hâter effectivement la solution de toutes questions continentales qui, par leur nature épineuse incitent certaines nations à tenir la main sur la garde de leur épée.

Rien ne pourrait en effet mieux servir la puissance de l'Europe que la réconciliation de l'Allemagne et de la France.

Ce serait le plus grand pas possible vers l'Europe unie, forte et prépondérante.

Pourquoi l'accord franco-allemand ne solutionnerait-il pas, tant au point de vue de l'honneur que de l'intérêt des deux

nations, cette situation de paix armée qui pèse comme un cauchemar sur l'Europe.

Dans la séance du 4 décembre 1886 au Reichstag, le maréchal de Molkte prononçait les paroles suivantes :

« *L'Europe entière attend en armes ; où que nous regardions, nous voyons nos voisins de droite et de gauche armés et surchargés par un attirail de guerre dont le poids est difficile à supporter, même pour un pays riche. Cette situation ne peut indéfiniment se prolonger.*

Ce lamentable état de permanente terreur et de ruine, que toute raison décisive considère, en raison de son exagération, comme menant à un cataclysme, peut être résolu ; ce triste spectacle qui va directement à l'encontre de l'évolution nécessaire aux groupements des peuples européens, est susceptible de remède ; ce permanent et épuisant système d'organisation militaire, synonyme d'impôts écrasants et d'emprunts fantastiques, peut avoir une fin. Ce réseau inextricable de difficultés peut se dénouer par une libre adhésion de deux peuples à la concorde et à l'harmonie devenues obligatoires en présence de l'alliance anglo-yankee-japonaise.

Une solution favorable à tous est réalisable à condition que le problème des relations futures entre le vainqueur et le vaincu du traité de Francfort, soit abordé avec un profond sentiment de conciliation.

La France ne doit pas être considérée comme l'ennemie héréditaire de l'Allemagne. Avant la guerre de 1870, le peuple allemand avait la sympathie du peuple français, et ce dernier favorisait de ses vœux l'œuvre de l'unité allemande.

L'accord de la France et de l'Allemagne n'est pas impossible ; d'aptitudes et de tempéraments différents, ces deux peuples égaux au point de vue de la science et du progrès se complètent. *Lorsque la France et l'Allemagne seront unies*, disait un jour M. de Bismarck, *elles seront maîtresses du Monde*. Que serait-ce donc, si les adversaires de l'Europe trouvaient un jour devant eux non pas la double alliance de la France et de l'Allemagne, mais la triple alliance de la France, de l'Allemagne et de la Russie.

On en parle rarement, mais on y pense ; peu à peu les spécialistes clairvoyants s'adonneront à diffuser cette conception, et pour le bien de l'Europe, pour le repos qu'elle convoite et les

débouchés coloniaux auxquels elle aspire, s'efforceront de la rendre populaire et sympathique aux masses.

Il faut vraiment être *obsédé* par une influence contraire, ou *dirigé* par un courant adverse, pour ne pas souhaiter vivement une détente dans les rapports politiques des nations française et allemande.

On a beau chercher, on ne saurait trouver une seule bonne raison, pour maintenir une cloison étanche entre l'Allemagne et la France.

Et qu'on ne vienne pas dire que toute entente entre ces deux nations est à jamais impossible.

Paroles en l'air que celles-là ?

Nous avons déjà, par deux fois, constaté le contraire en Extrême Orient.

En 1891, au moment où l'Angleterre se préparait à soutenir le Siam contre la France ; puis, en 1895, lorsque la Triplice momentanée franco-russo-allemande mettait un frein salutaire aux prétentions japonaises.

Il faut, quoiqu'il doive advenir, — écrit M. René Pinon — bien voir que la question d'Extrême-Orient a pris dans la politique générale l'une des premières places, bientôt peut-être la première.

On peut, sans conteste, ajouter que, cette première place, elle l'a déjà certainement prise de par ses conséquences, en diminuant le malaise du corps européen qui persistait à s'entre-haïr, à s'user dans des rivalités infécondes.

C'est en Extrême-Orient que, pour la première fois, l'alliance franco-russe s'est pratiquement manifestée.

C'est également en Asie que, pour la première fois depuis 1870, la France et l'Allemagne — faisant trêve à une hostilité permanente — ont spontanément, librement et ostensiblement marché d'accord.

Nous maintenons que la volonté persévérante d'une bonne harmonie franco-allemande aurait immédiatement son contre-coup à Londres, à Washington et à Tokio.

S'il est vrai qu'un pacte entre les belligérants, d'il y a 33 ans, heurterait de front certains souvenirs cruels, il serait, par contre, d'un apport considérable, pour la mise au point de la Fédération européenne.

Il ne soulèverait aucun préjugé parmi ceux qui, conscients

des nécessités présentes et à venir, contestent les prétentions de la race anglo-saxonne à la domination universelle des mers.

En dehors de l'Europe, Français et Allemands ont le même adversaire: l'Anglo-Américain. — Un appui réciproque, dans les eaux extra-européennes, est inestimable pour l'un et l'autre.

Etayées de la puissante Russie, la France et l'Allemagne formeront, avec l'Espagne, l'Autriche et l'Italie, un bloc intangible, consolidant d'inébranlable façon le prestige de l'Europe.

Cet horizon s'est déjà laissé entrevoir, ce dispositif d'action s'est déjà dessiné et certains de nos hommes d'Etat, pénétrés de l'importance de la question, appellent de leurs vœux un accord franco-allemand qui serait un obstacle de plus au développement illimité de la puissance britannique.

Que la réussite de cette combinaison soit de nature à imposer l'hégémonie de l'Europe, c'est ce dont nul ne saurait douter.

Il y aurait, de Brest aux montagnes de l'Oural, une agglomération de millions d'hommes, capables d'imposer la paix au Monde, le concours additionnel de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Italie suffisant à mettre en balance la coopération anglo-yankee-japonaise.

Quel immense bienfait en résulterait.

Ce serait premièrement un terme à l'épuisante prodigalité de nations engloutissant sans relâche d'immenses capitaux; usant sans trêve leurs forces vitales dans des armements toujours croissants; développant, dans des proportions insensées, leurs forces militaires et continuant à les accroître sans reculer devant aucun sacrifice.

Et, au point de vue mondial, quelle ne serait pas sa puissance si, embrassant dans une prévision d'avenir les intérêts légitimes des puissances contractantes, l'Europe cessait d'être divisée et faisait face d'un bloc au monde anglo-saxon.

Former l'union européenne et la maintenir sans heurts, à la satisfaction et pour le profit de tous, c'est œuvre difficile, mais œuvre capitale à laquelle il est dévolu de tenir en échec l'alliance anglo-yankee-japonaise.

Jamais œuvre n'a mérité à un plus haut degré le concours des bonnes volontés européennes, la ratification des chancelleries intéressées.

N'y a-t-il pas une vérité qui éclate à tous les yeux, c'est l'impérieuse urgence de sortir de la crise existante, crise trop aiguë

pour se prolonger sans péril, crise trop redoutable pour qu'on puisse en différer le dénouement.

Evidemment, ce n'est pas à l'impromptu qu'on crée, de toutes pièces, un ordre de choses aussi délicat dans ses rouages complexes et, rompant délibéremment avec cet écrasant état de paix armée jusqu'ici en vigueur.

Evidemment, on n'impose pas de but en blanc à des éléments, combatifs par excellence, un système les orientant — fût-ce même par gradations — vers un horizon pacifique.

Evidemment, on ne supprime pas, sans transition, des oppositions latentes nées de transitions différentes ; des rivalités incessantes issues d'aspirations contraires et surtout d'intérêts divergents; des difficultés multiples, germes de revendications territoriales.

Et, cependant, à moins qu'ils ne consentent à succomber ultérieurement et infailliblement, il faut que les Etats européens s'astreignent à mettre au rancart toute question provocatrice de désunion. — C'est formel, il n'y a pas à se le dissimuler ; il n'y a pas à différer ce qui s'impose comme le seul moyen de protéger sur tous les points du globe, et surtout en Extrême Orient, les intérêts primordiaux de l'Europe commerciale et de l'Europe politique. — Sinon, le bloc anglo-yankee-japonais réserve au Vieux Monde, toutes les variétés de la déchéance internationale.

Et, comme ce groupement adverse se dessine de plus en plus, comme il élargit graduellement le champ de sa vision, de ses convoitises et de son action, comme il ne montre aucune mesure et n'ajourne aucune décision aux calendes grecques, la stabilité de l'équilibre mondial a toutes chances d'être prochainement rompue, si les Cabinets européens s'attardent à prendre les dispositions nécessaires.

***

L'Europe, telle que la connue l'a plus grande partie du siècle dernier, n'existe plus. Avec la période séculaire qui vient de disparaître, tout un système s'émiette. D'autres générations ont envahi la scène.

L'Europe mue, et, à moins que des causes plus fortes que la volonté humaine n'interviennent, rien ne l'arrêtera dans son inévitable évolution.

L'ancien système d'alliances, le groupement des forces selon

les conseils de Londres, qui ne donnait qu'une stabilité précaire à ce grand ensemble, l'ordre européen en un mot, a été modifié.

De quelque manière qu'on veuille l'expliquer, le fait rayonne avec une évidence saisissable.

Chacune des grandes puissances est toujours aux prises avec quelque redoutable problème qu'elle s'essaye à résoudre, mais depuis que l'Angleterre, courtisane du succès, est quelque peu mise au rancart des conseils européens, nous voyons de moins en moins ces indéfinissables nuages, interposés entre les peuples, grâce aux étranges conseils de la diplomatie britannique ouvrant toujours une issue aux diversions inopportunes et faussant à plaisir la politique du Continent.

L'Europe, en un mot, semble se dégager de ce système de ligatures qui fit honneur à la souplesse avisée de l'habileté britannique.

Après tant d'événements accablants et d'épreuves cruelles et, surtout, depuis qu'elle n'est plus sous la garde jalouse de la diplomatie du Foreign Office, l'Europe jouit d'un repos relatif qu'elle a rencontré dans la fixité des idées et dans l'ascendant d'une résolution ferme. Après s'être immobilisée et consumée dans la politique des vains conflits ; après avoir jeté dans ses débats plus de bruit que de raison, la vieille Europe prend goût à une trêve où elle se tranquillise et se fortifie.

Depuis 1870, elle n'a pas été troublée de commotions trop violentes ; les intrigues anglo-saxonnes ayant moins libre jeu à Paris, à Berlin et à Saint-Pétersbourg, il y a de ce fait émancipation des lisières britanniques et, partant, plus de garantie de tranquilité matérielle.

Dans la méfiance de plus en plus accentuée de Londres, de nouvelles relations se sont formées qui répondent à de nouveaux intérêts, ou, mieux à dire, à des intérêts antérieurement négligés.

Des nations exposées aux mêmes dangers et faites pour marcher à l'avenir en se prêtant un mutuel appui, ayant cessé d'être aigries, ont cessé d'être divisées. Ainsi conseillé avec instance par l'appréhension d'un péril commun, cet élan de bon augure s'est propagé dans ce qu'il a d'heureux et de prudent.

Aux alentours du XXe siècle, on reconnait au sein du vieux monde, la nécessité de donner le pas aux grandes questions européennes sur les querelles intestines ; on abandonne, autant que faire se peut, la politique de la mésintelligence agressive ou

passive; on cesse d'argumenter avec des armes qui sont parfois blessantes, avec des propos qui ne prouvent rien ; qui ne conduisent surtout à rien, si ce n'est à raviver perpétuellement des suspicions qu'il faudrait plutôt éteindre.

D'abord indifférente ou soupçonneuse, l'Europe en vient à se prêter peu à peu aux concessions requises pour arriver à l'union ; elle comprend, et vaut mieux tard que jamais, que c'est une œuvre de régénération récélant des avantages positifs dont elle retirera honneur et profit ; elle pressent que là est sa vraie sécurité et, que le moment n'est plus de pratiquer la politique des taquineries et des coups d'épingles et de se prodiguer dans les aventures aléatoires, onéreuses, affaiblissantes et néfastes parce que oublieuses de l'attitude comminatoire d'une Triplice Intercontinentale.

N'est-ce pas une victoire que ce rapprochement de nations marchant d'intelligence dans une honorable union bientôt transformée en cordiale solidarité.

Puissent les intrigues britanniques avoir enfin perdu leur dernière chance de résurrection.

Cette trêve ne signifie pas sans doute qu'il ne puisse y avoir des rechutes, des défaillances, des irruptions sous-cutanées de l'intrigue anglaise toujours portée à jeter des brandons de discorde au milieu de l'œuvre pacificatrice ; cette trêve signifie simplement, qu'il se crée un instinct supérieur, qu'il se forme par degrés une situation où la première pensée est de faire les affaires de l'Europe, et dans ce but, d'aller droit aux questions essentielles, en écartant toutes divergences promptes à s'envenimer, en ménageant toutes susceptibilités promptes à s'exaspérer.

Il y a certes aujourd'hui à la surface du Continent, un courant visiblement pacifique, formé de tous les intérêts primordiaux des peuples ; une solidarité qui les unit plus ou moins, à l'heure, où il leur devient plus que jamais nécessaire, de s'assurer une part du gâteau colonial que la race anglo-saxonne prétend s'adjuger.

Au gré des événements pleins d'amertume pour les uns favorable pour les autres, le terrain de la lutte humaine s'élargit démesurément devant nous.

Les conflits ne s'élèveront plus principalement entre peuples, mais entre continents. Il y a désormais deux groupes de puis-

sances directrices dans la planète ; ils évoluent suivant des ambitions adverses et leurs intérêts sont bien tranchés.

Le groupe européen affaibli jusqu'ici par les divisions, et le groupe anglo-yankee-japonais ou groupe intercontinental qui ne se fait pas faute de trancher dogmatiquement les intérêts du vieux Monde et conspire à rendre nul son rôle politique.

Il en résulte que le gouvernement du globe est devenu l'enjeu d'un prochain et formidable conflit maritime. Point n'est besoin d'esprit divinateur pour l'annoncer ; il se discerne avec netteté pour quiconque a sous ses yeux la carte de l'univers et dans son esprit l'histoire du dernier quart de siècle.

L'Europe n'est plus assez grande pour suffire aux aspirations des collectivités qui la peuplent et, de ce fait, la politique d'expansion coloniale devient la question d'actualité, la question prédominante.

Le grand problême de notre temps, étant économique, ce qui préoccupe avant tout les nations, c'est de savoir comment se répartiront les richesses mondiales ; l'allure des affaires européennes en est ainsi arrivée à se régler sur la fluctuation des intérêts coloniaux, et de ce chef, la politique coloniale est en train de renforcer heureusement l'objectif du groupe européen qu'elle solidifie contre les convoitises d'une race aspirant au quasi-protectorat du globe.

Il existe — disait récemment M. Paul Beau — une sorte de solidarité continentale des confins de la Bretagne jusqu'à l'extrémité de la Sibérie. On a vu le Japon tirer une épée qu'on croyait impuissante, et en frapper la Chine de coups décisifs et foudroyants. *L'Europe aussitôt a senti qu'il y avait là une menace pour elle-même.*

Il est toujours une heure où soudainement et simultanément mis en lumière, le péril et le devoir effacent divergences et ressentiments.

A cette heure, les puissances maintenues par des sentiments divers dans une neutralité inquiète, pressentent les coalitions adverses et concevant les complications soudaines s'unissent dans l'intérêt suprême du prestige européen.

Des événements et des faits qui en découlent, il ressort que si l'Univers Uni fait partie du domaine des desiderata irréalisables, par contre l'Europe Unie est une possibilité chaque jour enrichie d'exemples.

Il est, d'ailleurs, unanimement reconnu qu'au moment où le Monde attend sa destinée d'un conflit sans limites, l'entente est devenue pour Paris, Berlin, Saint-Pétersbourg, Vienne, Rome et Madrid, une condition *sine qua non* de vitalité, et que leur devoir, est d'aller actuellement aux questions essentielles en écartant les divisions, les agitations stériles, les querelles acrimonieuses qui sont autant de points vulnérables.

Aujourd'hui l'expérience a tranché la question ; dans le monde tel qu'il est constitué le droit sans la force ne prévaut point, et la maxime « Malheur aux vaincus » devient plus vraie que jamais.

Par l'accord de ses chancelleries écartant toute éventualité menaçante en son sein, le groupe européen acquiert assez de puissance pour briser toute résistance à ses volontés et frapper d'impuissance les trames ourdies contre son domaine colonial.

Donner de la stabilité à l'équilibre européen, et ce, sur des bases équitables, chercher à résoudre les difficultés plutôt qu'à les éluder, suggérer les solutions propres à assurer l'harmonie, faire prévaloir enfin les formes possibles d'une entente continue, ce doit être l'objectif qui s'impose aux pilotes qui modèlent les deux puissants groupements du vieux Monde.

Un si puissant motif est bien propre à inciter les esprits dirigeants, à mettre tout en usage pour surmonter à son profit, obstacles, difficultés et réticences.

Quelle gloire pour eux si ce pouvait en être enfin fait des inimitiés sanglantes, des antagonismes rancuniers, des armements ruineux qui se résolvent en hécatombes humaines, réceptacles d'innombrables deuils.

***

L'entente européenne doit prendre avec le temps, une forme de plus en plus définie ; de telle sorte que son influence s'affermissant, les réalités prouvent sans peine la puissance de ses intentions.

Il faut que le développement mystérieux de l'histoire trouve le groupe européen, non point résolu à sauvegarder l'avenir qu'il peut raisonnablement exiger, mais prêt à profiter d'avantages qu'il ne s'assurera certainement qu'à la condition d'être fort et d'agir par la force.

La Triplice Anglo-Yankee-Japonaise ne lui laisse point d'autre choix.

Elle lui impose, toute affaire cessante, d'être aussi fort que son intérêt l'exige et que sa puissance le comporte.

Qu'elle se solidarise, qu'elle adopte un régime se prêtant à cette concorde salutaire et l'Europe pourra disputer à l'Alliance Intercontinentale le sceptre des mers.

Il ne s'agit pour elle que de s'unir avec cette discipline qui fait la force des groupements ; elle ne saurait se dérober à ce devoir sous peine de prononcer bientôt elle-même la déchéance de ses plus légitimes revendications.

En dehors de ses frontières, l'Europe doit faire fi des propos tendres et des manifestations affectueuses ; aussi bien dans l'intérêt de sa prépondérance économique, que pour garantir son domaine colonial laborieusement acquis, elle doit se constituer une force navale en mesure de conquérir et de retenir le succès.

Que dans cette intervention collective, aucune des puissances contractantes n'apporte d'arrière-pensée.

Il ne faut pas que chaque nation arme à sa guise, à son heure, à son caprice, mais que des armements maritimes parallèles et progressifs soient la règle loyalement adoptée et rigoureusement suivie.

Qu'à la première alerte, l'Europe, dans un langage conforme à sa dignité, demande des explications à qui de droit, et que, si elles ne sont pas de son goût, qu'elle s'arrange pour en obtenir de plus explicites, les armes à la main.

Le seul moyen efficace d'action réside dans la sommation, puis le cas échéant, dans le prompt passage des menaces aux actes, des formules de chancellerie à la démonstration comminatoire.

Il importe d'agir du tic au tac et l'on a dit avec raison que « *la politique anglaise indique une stratégie de violences brus-* » *ques, de guet-apens, de coups de force.*

» *De tout temps la stratégie de l'Angleterre fut offensive ; cette* » *puissance a pour méthode de déclarer la guerre en la faisant.* »

L'occasion ne tardera certainement pas qui permettra à l'Europe de corroborer son action morale par un avertissement plus solennel et de frapper au cœur la Triplice Anglo-Yankee-Japonaise.

Mettre l'Alliance Intercontinentale en présence du fait accompli, et l'obliger à rester dans les voies de la justice, tel doit être l'objectif du concert européen.

Il a pris la première place dans l'histoire du XXe siècle, et son dernier mot a bien peu de chances de demeurer inconnu.

Européens que nous sommes, unissons-nous sous peine de nous voir enserrer dans l'étau Anglo-Saxon, sous peine de voir la France perdre l'Indo-Chine et Madagascar : l'Allemagne, ses possessions Africaines et Bornéo ; le Danemarck, ses Antilles ; la Hollande, Java ; le Portugal, les Açores, Delagoa-Bay ; la Russie, ses territoires Asiatiques.

Qui que nous soyons, Français, Russes, Allemands, Italiens, Autrichiens ou Espagnols, chérissons au fond du cœur la Mère Patrie, mais dans nos raisonnements et dans nos actes demeurons toujours européens (1).

Soyons Européens, c'est, a-t-on dit, l'ultime cri de ralliement de ceux qui, au-delà des limites où se meuvent les intérêts nationaux, veulent apercevoir la sphère plus large des intérêts collectifs latins, slaves et germains.

Ceux-là qui parlent ainsi, ne sont pas des produits de serre chaude, des esprits rétrécis. amoureux du médiocre train-train, tels qu'en voit fleurir à foison, notre beau ciel de France.

Ce ne sont pas plus des rêveurs, des naïfs, des hableurs, des intrigants, des ignorantins, ce sont des hommes qui n'ont pas pensé jouir en paix de l'automatique addition des années ; des hommes réfractaires aux mesquines corvées d'une existence confinée ; des hommes qui ont parcouru le monde en scrutateurs expérimentés ; des hommes dont les convictions forgées au contact étroit et prolongé des peuples, ont saisi à leur source même, l'enchaînement et la signification des évènements.

Mais de tels hommes, l'inconscience heureuse des Français se soucie médiocrement, absorbée qu'elle est, à se repaître de

---

(1) Et voici maintenant les guerres lointaines... Un nouveau pays les États Unis, une autre race, la race Jaune entrent brusquement et violemment en scène. Nous les avions oubliés dans notre éloignement : ils nous rappellent tout à coup que notre vieille « Europe » n'est pas « le Monde », qu'elle n'est après tout que le plus petit des cinq continents et qu'il nous faudra en sortir pour la défendre, nous en aller batailler sur les mers ou dans les plaines de l'Asie. Nous nous trouvons en présence de forces inconnues, à la veille de conflits imprévus, entraînés dans une période de luttes nouvelles ; nous reconnaissons soudain que pour conserver les prérogatives de notre race, *la suprématie de notre Continent*, il s'agira de résister à des ennemis formidables qui s'organisent, qui ont le nombre, contre lesquels nous allons avoir à bander nos énergies prêtes à se relacher. EDOUARD ROD.

HENRI MOREAU
Publiciste

fantasmagories pompeuses, de littérature théâtrale à luxueux décors et à frivolités malsaines.

De tels hommes, de leurs prévisions et du bon sens qui dicte leurs dires, Paris n'en a cure. Paris qui n'ennoblit et ne sanctifie que les appelés de l'art et les élus de la fortune, Paris, dont l'atmosphère n'est propice qu'aux surfaces éblouissantes, qu'aux brillantes apparences, qu'aux splendeurs artificielles, qu'aux richesses ostentatoires, Paris qui ouvre une voie triomphale à l'emphase prétentieuse des courtisans de la puissance populaire. Paris, demeure indifférent aux luttes qui absorbent le monde et la France elle-même tient pour suspects ceux dont les inquiétantes prophéties impatientent ses sentiments, et creusent, ne fût-ce qu'un seul pli, au front de son inaltérable, mais hélas ! imprévoyant optimisme.

FIN

INDEX

	Pages
Aux Lecteurs	4
Préface	5
La Triplice Anglo-Yankee-Japonaise	13
Alliance Anglo-Japonaise	23
Entente Anglo-Américaine	39
Accord Yankee-Japonais	48
La Guerre	66
L'Indo-Chine. — L'Alliance Anglo-Japonaise	71
Conclusion	137

LEVALLOIS-PERRET
Imp. SCHNEIDER Frères et MARY
18 bis, Rue Raspail

CAISSE INDUSTRIELLE DE PARIS

56, Rue de Londres, PARIS-(VIIIe)

Téléphone 325-24.

ACHATS ET VENTES DE TOUTES VALEURS

Aux Bourses de Paris, Londres, Bruxelles, etc.

Moyennant les seuls courtages officiels

OPÉRATIONS AU COMPTANT

Opérations à Terme contre couvertures modérées

Un personnel très au courant du marché est à la disposition de la clientèle pour fournir tous renseignements gratuits sur les opérations financières intéressantes.

Réponse immédiate à toute demande accompagnée d'un timbre ou du prix du télégramme.

Paiement gratuit de tous **COUPONS** échus.

SOUSCRIPTION sans frais à toutes **EMISSIONS**.

Surveillance des **PORTEFEUILLES** (en donner la composition).

Vérification des **TIRAGES**.

La **CAISSE INDUSTRIELLE DE PARIS** remet à ses clients un Code secret pour la transmission de leurs ordres par télégraphe.

ABONNEMENTS MENSUELS ET TRIMESTRIELS

A LA

Circulaire Financière quotidienne de la Caisse Industrielle de Paris

Ligue Maritime Française

POUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA MARINE MILITAIRE & DE LA MARINE MARCHANDE

39, Boulevard des Capucines, PARIS (2e)

Le Ministre de la Marine a autorisé les Officiers et le personnel de la Marine à faire partie de la **Ligue Maritime** *et à lui prêter leur concours*

COMPOSITION DU COMITÉ DE LA LIGUE

Présidents d'honneur : MM. CASIMIR-PERIER ; LOCKROY ; BARBEY ; vice-amiral LAFONT ; vice-amiral CAVELIER DE CUVERVILLE.

Président : M. Paul DOUMER, député, ancien Gouverneur Général de l'Indo-Chine.

Vice-Présidents : MM. le marquis de CHASSELOUP-LAUBAT, ingénieur civil ; F. DUPONT, contre-amiral du cadre de réserve, ancien sous-chef d'état-major général de la Marine ; ÉTIENNE, député, président du groupe colonial, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Colonies ; J. de KERJÉGU, député, ancien rapporteur du budget de la Marine ; J. CHARLES-ROUX, ancien député, ancien rapporteur du budget du ministère du Commerce ; ANDRE LEBON, président du Comité Central des Armateurs de France.

Secrétaire général : M. Maurice LOIR, capitaine de frégate de réserve.

Secrétaires généraux adjoints : MM. Gabriel VIVANT, directeur du *Moniteur de la Flotte* ; Robert de VOGUE, enseigne de vaisseau de réserve.

Directeur : M. Paul CLOAREC, lieutenant de vaisseau de réserve.

Trésorier : M. ARMAN DE CAILLAVET.

MEMBRES DU COMITÉ

MM.
ARMEZ, député.
Duc de BASSANO.
AUBIN, ingénieur de la Marine.
CABART-DANNEVILLE, sénateur.
ARMAN DE CAILLAVET.
Georges COCHERY.
DARRIEUS, capitaine de frégate.
DELOBEAU, sénateur.
Em. DUBOC, lieutenant de vaisseau en retraite.
DAVID-MENNET, manufacturier.
TREFEU, directeur au Ministère de la Marine.
H. ESTIER, armateur.
Georges TOUDOUZE.
Marquis de FRAYSSEIX-BONNIN, capitaine de vaisseau en retraite.
GERVILLE-REACHE, député
V. HUGOT, négociant.
IZOULET, professeur au Collège de France

MM.
BARGUILLET, mécanicien-inspecteur de la Marine.
LAGANE, directeur des Forges et Chantiers de la Méditerranée.
DE LANESSAN, député, ancien ministre de la Marine.
LEMAIRE, directeur des Constructions navales.
Henri MENIER.
HOUET, capitaine au long cours.
Amédée PRINCE, ancien Président de la Chambre des Négociants-Commissionnaires et du Commerce extérieur.
G. SAVIN, capitaine de frégate en retraite.
Robert SURCOUF, député.
Vice-amiral TOUCHARD.
A. ROUSSEAU, rédacteur au *Temps*.
LE COUR-GRANDMAISON, sénateur.
BERARD, lieutenant de vaisseau.

Secrétaire du Comité : M. Victor SADOUL, publiciste.

Souscriptions :

Membre	**Adhérent,**	3 fr. pr an :	Service de la "Revue Mensuelle illustrée", édition simple
—	**Sociétaire,**	10 fr. pr an :	— — — — et de son Supplément
—	**Fondateur,**	50 fr. pr an :	— — — — —

NOMBREUX AVANTAGES — DEMANDER LES STATUTS

à M. le Directeur de la LIGUE MARITIME FRANÇAISE

39, Boulevard des Capucines, PARIS (2e)

University of British Columbia Library

DUE DATE

FORM NO. ET-6

UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 01005 2774

DISCARD